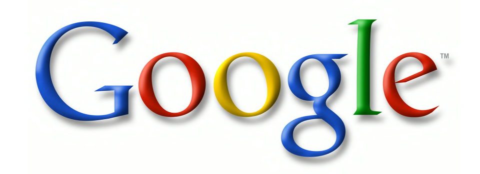
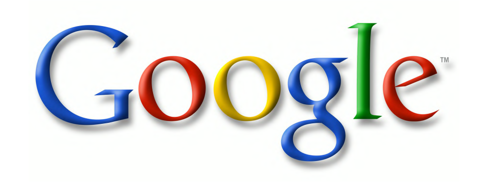









BCU - Lausan
1094383071

ŒUVRES

DE BERTIN.

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU, JEUNE,
RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, N°. 42.


Poesies
Divers
BERTIN.

ŒUVRES
COMPLÈTES
DE BERTIN.

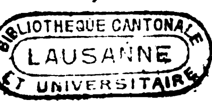
TOME PREMIER.

ÉDITION N. STÉRÉOTIPE.

A PARIS,

Chez PILLOT, Jeune, Libraire, Place des Trois-Maries, nº. 4, vis-à-vis le Pont-Neuf.

1806.


BIBLIOTHEQUE CANTONALE
LAUSANNE
ET UNIVERSITAIRE

NOTICE

SUR M. DE BERTIN.

ANTOINE BERTIN naquit, le 10 octobre 1752, à l'île de Bourbon. On l'envoya en France en 1761; il fit ses premières études à Picpus, chez un maître de pension nommé Colin. En 1768, il entra au collège du Plessis. Il n'avait que seize ans lorsqu'il remporta en troisième le prix d'honneur. Son premier Recueil de Poésies parut en 1773 : elles étaient loin d'être le prélude du succès qu'eurent ses ÉLÉGIES en 1782. Lorsque Bertin publia ses AMOURS, un autre jeune poéte érotique, né comme lui à l'île de Bourbon, s'était acquis une réputation méritée, avec laquelle il était devenu difficile de lutter. Parny, par un naturel rempli de grâce et de sensibilité, par

des vers harmonieux, soignés et faciles, par une expression voluptueuse et délicate, avait détruit le fragile édifice des petites Féeries de Dorat et de son école; il avait plû à tous les amis de la poésie et de la nature; il avait vivement intéressé ce sexe aimable, pour lequel il semble principalement avoir écrit : toutes les femmes le savaient par cœur. On le nommait le Tibulle français. Bertin, moins tendre, moins naturel, mais doué d'une imagination brillante, dut son succès à des peintures vives, à des descriptions riches et variées, à un style quelquefois privé de la mollesse aimable qui convient le mieux à ce genre, mais pétillant de pensées et d'images; il parut ambitionner d'être nommé notre Properce.

Quoiqu'il en soit, ces deux jeunes rivaux furent toujours amis; le même lieu les avait vu naître, les mêmes affections les rassemblaient. Jamais la plus petite jalousie d'auteurs ne vint altérer leur liaison intime.

Bertin était entré au service du roi, et il était capitaine de cavalerie et chevalier de Saint-Louis.

A la fin de 1789, il passa à Saint-Domingue, dans l'espérance d'y obtenir la main d'une jeune créole qu'il avait vue à Paris, et qui l'avait devancé en Amérique. Le jour du mariage fut fixé; mais il fallait que les bancs fussent publiés en France, ce qui fit que les papiers n'arrivèrent qu'à la fin de mai 1790. Il fut arrêté alors que la célébration du mariage se ferait au commencement de juin. La surveille de ce jour, Bertin éprouva quelques accès de fièvre et une douleur à l'estomac, avec un peu de toux: on crut que c'était un rhume. Le jour du mariage étant arrivé, le malade demanda qu'il se fit dans sa chambre; mais à peine eut-il prononcé le *oui* d'une voix très-faible, qu'il s'évanouit. Il ne reprit sa connaissance qu'avec une forte fièvre et des vomissemens, le septième accès fut accompagné de convulsions et suivi d'un évanouissement très-long; on le crut mort; on éloigna sa jeune épouse. Au bout de quarante-huit heures, ses yeux se rouvrirent, mais ses idées ne revinrent pas. Son état tenait de l'imbécillité, et cet état ne changeât point jusqu'au dix-septième jour de sa maladie qui fut celui de sa mort.

Il était sur l'habitation de son beau-père, plaine de l'Artibonite, près le quartier Saint-Marc. Il mourut à la fin de juin 1790, âgé d'environ trente-huit ans.

LES AMOURS.

LIVRE PREMIER.

ÉLÉGIE I.

Je chantais les combats : étranger au Parnasse,
Peut-être ma jeunesse excusait mon audace :
Sur deux lignes rangés, mes vers présomptueux
Déployaient, en deux tems, six pieds majestueux.
De ces vers nombreux et sublimes
L'Amour se riant à l'écart,
Sur mon papier mit la main au hasard,
Retrancha quelques pieds, brouilla toutes les rimes ;
De ce désordre heureux naquit un nouvel art.
« Renonce, me dit-il, aux pénibles ouvrages,
» Cadence des mètres plus courts :
» Jeune imprudent, fuis pour toujours
» Cet Hélicon si fertile en orages :

» Enfonce-toi sous ces ombrages,
» Prends ce luth paresseux, et chante les Amours. »
Comment voulez-vous que je chante
Des plaisirs ou des maux que je ne connais pas ?
Pour sujets de mes vers, nulle beauté touchante,
Nulle vierge à mes yeux n'offre encor ses appas.
Je me plaignais : soudain d'une main assurée
L'Amour sur son genou courbe son arc vainqueur ;
Choisit dans son carquois une flèche dorée,
L'ajuste, et me perçant de sa pointe acérée :
Tu peux chanter, dit-il, l'ouvrage est dans ton cœur.
Je cède, enfant terrible, à votre ordre suprême !
Hélas ! d'un feu brûlant je me sens consumer.
Mais de rigueur n'allez point vous armer :
Faites que dès ce soir on m'aime ;
Ou si c'est trop, du moins que l'on se laisse aimer.

ÉLÉGIE II.

C'en est fait, et mon âme émue
Ne peut plus oublier ses traits victorieux.
Dieux ! quel objet ! Non, jamais sous les cieux
Rien de si doux ne s'offrit à ma vue.
Dans ce jardin si renommé
Où l'Amour vers le soir tient sa cour immortelle,
De cent jeunes Beautés elle était la plus belle,
Elle effaçait l'éclat du couchant enflammé ;
Un peuple adorateur, que ce spectacle appelle,
S'ouvrait à son approche interdit et charmé,
Elle marchait, traînant tous les cœurs après elle,
Et laissait sur ses pas l'air au loin embaumé.
Je voulus l'aborder : ô funeste présage !
Ma voix, mon cœur, mes yeux parurent se troubler.
La rougeur, malgré moi, colora mon visage ;
Je sentis fuir mon âme ! et mes genoux trembler

Cependant entraîné dans la lice éclatante
Où toutes nos Beautés conduites par l'Amour
De parure et d'attraits disputent tour-à-tour,
Mes regards dévoraient et sa taille élégante,
Et de son cou poli la blancheur ravissante,
Et sous la gaze transparente
D'un sein voluptueux la forme et le contour.
Au murmure flatteur de sa robe endoyante
Je tressaillais ; et l'aîle des Zéphirs,
En soulevant l'écharpe à son côté flottante,
Au milieu des parfums m'apportait les desirs.
Que dis-je ? l'Amour, l'Amour même,
Quel enfant ! Oui, j'ai cru le voir
Se mêlant dans la foule à la faveur du soir,
M'exciter, me pousser par un pouvoir suprême,
Remplir mon cœur ému d'un séduisant espoir,
Secouer son flambeau sur la Nymphe qu'il aime,
Et sous l'ombrage épais, dans un désordre extrême,
A mes côtés enfin la forcer de s'asseoir.
O ! plaisir ! ô transports ! ô moment plein de charmes,
Quel feu tendre animait ses yeux !
Déjà d'un cœur timide, étonné de ses feux,

Son silence expliquait les naïves alarmes ;
Mais bientôt un soupir me les raconta mieux,
Et je sentis mes doigts humectés de ses larmes.
Quel son de voix alors, touchant, délicieux,
Sortit de ses lèvres de rose !
Et quels discours ! Zéphir en retint quelque chose,
Et le porta soudain à l'oreille des Dieux.
Depuis ce tems je brûle : aucun pavot n'appaise
Les douleurs d'un poison lent à me dévorer.
La nuit, sur le duvet, je me sens déchirer :
Le plus léger tapis m'importune et me pèse,
Et mes yeux sont, hélas ! toujours prêts à pleurer

ÉLÉGIE III.

Deux fois j'ai pressé votre sein,
Et vous m'avez deux fois repoussé sans colère.
Vous avez rougi du larçin :
Ne fait-on que rougir lorsqu'il a pu déplaire ?
Ah ! c'est assez : oui ; je lis dans vos yeux,
Et ma victoire et votre trouble extrême :
Mortel, à vos genoux, je suis égal aux Dieux ;
Vous m'aimez, je le vois, autant que je vous aime.
Mais de vos bras laissez-moi m'arracher ;
Il n'est pas tems de combler mon ivresse.
Unis trop tôt, nos cœurs, ô ma belle Maîtresse !
De leurs liens encor pourraient se détacher.
Faites que mon amour dure autant que ma vie !
Laissez-moi par des soins acheter vos faveurs.
N'écoutez ni soupirs, ni prières, ni pleurs.
Combattez ma plus chère envie ;

A mon désespoir même opposez des rigueurs.
Les longs hivers font les printems durables,
Les noirs frimats épurent les beaux jours;
Et l'amant, asservi sous vos lois adorables,
Doit espérer long-tems pour vous aimer toujours.

ÉLÉGIE IV.

Elle est à moi ! Divinités du Pinde,
De vos lauriers ceignez mon front vainqueur.
Elle est à moi ! que les maîtres de l'Inde
Portent envie au maître de son cœur !
Sous ses rideaux j'ai surpris mon Amante.
Quel fut mon trouble et mon ravissement !
Elle dormait, et sa tête charmante
Sur ses deux mains reposait mollement.
Pendant l'été, vous savez trop comment
Des feux d'amour le feu des nuits s'augmente ;
Pour reposer on cherche alors le frais :
La pudeur même, aux mouvemens discrets,
Entre deux draps s'agite, se tourmente,
Et de leur voile affranchit ses attraits.
Sans le savoir, ainsi ma jeune Amie
S'exposait nue aux yeux de son Amant ;

Et moi, saisi d'un doux frémissement,
Dans cet état la trouvant endormie,
Je l'avoûrai, j'oubliai mon serment.
Oh! qui pourrait, dans ces instans d'ivresse,
Se refuser un si léger larcin?
Quel cœur glacé peut revoir sa Maîtresse,
Ou la quitter, sans baiser son beau sein?
Non, je n'ai point ce courage barbare;
L'Amant aimé doit donner des plaisirs:
L'enfer attend ce possesseur avare,
Toujours brûlé d'inutiles desirs.
Puisse souvent la beauté que j'adore,
Nue à mes yeux imprudemment s'offrir!
Je veux encore de baisers la couvrir,
Quand je devrais la réveiller encore.
Dieux! quel réveil! mon cœur bat d'y songer.
Son œil troublé n'avait rien de farouche;
Elle semblait quelquefois s'affliger,
Et le reproche expirait sur sa bouche.
Déjà l'Amour avait su nous unir;
J'essaye encor de me détacher d'elle,
De ses deux bras je me sens retenir:

On crie, on pleure, on me nomme infidèle ;
A ce seul mot il fallut revenir.
Ah ! qu'as-tu fait, lui dis-je alors, mon âme ?
Je meurs d'amour ; cruelle, qu'as-tu fait ?
De tes beaux yeux, de ces yeux pleins de flâme,
Voilà pourtant l'inévitable effet.
Pourquoi poser ta tête languissante
Contre ce cœur ému de tes accens ?
Pourquoi cent fois de ta main caressante,
Au doux plaisir solliciter mes sens ?
Un seul baiser, quand ta bouche vermeille
Le poserait avec plus de douceur
Que ne le donne et le frère à la sœur,
Et l'époux tendre à son fils qui sommeille ;
Un seul baiser de ta bouche vermeille
Suffit, hélas ! pour troubler ma raison.
Pourquoi mêler à son fatal poison
Ce trait brûlant qui de mes sens dispose,
Les fait renaître et mourir tour-à-tour,
Ce trait caché dans tes lèvres de rose,
Et sur tes dents, aiguisé par l'Amour ?
Oui, je succombe à ma langueur extrême,

Je suis contraint de hâter mon bonheur ;
Mais à tes pieds ton modeste vainqueur
Veut t'obtenir aujourd'hui de toi-même.
Viens, Eucharis, au nom de tous nos Dieux,
A ton Amant livre-toi toute entière.
Dans ton alcove un jour délicieux
Répand sur nous et l'ombre et la lumière
Si tu rougis de céder la première,
Dis.... ne dis rien, et détourne les yeux.
Elle se tut : ô fortuné présage !
L'Amour survint, la Pudeur s'envola.
Elle se tut ; mais son regard parla ;
Du sentiment elle perdit l'usage :
Ses yeux mourans s'attachèrent sur moi.
Ah ! me dit-elle, en couvrant son visage
De ses deux mains, Eucharis est à toi.

ÉLÉGIE V.

A EUCHARIS.

Du nom qui pare mes écrits
Ne soyez donc plus alarmée :
C'est vous que je nomme Eucharis,
O vous, des beautés de Paris
La plus belle et la mieux aimée !
Sous ce voile mystérieux
Cachons nos voluptés secrètes ;
Dérobons-nous à tous les yeux ;
Vous me ferez trop d'envieux
Si l'on sait jamais qui vous êtes.
C'est vous que sous des noms divers
Mes premiers chants ont célébrée ;
Eucharis dans mes derniers vers
Restera seule consacrée.

Ah ! puissent nos deux noms tracés
Sur l'agathe blanche et polie,
Par Vénus être un jour placés
Sous les ombrages d'Idalie,
Parmi les chiffres enlacés
Et de Tibulle et de Délie !
Dans l'art de plaire et d'être heureux,
Il nous ont servi de modèles ;
Soyons encor plus amoureux,
Hélas ! et sur-tout plus fidèles !

ÉLÉGIE VI.

Oui, que des Dieux vengeurs l'implacable courroux
Sur l'infernal rocher d'un nœud d'airain t'enchaîne,
O toi, qui, le premier, inventas les verroux,
Et fis crier les gonds sous des portes de chêne !
On enferme Eucharis : un injuste pouvoir
Dérobe à mon amour sa beauté gémissante ;
Nuit et jour vainement je demande à la voir :
Lorsque j'entends ses pleurs, on dit qu'elle est absente.
Vous pleurez, Eucharis ; vous attestez les Dieux,
Car les Dieux à l'Amante ont permis ce parjure :
Vous pleurez, et peut-être un époux odieux
Joint l'injure au reproche, et l'outrage à l'injure.
Eh ! qui sait si l'ingrat, de son bras vigoureux
Saisissant la Beauté dont je suis idolâtre,
N'a pas d'un ongle impie arraché ses cheveux,
Ou meurtri son beau sein plus poli que l'albâtre ?

Tombez, coupables murs : Dieux immortels, tonnez !
Vengez-moi, vengez-vous de sa fureur extrême :
Quiconque a pu frapper la Maîtresse que j'aime,
Un jour, n'en doutez pas, à vos yeux étonnés,
Sur vos autels détruits vous détruira vous-mêmes.
O ma chère Eucharis, ces Dieux veillent sur nous.
Ta beauté sur la terre est leur plus digne ouvrage.
Songe, songe du moins à tromper les jaloux ;
Il faut oser : Vénus seconde le courage ;
Vénus instruit l'Amante, au milieu de la nuit,
A descendre en secret de sa couche paisible ;
Vénus enseigne encor l'art de poser sans bruit
Sur d'inconstans parquets un pied sûr et flexible.
Te souvient-il d'un soir ; où dans des flots de vin
Tu pris soin d'endormir ta vigilante escorte ?
La Déesse en sourit ; et son pouvoir divin
Entr'ouvrit tout-à-coup un battant de la porte
Que ma juste colère injuriait en vain.
Tu parus, Eucharis, le front couvert d'un voile,
En long habit de lin, noué négligemment ;
Mais plus belle à mes yeux sous la modeste toile,
Que sous l'éclat trompeur du plus riche ornement.

Eh ! qui, sous cet habit, ne t'aurait méconnue ?
Il semblait étranger à nos tristes climats ;
De mon bras amoureux tu marchais soutenue,
Et la terre fuyait sous tes pieds délicats.
O toit rustique et pauvre, atelier solitaire,
Par les plus vils travaux long-tems déshonoré,
A des travaux plus doux aujourd'hui consacré,
Tu couvris nos plaisirs des ombres du mystère !
Est-il d'horribles lieux pour le cœur d'un Amant ?
Un lit étroit et dur, théâtre de ma gloire,
De ce temple nouveau formait l'ameublement :
Eh bien ! j'étais encor dans ton boudoir charmant,
Sous tes plafonds dorés et tes rideaux de moire.
Un feu pâle et tremblant, mourant à nos côtés,
Par intervalle à peine éclaircissait les ombres :
Eh ! que m'importe à moi, si les nuits les plus sombres
Invitent tous mes sens aux molles voluptés !
Je craignais, tu le sais, ô ma belle Maîtresse !
Que ce lit rigoureux ne blessât tes attraits :
J'oubliais que l'Amour propice à ma tendresse,
De ses heureuses mains l'applatit tout exprès.
O combien, croyez-moi, sur ces lits favorables,

L'Amant ingénieux invente de combats !
Là naissent les fureurs, les plaintes, les débats,
Les doux enlacemens et les plaisirs durables.
Eucharis, par moi-même instruite à m'enflammer,
Pour la première fois semblait encor se rendre ;
Affectait des rigueurs pour mieux se faire aimer,
Et disait toujours non, sans vouloir se défendre.
Le crépuscule seul interrompit nos jeux.
Le marteau sur l'airain avait frappé trois heures,
Il fallut tristement regagner nos demeures :
La foudre alors grondait sous un ciel orageux.
Loin de moi ces Amans que Jupiter arrête,
Et qui courbent leurs fronts sous ses coups redoublés !
D'un œil audacieux défiant la tempête,
Je menais fièrement ma superbe conquête,
Et j'aurais bravé seul tous les Dieux assemblés.
J'avançais cependant sous cet immense ombrage,
Qui couronne en jardins nos remparts orgueilleux ;
La maison d'Eucharis frappa bientôt mes yeux.
Cet aspect, je l'avoue, abattit mon courage :
Eh ! qui peut se résoudre à ces derniers adieux ?
Vingt fois je m'éloignai saisi d'un trouble extrême,

Et vingt fois à ses pieds je revins malgré moi.
Je lui disais sans cesse : ô moitié de moi-même !
Je veux mourir, avant de cesser d'être à toi.
Après mille baisers, la matineuse aurore
Nous surprit sous les murs de ce fatal séjour ;
Mes baisers sur le seuil la retenaient encore,
Et je ne la rendis qu'aux premiers feux du jour.

ÉLÉGIE VII.

Ne crains pas qu'à mes côtés
Une autre affaisse ta couche,
Ni que ma coupable bouche
Caresse d'autres Beautés.
Tu me plais seule, ô mon âme !
Oui, j'en atteste les Dieux,
Ce Paris si glorieux,
Après toi, n'a plus de femme
Qui puisse tenter ma flamme
Et qui soit belle à mes yeux.
La foule en tous lieux te presse
Et murmure autour de toi ;
Chacun brigue ta tendresse,
Et veut me ravir ta foi :
Plût au ciel que ma Maîtresse
Ne parût belle qu'à moi !

Pour moi seul ta tresse blonde
Devrait parer ces trésors
Qu'elle embrasse de son onde :
Déplais au reste du monde,
Je serai tranquille alors.

Eh ! que m'importe, ô ma vie !
Le vulgaire et ses discours ?
Ai-je besoin qu'il m'envie
Des plaisirs déjà trop courts ?
Que fait au bonheur suprême
La gloire et son vain éclat ?
Heureux l'Amant délicat
Qui le savoure en lui-même !
Dans un désert, avec toi,
Mes jours couleraient paisibles ;
Je dormirais, sans effroi,
Sur des rocs inaccessibles.
Eucharis, dans mes ennuis,
Est le repos que j'implore,
Eucharis est mon aurore
Dans la sombre horreur des nuits :
Même dans la solitude,

Où, libres d'inquiétude,
Entre l'amour et l'étude
Nous vivons seuls avec nous,
Occupés du soin si doux
De nous aimer, de nous plaire,
Eucharis sur mes genoux
Est pour moi toute le terre.

ÉLÉGIE VIII.

PORTRAIT D'EUCHARIS.

REGARDEZ Eucharis, vous qui craignez d'aimer,
Et vous voudrez mourir du feu qui me dévore;
Vous dont le cœur éteint ne peut plus s'enflammer,
Regardez Eucharis, vous aimerez encore.
    Il faut brûler, quand de ses flots mouvans
La plume ombrage, en dais, sa tête énorgueillie;
    Il faut brûler, quand l'haleine des vents
Disperse ses cheveux sur sa gorge embellie.
Un air de négligence, un air de volupté,
Le sourire ingénu, la pudeur rougissante,
Les diamans, les fleurs, l'hermine éblouissante,
Et la pourpre et l'azur, tout sied à sa beauté.

Que j'aime à la presser, quand sa taille légère
Emprunte du sérail les magiques atours :
Ou qu'à mes sens ravis sa tunique étrangère
D'un sein voluptueux dessine les contours !
L'Amour même a poli sa main enchanteresse ;
Ses bras semblent formés pour enlacer les Dieux :
Soit qu'elle ferme ou qu'elle ouvre les yeux,
Il faut mourir de langueur ou d'ivresse.
Il faut mourir, lorsqu'au milieu de nous,
Eucharis, vers le soir, nouvelle Terpsichore,
Danse, ou prenant sa harpe entre ses beaux genoux,
Mêle à ce doux concert sa voix plus douce encore.
Que de légèreté dans ses doigts délicats !
Tout l'instrument frémit sous ses deux mains errantes ;
Et le voile incertain des cordes transparentes,
Même en les dérobant, embellit ses appas.
Tel brille un astre pur dans le mobile ombrage ;
Telle est Diane aux bains, ou telle on peint Cypris
Dans Amathonte, à ses peuples chéris,
Se laissant voir à travers un nuage.
O vous, qui disputez le prix,
Le prix divin des talens et des charmes,

Je n'ai qu'à montrer Eucharis ;
Vous rougirez, et vous rendrez les armes.
On parle de Théone, on vante tour-à-tour,
Euphrosine et Zulmé, ces deux sœurs de l'Amour,
Aglaure, Issé, Corine, et Glicère, et Julie,
Et mille autres Beautés, ornemens de la Cour,
Eucharis est plus belle et cent fois plus jolie.
Lorsqu'elle parut l'autre soir
Dans le temple de Melpomène,
On lui battit des mains, on la prit pour la Reine,
Et tout Paris charmé se leva pour la voir.
L'aimer, lui plaire, enfin, est mon unique envie ;
A posséder son cœur je borne tous mes vœux :
Et qui voudrait donner un seul de ses cheveux
Pour tous les trésors de l'Asie !

ÉLÉGIE IX.

L'ABSENCE.

L'ASTRE brillant des nuits a fini sa carrière.
Je n'entends plus de chars ni de sourdes clameurs ;
Le calme règne au loin dans la nature entière :
Tout dort : le jaloux même a fermé sa paupière :
Et moi, je veille, et moi, je verse encor des pleurs.
Voici l'heure paisible où l'esclave fidelle
Au chevet d'Eucharis me guidait par la main ;
Voici l'heure où trompant un époux inhumain,
J'entr'ouvrais ses rideaux et me glissais près d'elle.
En y songeant encore, immobile et tremblant,
J'écoute : un rien accroît ma frayeur attentive ;
Et pressant dans mes bras un oreiller brûlant,
Je crois encor presser mon Amante craintive.

Fantômes amoureux, pourquoi me trompez-vous ?
Eucharis est absente, Eucharis m'est ravie;
Eucharis loin de moi, vers un ciel en courroux,
Lève un front suppliant et déteste la vie.
On dit qu'en s'éloignant, ses yeux pleins de langueur,
Redemandaient aux Dieux l'objet de sa tendresse :
Périsse le premier dont l'injuste rigueur
A séparé l'Amant de sa jeune Maîtresse !
L'onde caresse en paix ses rivages chéris;
Le lierre croît et meurt sur l'écorce du chêne;
L'ormeau ne quitte point la vigne qui l'enchaîne :
Pourquoi faut-il toujours qu'on m'enlève Eucharis ?
Cher et cruel objet de plaisir et d'alarmes,
Toi, qu'un père autrefois me défendit d'aimer,
Rappelle-toi combien tu m'as coûté de larmes !
Ah ! garde-moi ton cœur, conserve-moi ces charmes
Que l'Amour pour moi seul se plaisait à former,
Et qu'un barbare, hélas ! retient en sa puissance.

L'art d'écrire est, dit-on, l'art de tromper l'absence,
Écris-moi; tu le peux, à la faveur des nuits.
Peins-moi ton désespoir et tes mortels ennuis;
Par le plus tendre amour que tes lignes tracées,
Arrêtent mes regards, de tes pleurs effacées.

Crains d'oublier, sur-tout, en pliant le feuillet,
Ce cercle ingénieux qu'inventa ma tendresse,
Ce cercle où mille fois ta bouche enchanteresse
Déposa des baisers qu'avec bien plus d'adresse,
Tout entiers, loin de toi, ma bouche recueillait.
Un jour, peut-être, un jour, ô ma tant douce amie!
Quand la fidelle Œnone ouvrira tes volets,
Et qu'un songe amoureux, te présentant mes traits,
Fera couler l'espoir dans ton âme attendrie,
J'entrerai tout d'un coup sans me faire annoncer :
Je paraîtrai tomber du céleste empyrée.
Du lit alors, pieds nus, légère à t'élancer,
Si, les cheveux épars, incertaine, égarée,
Tu cours, les bras tendus, à mon cou t'enlacer,
Mes vers du monde entier t'assurent les hommages :
Vénus aura perdu ses honneurs immortels;
Et les Amans en foule, embrassant tes autels,
De lilas et de fleurs orneront tes images.

ÉLÉGIE X.

Il fut un tems où vos lettres fidelles
Adoucissaient mon exil amoureux :
Ce tems n'est plus ; un destin rigoureux,
Dix jours entiers, m'a déjà privé d'elles.
Épargnez-vous des détours superflus
Pour abuser ma crédule tendresse ;
Je le vois trop, je n'ai plus de Maîtresse ;
Vous m'oubliez, et vous ne m'aimez plus.
Sans doute, hélas ! un autre a su vous plaire.
En m'arrachant l'objet de mes desirs,
L'ingrat jouit de ma triste colère ;
Mon désespoir augmente ses plaisirs.
O bains de Spa, source impure et funeste,
Puissent les vents et la flamme céleste
Vous engloutir sous vos marbres rompus !
Aux tendres cœurs vous causez trop d'alarmes.

Que d'amours vrais et de pudiques charmes,
Dans leur saison, vos eaux ont corrompus !
Sans vous, hélas ! ma colombe timide,
Mon Eucharis n'eût point trahi sa foi :
Elle a touché votre rive perfide,
Ah ! c'en est fait : elle n'est plus à moi.

ÉLÉGIE XI.

Ainsi, lorsque plongé dans ma douleur mortelle,
Hier, en soupirant, j'appelais Eucharis,
Elle parut soudain : la voici, me dit-elle,
Qui cherche son amant dans les murs de Paris.
O Dieux ! qu'à son aspect mon âme fut ravie !
Je cours me jeter dans ses bras amoureux ;
J'y demeurai long-tems ; et plein d'un trouble heureux,
Je la nommai mon tout, ma lumière, ma vie.
Je ne me lassais point de contempler ses yeux.

Les ombres cependant enveloppaient les cieux :
Eucharis, dans son char, me conduisit chez elle.
O char propice, et toi, réduit délicieux,
Vous savez si son cœur alors paya mon zèle !
L'œil humide de joie, et d'amour énivrés,
Tête-à-tête à la fin tous les deux nous soupâmes ;
Je tenais ses genoux entre les miens serrés ;
Ce doux rapprochement semblait unir nos âmes.

Ciel ! que le moment fuit ! que les plaisirs sont courts!
Déjà la lune errante, aux deux tiers de son cours,
Sous des nuages noirs se perdait éclipsée ;
L'airain sonnait minuit, il fallut nous quitter.
Il fut un tems, hélas ! plus cher à ma pensée,
Où fascinant les yeux d'une foule insensée
Je pouvais jusqu'au jour impunément rester.
Aujourd'hui tout s'oppose à mon doux stratagême :
Un beau-père inquiet prêt à rentrer soudain,
De mes nouveaux Argus la vigilance extrême,
Et ce portier rôdant de la cour au jardin.

Mais qui peut arrêter l'impétueuse ivresse
D'un cœur brûlant d'amour et que le plaisir presse,
Trop certain des périls contre moi rassemblés,
Je balançais encore ; et mes regards troublés
Attendaient mon arrêt des yeux de mon Amante.
Trois fois, d'un long baiser marquetant ses appas,
Je m'éloignai ; trois fois je revins sur mes pas.
Enfin, les yeux remplis d'une fureur charmante,
La divine Eucharis, un mouchoir à la main,
Dans l'alcove, en riant, me poursuit et m'arrête,
Et du bandeau nocturne environnant ma tête :

« Le sort en est jeté, me dit-elle, et demain
» Nous verrons quels détours Vénus, que je réclame,
» Saura nous inspirer pour sortir d'embarras.
» Aujourd'hui, cher Amant, je te tiens dans mes bras,
» Je n'examine rien, je suis toute à ma flamme.
» Je brave et mes tyrans et leur affreux pouvoir;
» J'ai trop long-tems langui dans mon lit solitaire :
» Le ciel, après trois mois, me permet de te voir,
» Que l'on découvre ou non ce fortuné mystère,
» Tu resteras ». O Dieux, que j'aimais son courroux !
Elle vole à la porte, et ferme les verroux,
A me déshabiller m'enhardit la première,
Laisse tomber sa jupe, et souffle la lumière.

Cependant le vieillard arrive à petit bruit :
De ma visite étrange aussi-tôt on l'instruit ;
Il monte suffoqué de colère et de rage.
A ce moment fatal, rappelant mon courage,
J'invoquai tous les Dieux en pareil cas surpris.
Il vient, il heurte, il frappe, il appelle Eucharis.
Eucharis dans mes bras feignait d'être endormie,
Et n'osait respirer, et ne répondit rien :
Pour moi, je l'avoûrai, je goûtais quelque bien

A sentir battre ainsi le cœur de mon Amie.
Sans doute le barbare, à ma perte obstiné,
Feignant de prendre alors le parti le plus sage,
N'en défendit que mieux l'escalier détourné,
Et crut plus sûrement me saisir au passage.
Il se trompait ; l'Amour veillait sur mon destin.
Quand la belle Eucharis, un peu vers le matin,
De l'excès des plaisirs eut lassé ma tendresse,
Je lui dis : Lève-toi, mon aimable Maîtresse ;
Si l'on me voit sortir, ton malheur est certain.
Lève-toi, l'heure fuit, et le jour va renaître ;
Il faut tromper ton père, et sauver ton Amant :
L'ombre nous sert encore, profitons du moment,
Seconde mon audace. Alors, tout doucement,
De mes discrètes mains j'entr'ouvre la fenêtre.
Deux draps encor brûlans de leur lit arrachés,
Deux voiles réservés à des jeux plus paisibles,
L'un et l'autre liés par des nœuds invincibles,
Pendent le long du mur, au balcon attachés.
Eucharis inquiette, en proie à ses alarmes,
Refusait à ce prix de se justifier,
A ces liens douteux n'osait me confier,

Et les cousant encor les trempait de ses larmes,
Enfin, le front couvert, un fer nud sous le bras,
Rassurant mille fois mon Amante éperdue,
Je m'élance d'un saut, glisse le long des draps,
Le pavé retentit, et je suis dans la rue.

Amour, seul inventeur de ces heureux larcins,
Tu dérobas ma fuite aux voleurs assassins,
Aux passans indiscrets, à la garde sévère !
Non, l'Amant, quel qu'il soit, n'a rien à redouter;
Nul mortel à ses jours n'oserait attenter :
C'est un Dieu, qu'à genoux le monde entier révère.

ÉLÉGIE XII.

A EUCHARIS.

Que peut demander aux Dieux
L'Amant qui baise tes yeux
Et qui t'a donné sa vie ?
Il ne voit rien sous les Cieux
Qu'il regrette ou qu'il envie.
Qu'un autre amasse en paix les épis jaunissans
Que la Beauce nourrit dans ses fertiles plaines ;
Qu'il range sous ses lois vingt troupeaux mugissans,
Que la pourpre de Tyr abreuve encor ses laines ;
Long-tems avant l'aube du jour,
Que l'avide marchand s'éveille,
Et quitte sans pitié le maternel séjour,
Amoureux des travaux qu'il détestait la veille ;
Qu'il brave et les sables brûlans,

Et les glaces hyperborées ;
Qu'il fatigue les mers, qu'il enchaîne les vents,
Pour boire le tokai dans des coupes dorées ;
J'aime mieux du soleil éviter les chaleurs
Sous l'humble coudrier soumis à ma puissance.
Périsse les trésors, plutôt que mon absence,
O ma chère Eucharis, fasse couler tes pleurs !
Que me faut-il à moi ? des routes incertaines
Sous un ombrage frais, de limpides fontaines,
Un gazon toujours verd, des parfums et des fleurs.
Oui, ma divine Maîtresse,
Pourvu que sur mon cœur je presse tes appas,
Qu'importe que la gloire, accusant ma paresse,
Agite le laurier qui m'attend sur ses pas ?
Loin du tumulte et des alarmes,
Je vivrais avec toi dans le fond des forêts :
Ce bras n'a jusqu'ici manié que des armes ;
Mais disciple, avec toi, de la blonde Cérès,
Je ne rougirais pas de dételer moi-même
Des bœufs fumans sous l'aiguillon,
De reprendre, le soir, un pénible sillon,
Et de suivre, à pas lents, le soc de Triptolême.

Je ne rougirais pas, sous mes doigts écumans,
De presser avec toi le nectar des abeilles,
D'écarter les voleurs et les oiseaux gourmands,
Ou de compter les fruits qui rompent tes corbeilles.
Avec toi, d'un front plus riant,
J'accueillerais une aimable indigence,
Que si des Dieux, sans toi, la barbare indulgence
Mettait à mes genoux l'Europe et l'Orient.
Que m'importe l'Euphrate et son luxe superbe?
Que m'importe Paris et son art dangereux?
Si tous deux enfoncés dans l'épaisseur de l'herbe,
Ou dans ces bleds flottans, dont l'or sur tes cheveux,
Ornement importun, vient se courber en gerbe,
Je te trouve plus belle, et moi plus amoureux?
Ah! loin des faux plaisirs dont la richesse abonde,
Crois-moi, l'Amant heureux, qui seul au fond du bois
Te caresse au doux bruit et des vents et de l'onde,
Est au-dessus des Rois qui gouvernent le monde,
Est au-dessus des Dieux qui gouvernent les Rois.

ÉLÉGIE XIII.

A EUCHARIS.

Si les vents, la pluie et la foudre,
La nuit, sous un ciel orageux,
Menacent de réduire en poudre
Nos toits ébranlés dans leurs jeux,
Tu te rapproches, tu me presses,
Je sens tes membres agités;
Et triste au sein des voluptés
De nos innombrables caresses,
Les Dieux, dis-tu, sont irrités.
Eh! qu'importe à ces Dieux paisibles,
Nourris d'encens sur leurs autels,
L'amour de deux faibles mortels,
Qu'eux-mêmes ils ont créés sensibles?
Quel mal leur fait ce doux plaisir,

Chef-d'œuvre heureux de leur puissance,
Cet éclair de la jouissance
Que l'on peut à peine saisir?
Les Dieux ne sont point en colère;
Va, cesse enfin de t'alarmer:
Rejette une erreur populaire;
Crois-moi, dans la saison de plaire
Le ciel ne défend point d'aimer.
Aimons, ô ma belle Maîtresse!
Buvons nos vins délicieux;
Et que, dans cétte double ivresse,
La mort, au sein de la paresse,
Vienne demain fermer nos yeux.
L'Amour, par une pente aisée,
La tête ceinte encor de fleurs,
Loin du triste séjour des pleurs
Te conduira dans l'Élysée.
Là, sous des berceaux toujours verds,
Au murmure de cent fontaines,
On voit les ombres incertaines
Danser, former des pas divers;
Et l'écho des roches lointaines
Redit les plus aimables vers.

C'est là que vont régner les Belles
Qui n'ont point trahi leurs sermens :
C'est là qu'on place à côté d'elles
Le nombre élu des vrais Amans :
L'enfer est pour les infidèles
Et pour les cœurs indifférens.

ÉLÉGIE XIV.

A UN AMI.

Ah ! c'en est trop : crois-moi, l'affreuse envie
Se hâte en vain de nommer mon vainqueur :
Le doux objet qui m'a repris son cœur
Me l'a rendu ; c'est pour toute la vie !
Je défierais et les rois et les Dieux
De m'enlever désormais sa tendresse ;
L'éclat des rangs importune ses yeux,
L'Olympe entier n'a rien qui l'intéresse ;
Mon Eucharis, aux titres orgueilleux,
Préfère encor le nom de ma Maîtresse.
Elle aime mieux, quand la rigueur du froid,
Durant la nuit, attriste la nature,
S'arranger même au bord d'un lit étroit,
Et partager mon humble couverture,

Que de régner sur cent peuples divers ;
Ou d'étaler aux rives de la Seine
Plus de palais et de jardins ouvers,
Que n'en eut Rhode, et Corinthe et Mycène.
Son cœur enfin ne saurait me tromper.
C'est pour moi seul qu'elle veut être belle,
C'est toujours moi que l'on garde à souper.
Mes fiers rivaux alors ont beau frapper,
Heurter, gémir, et la nommer cruelle ;
On n'ouvre point : je suis seul avec elle,
Mourant d'amour, et d'orgueil enivré.

O mes amis, dans son temple sacré,
Courons en foule adorer la Déesse
Qui des Amans me décerne le prix !
Oui, c'en est fait, ma dernière vieillesse
S'écoulera dans le sein d'Eucharis.
Mon Eucharis est à moi dès l'aurore ;
Elle est à moi lorsque le jour s'enfuit ;
Au crépuscule, et dans la vaste nuit,
Mon Eucharis est à moi seul encore.

ÉLÉGIE XV.

A EUCHARIS.

Qui ? moi ! j'ai pu d'un air farouche
Te repousser dans mon emportement ?
J'ai pu meurtrir tes bras, noircir ton cou charmant,
Et blesser sans pitié les roses de ta bouche ?
Punis ces dents qui font couler tes pleurs,
Je m'offre, sans défense, à ta juste colère ;
N'épargne pas mes yeux, imite mes fureurs ;
Je conduirai tes coups si ta main délibère.
Mais pourquoi donc ce rival odieux
Rôde-t-il sans cesse à ta porte ?
Pourquoi ces billets qu'on t'apporte
Avec un soin mystérieux ?
Que veut cette foule idolâtre
De papillons dorés, d'insectes orgueilleux,
Qui bourdonne à ta suite, et t'annonce en tous lieux ?
Que fais-tu la dernière au sortir du théâtre ?

Que fais-tu la première au temple de nos Dieux ?
Pardonne, ô ma jeune Maîtresse !
Mon cœur s'inquiète aisément.
Je l'avoûrai, dans ma fougueuse ivresse,
Je ne sais point aimer paisiblement.
L'oiseau qui dans ton sein repose mollement,
Et de son bec saisit ta langue enchanteresse,
D'un enfant au berceau l'innocente caresse,
Un baiser de ta sœur alarme ma tendresse,
Et désespère ton Amant.
Je suis jaloux de l'ouvrier habile,
Qui de ton corps mesure les contours;
Je suis jaloux de ce marbre immobile,
Qui tous les soirs te voit changer d'atours;
Je suis jaloux de toute la nature;
Et malheureux, jour et nuit tourmenté,
Je crois voir un rival caché dans ta ceinture,
Et sous le tissu fin qui voile ta beauté.

Revenez, revenez, doux enfant de Cythère,
Ramenez-nous la paix et les aimables jeux;
Cachez à mes rivaux mon crime involontaire,
Couvrez ces vils combats des ombres du mystère;
Eucharis me sourit, ma grâce est dans ses yeux.

ÉLÉGIE XVI.

Pourquoi reprocher à ma lyre
De préluder toujours sur des tons amoureux ?
Je ne saurais former dans mon tendre délire
De plus mâles accords, ni des chants plus heureux.
Laissons, laissons d'un vol agile
L'ambitieux vaisseau fendre les flots amers ;
D'un timide aviron ma nacelle fragile
Doit raser humblement le rivage des mers.
Dans nos jours trop féconds en discordes rebelles,
Qu'un autre en vers pompeux célèbre les combats,
Qu'il chante les héros ; moi je chante les Belles,
De plus tendres fureurs et de plus doux ébats.
Enfant gâté de la paresse,
C'est assez que Vénus me couronne de fleurs ;
C'est assez que l'Amant me lise à sa Maîtresse,
Qu'ils m'accordent ensemble un sourire ou des pleurs.

Ah ! si d'un tendre amour la fille un jour éprise
Me consulte en secret sur son trouble naissant,
Et vingt fois en sursaut par sa mère surprise,
Dans son sein entr'ouvert le cache en rougissant,
Je ne veux point d'autre gloire :
Chez nos neveux indulgens
On chérira ma mémoire ;
Dieu fêté des jeunes gens,
Dans mes amours négligens,
Ils trouveront leur histoire ;
Et si l'Europe aux immortels écrits
Ne mêle point mes chansons périssables,
On daignera peut-être dans Paris
Me mettre au rang des Poétes aimables.

FIN DU LIVRE PREMIER.

LES AMOURS.

LIVRE SECOND.

ÉLÉGIE I.

QUAND je perdais les plus beaux de mes jours
Si doucement aux pieds de ma Maîtresse,
J'imaginais, dans ma crédule ivresse,
Qu'un tel bonheur devait durer toujours.
Qu'importe, hélas ! me disais-je à moi-même,
Que le tems vole ? Il doit peu m'alarmer.
Après mille ans peut-on cesser d'aimer
Ce qu'une fois éperdûment on aime ?
Quand j'aurai vu, moins bouillant dans mes vœux,
S'évanouir les erreurs du bel âge,
Et que mon front, dégarni de cheveux,
M'avertira qu'il est tems d'être sage,

Rendu pour lors à mes premiers penchans,
J'irai, j'irai loin d'un monde volage,
De mes aïeux cultiver l'héritage,
Tondre ma vigne et labourer mes champs.
Dans mon foyer ma compagne fidelle,
Mon Eucharis viendra donner des loix;
Le doux ramier reconnaîtra sa voix,
Et mes agneaux bondiront autour d'elle.
Elle saura, dans la saison nouvelle,
Porter des fleurs au jeune Dieu des bois:
Elle saura, puissant fils de Sémèle,
T'offrir les dons du plus riche des mois,
Et surcharger ta couronne immortelle
D'un raisin mûr qui rougira ses doigts.
Mon Eucharis fermera ma paupière.
Oui, je mourrai dans ses embrassemens;
Et là, sans pompe, un jour, la même pierre,
Sous des cyprès unira deux Amans.

Je le disais : quelle erreur insensée,
Quel fol espoir enivrait ma pensée?
Les vents, hélas! en tourbillons fougueux,
Sur l'Océan ont emporté mes vœux.

Mon Eucharis est trompeuse et parjure.
Qu'ai-je donc fait ? Et quelle est son injure ?
Ai-je un seul jour, négligeant ses attraits,
A ses beaux yeux coûté de tristes larmes ?
Ai-je, la nuit, dans des festins secrets,
Par mes clameurs ou mes chants indiscrets,
En l'éveillant, excité ses alarmes ?
Dans mon malheur si j'ai pu l'offenser,
Je cours m'offrir à sa main vengeresse :
De tout mon sang je suis prêt d'effacer
Les pleurs jaloux qu'a versés sa tendresse.
Mais tremble, ô toi qui ris de mon tourment !
Tremble, l'Amour t'en réserve un terrible :
Censeur malin, crains cet arc invincible,
Qui d'un seul coup frappe et venge un Amant.
Pour avoir ri des maux de la jeunesse,
A ses chagrins pour avoir insulté,
Que d'imprudens j'ai vu, dans leur vieillesse,
Tendre leurs mains aux fers de la beauté,
Balbutier un aveu ridicule,
Se parfumer, parer leurs cheveux blancs,
Et tout transis, au pied d'un vestibule

De leur martyre amuser les passans !
Ah ! si je puis, revoyant l'inhumaine,
Seule un instant du moins l'entretenir ;
A ses genoux si le sort me ramène,
Peut-être, hélas ! mes tourmens vont finir.
Mon Eucharis connaîtra ma tendresse,
Elle craindra de me désespérer :
Heureux l'Amant quitté de sa Maîtresse,
Qui la rencontre et qu'elle voit pleurer !

ÉLÉGIE II.

Je n'ai plus d'Eucharis : que m'importe la vie ?
O nuit, viens dans ton ombre ensevelir mes yeux !
Je n'ai plus d'Eucharis ; après sa perfidie,
Je ne veux plus revoir la lumière des Cieux.
Moi, qui près d'elle assis dans son char radieux
Marchais environné de la publique envie ;
Moi qui, paisible Roi, dans son âme asservie
Éclipsais l'univers, effaçais tous les Dieux !
De sa haîne aujourd'hui monument déplorable,
Dans la foule importune esclave confondu,
Triste et mouillant de pleurs sa porte inexorable,
Hélas ! j'exhale envain ma plainte misérable,
Au milieu des frimats sur la pierre étendu.
Le voilà donc le prix de ma longue tendresse !
Qui croira désormais à ses attraits menteurs ?
Après sept ans entiers de bonheur et d'ivresse,
Il faut me détacher de ses bras enchanteurs.

Je vais donc maintenant, tel qu'un ramier sauvage,
Qui, sur le rocher nu, lamente ses ennuis,
Seul dans un lit désert déplorant mon veuvage,
Mesurer tristement le cercle entier des nuits ?
Du moins, l'Amant trahi d'une Beauté cruelle,
Qui, ne pouvant fléchir ses injustes mépris,
Se venge en l'imitant, forme une amour nouvelle,
D'un regret moins amer voit ses beaux jours flétris :
Mon sort, à moi, mon sort, en perdant Eucharis,
Est de ne pouvoir plus aimer une autre qu'elle.
Employez l'artifice, étalez mille atours;
Non, vous ne m'aurez point, orgueilleuses Maîtresses ;
Eucharis a reçu mes premières caresses,
Eucharis obtiendra mes dernières amours.

ÉLÉGIE III.

A EUCHARIS.

Oui, tout Paris sait ta noirceur,
Tout Paris sait ta perfidie :
Va chercher, maintenant, impie,
Quelque stupide adorateur
Pour exercer ta dure tyrannie !
Je romps mes fers ; ingrate, je t'oublie,
Le désespoir t'arrache de mon cœur.
Une autre au rang de ma Maîtresse
Va monter, le front ceint d'un immortel feston :
Une autre jouira du glorieux renom
Que t'avait promis ma tendresse.
Pour elle sur des tons divers
Montant ma voix, dans mon juste délire
Je veux des cordes de ma lyre
Tirer les plus aimables airs,

Et la célébrer dans des vers
Si doux, qu'après soixante hivers
L'amant se plaise à les relire.
Pour tracer son portrait brillant
Je suivrai, s'il le faut, ma douce fantaisie :
L'Aurore, au bord de l'Orient,
Aura paru moins belle aux peuples de l'Asie ;
Tu pâliras, en la voyant,
De fureur et de jalousie.
Pardonne, pardonne, Eucharis ;
N'en crois pas mes dédains, n'en crois pas ma colère :
Nulle autre n'entrera dans mon lit solitaire,
Nulle autre ne vivra dans mes derniers écrits.
Avant que ta beauté sorte de ma mémoire,
On verra l'eau suspendre et rebrousser son cours ;
Le soleil oubliera de dispenser les jours,
Et le peuple Français de voler à la gloire.
Sois plus coupable encor, je t'aimerai toujours.
Je t'aimerai : voilà ma destinée.
Oui, malgré ton crime odieux,
Je ne saurais haïr tes yeux,
Ces yeux encor si chers à mon âme étonnée,
Ces yeux, mes souverains, mes astres et mes Dieux.

Cent fois, par eux, il m'en souvient, cruelle !
Tu m'as juré de me garder ta foi,
Jusqu'au tombeau d'être toujours à moi,
Et de mourir amoureuse et fidelle.
Tu voulais que ces yeux charmans,
Tout d'un coup détachés de leur double paupière,
Punissent ton erreur, si jamais la première
On te voyait changer et trahir tes sermens.
Et tu peux les lever encore
Vers le ciel outragé qu'indignent tes rigueurs !
Et tu ne frémis pas d'armer ces Dieux vengeurs
Que ton impunité trop long-tems déshonore !
Dis-moi, qui te forçait d'imiter la pâleur,
Et de meurtrir ton sein de tes ongles barbares ?
Dis-moi, qui te forçait, dans ta feinte douleur,
De répandre à regret quelques larmes avares ?
Fiez-vous donc, tristes Amans,
Aux soupirs, aux faveurs, aux transports de vos belles !
Ah ! croyez-moi, saisissez les instans
Qui vous sont accordés par elles :
Il n'est point d'amours éternelles :
Il n'est point de plaisirs constans.

ÉLÉGIE IV.

A LA MÊME.

Que me sert aujourd'hui dans des nuits plus heureuses
D'avoir su te former aux combats de Vénus ?
Que me sert, en pressant tes lèvres amoureuses,
De t'avoir révélé des secrets inconnus ?
Je suis victime, hélas ! de ma propre science,
Moi-même, à me trahir j'instruisis ta beauté :
Que je dois regretter ton aimable ignorance,
Ta craintive pudeur et ta simplicité !
Quand ton cœur autrefois couronna ma tendresse,
Tes mains savaient à peine agiter des verroux ;
Je t'appris le premier, par quelle heureuse adresse,
On peut, en les tournant, échapper aux jaloux :
Je t'appris l'art si cher à la jeune Maîtresse,
D'écarter de son lit un odieux époux.

Malheureux ! en un mot je t'appris comme on aime !
Ton orgueil s'enrichit de mes rares secrets.
Du suc brillant des fleurs j'embellis tes attraits.
Et remis dans tes mains le fard de Vénus même.
Nul Amante bientôt ne sut mieux effacer
Le bleuâtre sillon que sur un cou d'albâtre,
Imprime de ses dents un Amant idolâtre,
Et ces doux souvenirs qu'on se plaît à tracer.
Quel prix de tant de soins a donc reçu ton Maître?
Un autre impunément jouit de mes leçons.
Le laboureur du moins recueille ses moissons,
Et goûte en paix les fruits que ses mains ont fait naître.
Un autre, un autre, ô ciel! conçois-tu mes soupçons?
Conçois-tu les fureurs de mon âme offensée?
Oui, je te vois, ingrate! et ma triste pensée
Se figure déjà de combien de façons
Le barbare te tient, sans pudeur, embrassée.
Peux-tu me préférer ce rival orgueilleux,
Vil suivant de Plutus que l'intérêt dévore,
Et dont l'instinct grossier préfère à tes beaux yeux,
Ces trésors criminels qu'aux bornes de l'aurore
A cachés vainement la prudence des Dieux?

Oses-tu bien presser de tes mains caressantes
Ce cœur inexorable aux travaux endurci,
Qui trois et quatre fois, sous un ciel obscurci,
N'a pas craint d'affronter les deux mers frémissantes,
Et des chiens de Scylla les clameurs gémissantes,
Et ces gouffres profonds tournoyans sous ses pas?
Penses-tu qu'amoureux de son doux esclavage,
Désormais il renonce à quitter le rivage?
On dit que l'inhumain, méprisant tes appas,
Déjà prêt à partir sur la foi d'une étoile,
Redemande des vents, fait déployer la voile,
Et de ton lit oiseux veut courir au trépas.
Que je plains ta douleur, Amante infortunée!
Combien tu pleureras ton fol égarement!
Malgré ton crime, hélas! de plaisirs couronnée,
Puisses-tu ne jamais connaître le tourment
D'aimer, comme je t'aime, et d'être abandonnée.

ÉLÉGIE V.

Je vous revois, ombrage solitaire,
Lit de verdure, impénétrable au jour,
De mes plaisirs, discret dépositaire,
Temple charmant où j'ai connu l'Amour.
O souvenir trop cher à ma tendresse !
J'entends l'écho des rochers d'alentour
Redire encor le nom de ma Maîtresse :
Je vous revois, délicieux séjour !
Mais ces momens de bonheur et d'ivresse,
Ces doux momens sont perdus sans retour.
C'est-là, c'est-là qu'au printems de ma vie,
En la voyant je me sentis brûler
D'un feu soudain : je ne pus lui parler;
Et la lumière à mes yeux fut ravie.
C'est-là qu'un soir j'osai prendre sa main
Et la baiser d'un air timide et sage :
C'est-là qu'un soir j'osai bien davantage :
Rapidement je fis battre son sein,

Et la rougeur colora son visage :
C'est-là qu'un soir je la surpris au bain.
Je vois plus loin la grotte fortunée,
Où dans mes bras soumise, abandonnée,
Les nœuds défaits et les cheveux épars,
De son vainqueur évitant les regards,
Mon Eucharis, heureuse et confondue,
Pleura long-tems sa liberté perdue.
Le lendemain, de ses doigts délicats,
Elle pinçait les cordes de sa lyre :
Et l'œil en feu dans son nouveau délire,
Elle chantait l'amour et ses combats.
A ses genoux, j'accompagnais tout bas
Ces airs touchans que l'Amour même inspire,
Que malgré soi l'on se plaît à redire
L'instant d'après. Alors plus enflammé
Je m'écriais : Non, Corine et Thémire,
Céphise, Aglaure et la brune Zulmé,
Qu'on vante tant, ne sont rien auprès d'elle.
Mon Eucharis est sur-tout plus fidelle ;
Je suis bien sûr d'être toujours aimé !
La nuit survint : asyle humble et champêtre,

Long corridor interdit aux jaloux,
Tu protégeas mes larcins les plus doux.
Combien de fois j'entrai par la fenêtre
Quand sa pudeur m'opposait des verroux !
Combien de fois dans l'enceinte profonde
De ces ruisseaux en fuyant retenus,
Au jour baissant, je vis ses charmes nus
En se plongeant embrassés de leur onde,
Et sur les flots quelque tems soutenus !
Je croyais voir ou Diane, ou Vénus,
Sortant des mers pour embellir le monde !
Combien de fois au sein même des eaux
Qu'elle entr'ouvrait, me plongeant après elle,
Et la pressant sur un lit de roseaux,
Je découvris une source nouvelle
De voluptés dans ces antres nouveaux !
O voluptés, délices du bel âge,
Plaisirs, Amours, qu'êtes-vous devenus ?
Je crois errer sur des bords inconnus,
Et ne retrouve ici que votre image.
Dans ce bois solitaire en cyprès transformé,
Je n'entends plus qu'un triste et long murmure ;

Ce vallon frais, par les monts renfermé,
N'offre à mes yeux qu'une aride verdure;
L'oiseau se tait; l'air est moins parfumé,
Et ce ruisseau roule une onde moins pure:
Tout est changé pour moi dans la nature;
Tout m'y déplaît; je ne suis plus aimé.

ÉLÉGIE VI.

A UN RIVAL.

Tu ris dans ta barbare ivresse
Des maux qu'endure mon amour :
Objet des caprices d'un jour,
Triomphe, insulte à ma détresse,
Triomphe, crois-moi, le tems presse ;
Demain ta crédule tendresse
Gémira peut-être à son tour.
Crois-tu déjà que l'infidelle
Pour toi parfume ses cheveux ?
On sait quel jeune ambitieux
Est en secret préféré d'elle :
Tu n'es plus rien ; c'est à ses yeux
Que l'ingrate veut être belle ;

Tu ne connais pas les dédains
De cette amante impérieuse,
Et sa colère impétueuse,
Et ses caprices inhumains.
La paille errante et passagère,
Qui dans l'air tourne en s'élevant,
La laine éparse au gré du vent,
La feuille du tremble mouvant
Est moins inconstante et légère ;
Cent fois plus terrible en ses jeux
Que la cascade vagabonde,
Qui, des Appennins orageux
Se précipite, écume, gronde
Et roule dans les champs fangeux ;
Ou que la mer Adriatique,
Quand des bords d'Europe et d'Afrique
Deux vents déchaînés dans les airs,
Jusque dans le sein de Venise,
Sur le dos de Neptune assise,
Font bouillonner les flots amers.

ÉLÉGIE VII.

A EUCHARIS.

Qui t'aimera jamais comme je t'aime ?
Dans tes yeux seuls qui mettra son bonheur ?
Reviens, ô mon bien suprême !
Entre mes bras abjure ton erreur.
Reviens, crois-moi, mon visage
N'est point si changé du tems :
Vois sur mon front ces cheveux bruns flottans,
De la vieillesse ont-ils senti l'outrage ?
Ne rougis point de mon âge ;
Je compte à peine un lustre après vingt ans.
Je suis cher à Vénus, cher au Dieu de la Thrace ;
Au milieu des festins je bois le vin mousseux :
Émule de Chapelle et disciple d'Horace,
Par fois son luth, avec grâce,
A retenti sous mes doigts paresseux.

Qui sait mieux, à pas lents, dans une nuit obscure,
Chercher furtivement l'objet de ses desirs,
Déposer des baisers sans le moindre murmure,
Et varier, suspendre, ou hâter les plaisirs ?
Tu pleureras un jour ta rigueur imprudente ;
De mon amour, trop tard tu connaîtras le prix ;
Dès demain, dès ce soir, mon âme indépendante
Peut châtier tes superbes mépris.
Déjà, déjà vingt beautés dans Paris
M'offrent leur cœur et briguent ma tendresse :
J'en sais même une, ô ma belle Maîtresse !
Qui se vante tout haut d'être mon Eucharis,
Reviens, avant qu'une étrangère
Près de moi, vers minuit, se glisse entre deux draps,
Et sur mon lit défait, en chemise légère,
Le lendemain matin repose dans mes bras,
Oui, reviens ; à ce prix, ma compagne adorable,
Ton ami se soumet à la plus dure loi ;
Et si jamais il ose devant toi
Louer, regarder même un seul objet aimable,
Puissent, le jour entier, dans tes yeux menaçans,
Ses yeux chercher en vain le pardon qu'il implore,
Et ta porte, insensible à ses cris gémissans,

Ne point s'ouvrir avant l'aurore !
Songes-y bien, la coupable Beauté
Que nul Amant n'a pu trouver constante,
Dans son automne expiant sa fierté,
Seule, en un coin, plaintive et gémissante,
A la lueur d'une lampe mourante,
Conduit l'aiguille, ou d'une main tremblante
Tourne un fuseau de ses pleurs humecté.
En la voyant, la maligne jeunesse
Triomphe et rit de sa douleur.
L'Amour, armé d'un fouet vengeur,
De desirs impuissans tourmente sa vieillesse :
Elle implore Vénus ; mais la fière Déesse
Détourne ses regards, et lui répond sans cesse
Qu'elle a mérité son malheur.

ÉLÉGIE VIII.

A M. LE COMTE DE P**.

Tout s'anime dans la nature ;
Doux Avril, tu descends des airs :
Vénus détache sa ceinture ;
Les fleurs émaillent la verdure,
Et l'oiseau reprend ses concerts.
Quittez le brouillard de la ville
Et ses embarras indiscrets ;
Paisible habitant du marais
Courez, dans ce vallon fertile
Qu'ont embelli Flore et Cérès,
De la campagne renaissante
Respirer les douces odeurs,
Et sur l'épine blanchissante
Cueillir ses premières faveurs.

Aux champs le printems vous appelle ;
Ah ! profitez de ses beaux jours.
Heureux favori des Amours,
C'est pour vous qu'il se renouvelle :
Pour moi la peine est éternelle,
Et l'hiver durera toujours.

ÉLÉGIE IX.

A M. LE CHEVALIER DE P**.

JE perds la moitié de moi-même,
Et tu me défends de pleurer !
Ami, qui pourrait endurer
Mon infortune et ma douleur extrême ?
Un autre, ô ciel ! de plaisir éperdu,
Contre son cœur pressera l'infidelle !
Un autre dormira près d'elle
Jusqu'au milieu du jour, à ma place étendu !
Et moi, pour prix de mes ardeurs sincères,
Trahi, quitté dans l'âge des amours,
Hélas ! je verrai pour toujours,
Comme des ombres mensongères,
S'évanouir mes heures les plus chères,
Les plaisirs séduisans, les voluptés légères,
Sans verser des larmes amères,
Et sans tourner les yeux vers mes premiers beaux jours!

Non, de ce courage suprême
Mon cœur est bien loin de s'armer :
Quiconque en perdant ce qu'il aime
Peut se résoudre à vivre, est indigne d'aimer.
Ne me reproche plus ma honteuse faiblesse :
Tibulle a tant pleuré sa chère Néœra :
Nous savons tous par cœur ces vers pleins de mollesse,
Que loin de ses amours Pétrarque soupira :
Toi-même enfin, quand ta belle Maîtresse,
Celle que tu chéris cent fois plus que tes yeux,
Premier objet de ta vive tendresse,
T'exila sans pitié de son lit amoureux ;
Souillé d'une indigne poussière,
Tremblant, égaré, furieux,
De tes deux mains arrachant tes cheveux,
Je t'ai vu dans mes bras abhorrer la lumière,
Et te plaindre à la fois des Mortels et des Dieux.
Eh ! qui dans l'univers ignore tes alarmes ?
Quel cœur à tes chagrins n'a pas donné de larmes ?
Du Pinde et de Paphos tous les antres émus
Ont retenti cent fois du nom d'Éléonore ;
Dans les vallons d'Hybla, sur le sommet d'Hémus,
Les rochers attendris le répètent encore.

ÉLÉGIE X.

A EUCHARIS.

Le Ciel, hélas ! veut venger mes injures ;
Le Ciel punit ton infidélité :
Tu perds déjà ta fraîcheur, ta beauté,
Ton doux éclat, et ces cheveux parjures
Dont l'or superbe enivrait ta fierté.
Combien de fois je t'avais prévenue :
« Mon Eucharis, fuis les jeunes Amans ;
» Sois dans tes mœurs discrète, retenue ;
» Ne perds jamais ta pudeur ingénue,
» Et garde-toi d'oublier tes sermens.
» Il est des Dieux : si tu trahis ma flâme,
» A leurs regards ne crois pas échapper ;
» Il est des Dieux qu'on ne saurait tromper :
» Tremble, Eucharis ! ils lisent dans ton âme,

» Et puniront d'un éternel regret
» Le seul transport d'un desir indiscret ».

Je te l'ai dit ; et je me souviens même
Qu'en le disant, les yeux de pleurs noyés,
Je te serrais, dans mon désordre extrême,
Les deux genoux, et baisais tes deux pieds.

Alors, alors, tu jurais, ô ma vie !
Que nul Amant ne tenterait ta foi ;
Et qu'à moi seul ta jeunesse asservie
Refuserait même le cœur d'un Roi,
Quand son amour aux deux bords de la Loire,
De vingt châteaux doterait tes appas ;
Quand, te couvrant des rayons de sa gloire,
Du lit au trône il conduirait tes pas.

Avec ces mots, dans la nuit la plus noire,
Ton art divin me faisait voir les Cieux.
Bien plus ; des pleurs s'échappant de tes yeux
Mouillaient ta joue, et parcouraient tes charmes.
Que je rougis de ma simplicité !
Oui, tu pleurais ; et moi tout agité,
Contre moi-même en secret irrité,

Je m'en voulais de causer tes alarmes,
Crédule, hélas ! et j'essuyais tes larmes.
C'en est donc fait : ta main brise nos fers ;
En me quittant tu ris encor, traîtresse !
Songe du moins aux maux que j'ai soufferts
Pour retenir ta volage tendresse.
Tu le sais bien ; ton esclave amoureux
N'a redouté ni les vents, ni la pluie,
Ni le soleil, ni le froid rigoureux,
Ni les torrens roulans des rocs affreux,
Ni Jupiter, sous un ciel en furie.
Et qui, dis-moi, célébra ta beauté ?
Paris encore est plein de mon délire ;
Sept ans entiers j'ai chanté sur ma lyre
Et ta constance et ma félicité.
En te voyant, si la foule soupire,
Si tous les cœurs te décernent l'empire
Des Déités, reines de l'univers,
Ingrate, hélas ! tu le dois à mes vers.
Oui, je voudrais dans la flamme rapide
Anéantir ces vers adulateurs :
Oui, je voudrais que l'Océan avide

Eût englouti mes écrits imposteurs.
On connaîtra malgré moi l'infidelle ;
Vainqueur du tems, son nom vivra toujours :
On oublîra qu'elle a troublé mes jours,
Et les Amans ne parleront que d'elle.

ÉLÉGIE XI.

A MESSIEURS DE P**.

J'AI souvent essayé de noyer dans le vin
Ma peine et mes tristes alarmes.
O Bacchus ! ton nectar divin
S'aigrissait sur mon cœur et se tournait en larmes.
J'ai souvent essayé, dans la longueur des nuits,
D'accorder sous mes doigts la lyre de Chapelle ;
Les vers n'ont pu distraire mes ennuis;
Et malgré moi je chantais l'infidelle.
Enfin, je l'avoûrai, dans mes bras amoureux,
J'ai tenu quelquefois une autre enchanteresse ;
Mais tout d'un coup, au fort de mon ivresse,
Quand je touchais au moment d'être heureux,
Le souvenir de ma Maîtresse
Venait saisir mon cœur, et glacer ma tendresse,
Et je sentais expirer tous mes feux.

Que n'ai-je point tenté ? Dieux ! qu'il est difficile
D'abjurer promptement d'aussi longues amours ?
Tant que le même mur nous servira d'asile,
Tant que le même ciel éclairera nos jours,
Hélas ! je le sens bien, je l'aimerai toujours.
Si vous voulez que je l'oublie,
O mes amis, partons, ôtez-moi de ses yeux :
Pour de lointains climats abandonnons ces lieux ;
Courons interroger les champs de l'Italie,
Et lui redemander ses Héros et ses Dieux !
Fuyons. Adieu remparts, superbe promenade,
Dont les ormes touffus environnent Paris ;
Adieu, bronze adoré du plus grand des Henris ;
Adieu, Louvre immortel, pompeuse colonnade ;
Adieu sur-tout, adieu, trop ingrate Eucharis !
Je le verrai ce beau ciel de Provence,
Ces vallons odorans tout peuplés d'orangers,
Où l'on dit qu'autrefois des Poétes bergers
Les premiers dans leurs vers marquèrent la cadence ;
Je verrai ce paisible port,
Et les antiques tours de la riche Marseille.
Nos vaisseaux sont-ils prêts ? Poussez-nous loin du bord.

Compagnons, courbez-vous sur des rames pareilles,
Fendez légèrement le dos des flots amers,
Abandonnez la voile au soufle qui l'entraîne :
Le zéphir règne dans les airs ;
Et mollement porté sur la mer de Tyrrène,
Je découvre déjà la ville des Césars,
Rome, en guerriers fameux autrefois si féconde ;
Rome, encore aujourd'hui l'empire des beaux arts,
L'oracle de vingt rois et le temple du monde.
Voilà donc les foyers des fils de Scipion,
Et des fiers descendans du demi-Dieu du Tibre !
Voilà ce Capitole et ce beau Panthéon,
Où semble encore errer l'ombre d'un peuple libre !
O qui me nommera tous ces marbres épars,
Et ces grands monumens dont mon âme est frappée ?
Montons au Vatican, courons au champ de Mars,
Au portique d'Auguste, à celui de Pompée.
Sont-ce là les jardins où Catulle autrefois
Se promenait le soir à côté d'Hypsithille ?
Citoyens, s'il en est que réveille ma voix,
Montrez-moi la maison d'Horace et de Virgile !
Avec quel doux saisissement

Ton livre en main, voluptueux Horace,
Je parcourrai ces bois et ce côteau charmant
Que ta Muse a décrits dans des vers pleins de grâce,
De ton goût délicat éternel monument !
J'irai dans tes champs de Sabine,
Sous l'abri frais de ces longs peupliers
Qui couvrent encor la ruine
De tes modestes bains, de tes humbles celliers :
J'irai chercher d'un œil avide
De leurs débris sacrés un reste enseveli,
Et dans ce désert embelli
Par l'Anio grondant dans sa chûte rapide,
Respirer la poussière humide
Des cascades de Tivoli.
Puissé-je, hélas ! aux doux bruits de leur onde,
Finir mes jours, ainsi que mes revers !
Ce petit coin de l'univers
Rit plus à mes regards que le reste du monde.
L'olive, le citron, la noix chère à Palès,
Y rompent de leurs poids les branches gémissantes ;
Et sur le mont voisin les grappes mûrissantes
Ne portent point envie aux raisins de Calès.

Là, le printems est long et l'hiver sans froidure
Là, croissent des gazons d'éternelle verdure ;
Là, peut-être, l'étude et l'absence et le tems
Pourront bannir de ma mémoire
Un amour insensé qui ternit trop ma gloire,
Et dont le vain délire abrégea mes instans.

ÉLÉGIE XII.

Oui, c'en est fait, je demeure en ces lieux ;
Je borne ici ma course vagabonde :
De ces longs pins le deuil religieux
Convient, hélas ! à ma douleur profonde !
Tranquille, au loin, je n'entends sous les Cieux
Que le bruit sourd de l'Océan qui gronde.
Je puis donc seul verser enfin des pleurs,
Et dans les airs exhaler mon martyre ;
Si quelque Nymphe, apprenant mes malheurs,
Aux rocs émus ne court point les redire,
Je puis donc seul de lamentables cris
Lasser en paix ces vastes solitudes !
D'où reprendrai-je, inhumaine Eucharis,
Tes desirs vains, tes injustes mépris,
Et tes noirceurs et tes ingratitudes ?

Ils sont passés ces jours délicieux,
Où tout rempli de ma première ivresse,
Sans nul soupçon, sans reproche odieux,
Sûr d'être aimé de ma belle Maîtresse,
Par mon bonheur je surpassais les Dieux.
Depuis long-tems sa fatale colère,
D'ennuis amers a trop su me nourrir;
Je perds son cœur, je cesse de lui plaire,
De ma douleur je n'ai plus qu'à mourir.
Oui, j'en mourrai : voilà mon espérance.
Je vois déjà mon étoile pâlir;
Lassé du jour, lassé de ma souffrance,
Dans le Cocyte, avec indifférence,
Comme un torrent, je cours m'ensevelir.
Approchez-vous pour fermer ma paupière,
Approchez-vous, peuple cher à Vénus!
Votre ami touche à son heure dernière :
Bientôt, hélas! Mysis ne sera plus.

O qui pourra me voir ainsi descendre
Dans le cercueil, à la fleur de mes jours!
Qui ne voudra toucher au moins la cendre
Du paresseux qui chanta les amours?
Las! je le sais, nul orateur célèbre

N'étalera d'éloquentes douleurs.
Mais sur ma tombe on semera des fleurs ;
Mais nul Amant de la pompe funèbre
Ne reviendra sans répandre des pleurs.

A la pitié, toi seule inaccessible,
Toi seule, ingrate et coupable Beauté,
Contemplera d'un œil sec et paisible
La place encore où ce cœur trop sensible
Déplorera ton infidélité.
O mes amis ! pour consoler mon ombre,
Transportez-moi sous les rians berceaux
De Feuillancour, dans ce bois frais et sombre
Entrecoupé de mobiles ruisseaux :
Dans ce Tibur solitaire et champêtre
Aux jeux, aux ris, aux plaisirs consacré ;
Dans ce vallon tant de fois célébré,
Où maintenant vous m'appelez peut-être !
Là, mes amis, au pied d'un jeune hêtre,
D'une onde pure en tout tems abreuvé,
Que mon tombeau soit sans pompe élevé ;
Et que vos mains y prennent soin d'écrire
Ces vers, qu'un jour du haut du grand chemin
Le voyageur qui monte à Saint-Germain,

Tout en courant s'empressera de lire :
« Ci-gît, hélas ! un Amant trop épris
» Des doux attraits d'une beauté cruelle ;
» Tout son destin fut d'aimer Eucharis,
» Et de mourir abandonné par elle ».

ÉLÉGIE XIII.

Brisons cette lyre inutile,
Eucharis n'entend plus mes airs :
Quittons les bois de Lucrétile
Et l'empire du Dieu des vers.
Cherchez désormais qui vous chante,
O mère des tendres Amours !
Je perds l'illusion touchante
Qui seule embellissait mes jours.
Doux plaisirs, voluptés légères,
Et vous, Maîtresses mensongères,
Je vous dis adieu pour toujours.

Mon vaisseau battu par l'orage
A fui sous les flots écumans ;
Par le péril rendu plus sage,
J'abjure mes égaremens ;
Je gagne le port à la nage,

Sous nos vaisseaux les deux mers blanchissantes,
Et l'Amérique embrassant nos autels,
Tu nous peindras de son triple tonnerre
Louis armé pour maintenir ses droits,
Donnant la paix au reste de la terre,
Humiliant la superbe Angleterre,
Et de son joug affranchissant vingt Rois.
Dis maintenant les faveurs des Bergères
Et les larcins des fortunés Amans,
Leurs démêlés, leurs fureurs passagères,
Et leurs transports, et même leurs tourmens.
Je reprendrai les molles élégies :
Courez mes vers, sur des pieds inégaux,
Et ramenez au milieu des orgies
Tous les amours en triomphe à Paphos.
Applaudissez, ô Nymphes du Permesse !
Tressez des fleurs pour votre nourrisson :
Entourez-moi, tendre et belle jeunesse ;
Je tiens pour vous école de sagesse,
Écoutez bien ma dernière leçon.
Heureux cent fois, heureux l'objet aimable
Dont le doux nom couronnera mes vers !

Mes vers seront un monument durable
De sa beauté qu'encensa l'univers.
Thèbes n'est plus : tout ce vaste rivage
N'est qu'un amas de tombeaux éclatans.
Sparte, Ilion, Babylone et Carthage
Ont disparu sous les efforts du tems.
Le Tems, un jour, détruira nos murailles,
Et ces jardins par la Seine embellis ;
Le Tems, un jour, aux plaines de Versailles,
Sous la charrue écrasera les lys.
Ne craignez rien de sa rigueur extrême,
O charme heureux de mes derniers beaux jours !
Regardez-vous, et songez qui vous aime ;
Du ciel le Tems a chassé les Dieux même :
Ils sont tombés ; mais vous vivrez toujours.

ÉLÉGIE II.

A CATILIE.

VA, ne crains pas que je l'oublie
Ce jour, ce fortuné moment,
Où pleins d'amour et de folie,
Tous les deux, sans savoir comment,
Dans un rapide emportement,
Nous fîmes le tendre serment
De nous aimer toute la vie.
Tu n'avais pas encor seize ans :
Les jeux seuls occupaient ta naïve ignorance,
Tes plaisirs étaient purs et tes goûts innocens ;
L'œil baissé, tu voyais avec indifférence
S'arrondir de ton sein les trésors ravissans.
De ces dons précieux je t'enseignai l'usage ;
Je sentis sous mes doigts le marbre s'animer ;

La pudeur colora les lys de ton visage,
Ton tendre cœur s'ouvrit au doux besoin d'aimer.
Te souvient-il de ces belles soirées
Où dans le bois touffu nous respirions le frais ?
Entre ta sœur et ta mère, égarées,
Mes mains savaient toujours rencontrer tes attraits.
De mon bras gauche étendu par derrière,
Je te serrais mollement sur mon cœur ;
A leurs côtés je baisais ta paupière,
Et ce péril augmentait mon bonheur.
Enfin je l'ai cueilli ce prix de ma tendresse,
Que tes cris refusaient à mon juste desir ;
Tu sais avec combien d'adresse,
Malgré toi, par degrés, il fallut le saisir.
Tu frémis de douleur, tu répandis des larmes ;
Mais un Dieu qui survint dissipa tes alarmes,
Et le plaisir guérit l'ouvrage du plaisir.
Prémices de l'amour, délicieuse ivresse,
Ah ! que ne durez-vous toujours !
Plaisirs dont l'enfance intéresse,
Ne fuyez pas si vîte ; arrêtez : qui vous presse ?
Votre aurore vaut seule un siècle de beaux jours !

Eh ! qui peut remplacer l'erreur enchanteresse
Où s'abandonne alors un Amant éperdu ?
Le breuvage divin qu'a goûté sa Maîtresse,
Le fruit que sa bouche a mordu,
Son baiser du matin, sa première caresse,
L'attente d'un bonheur mille fois suspendu,
Et ce mot si touchant, ce seul mot, JE VOUS AIME,
Est peut-être aussi doux que la volupté même.
O ma Divinité suprême,
Prolongeons, s'il se peut, des momens aussi courts !
Laissons là la vieillesse et tous ces vains discours.
Je foule aux pieds ces biens que le vulgaire envie ;
Dans tes bras amoureux j'achèverais ma vie
Loin du bruit des cités et du faste des cours.
Transportez-moi sous le pôle du monde,
Dans ces déserts glacés, où tout couvert de peaux,
Seul, errant tristement dans une nuit profonde,
Le Lapon emporté sur de légers traîneaux
Promène incessamment sa hutte vagabonde.
Transportez-moi sous l'ardent équateur,
Dans les sables mouvans de l'inculte Lybie :
Oui, j'aimerai toujours les yeux de Catilie,
Oui, j'aimerai toujours son sourire enchanteur.

ÉLÉGIE III.

A LA MÊME.

Songes-y bien, ma Bergère,
Une heure après le lever
De l'étoile de ta mère,
Dans ton réduit solitaire
Ce soir j'irai te trouver.
La nuit de crêpes couverte
Protégera nos plaisirs;
Laisse ta porte entr'ouverte
Au tendre essaim des désirs.
Écarte de mon passage
Tout fer, ou marbre inhumain;
Et d'un pied discret et sage,
Interrogeant le chemin,

Si mon doux péril te touche,
Fais qu'au signal de ma bouche
Je rencontre encore ta main
Pour me guider vers ta couche.
Ciel ! que ce tems si léger
Paraît long quand on espère !
Le soleil sous l'hémisphère
Ne veut donc point se plonger ?
Accourez, humides heures
Qui présidez à la nuit :
Répandez sur nos demeures
Ce calme heureux qui vous suit.
O fleurs, pressez-vous d'éclore
Pour mes desseins les plus doux !
Et toi sommeil que j'implore,
Jusqu'au retour de l'aurore
Assoupis l'œil des jaloux !

ÉLÉGIE IV.

LA VEILLÉE.

J'AVAIS signalé ma tendresse ;
L'Amour applaudissait ; j'étais égal aux Dieux.
Accablé de langueurs, de fatigue et d'ivresse,
Entre les bras de ma Maîtresse
Le doux sommeil avait fermé mes yeux.
Elle qui n'est plus écolière
Dans l'art qu'elle a, sous moi, naguère commencé,
De sa bouche amoureuse entr'ouvrit ma paupière,
Et d'un son de voix doux à l'oreille adressé :
Tu dors, paresseux, me dit-elle ?
Regarde, il n'est pas encor jour.
Tu dors à l'heure la plus belle
Que le cercle des nuits ramène pour l'amour.

Laissons, laissons la diligente Aurore
S'arracher, sans pitié, du lit de son amant;
Jouissons, nous mortels, profitons du moment :
Qui sait, hélas ! demain si nous serons encore ?
Viens, je brûle ; écartons ces voiles indiscrets !
Prends-moi : contre ton sein que je meure enchaînée !
Recommençons nos jeux ; invoquons Dionée :
Veillons, tu dormiras après,
Si tu veux, toute la journée.

ÉLÉGIE V.

LA MOISSON.

Ma Maîtresse retourne à sa maison des champs :
Quel cœur barbare et dur peut rester à la ville ?
Fuyons, dérobons-nous à sa pompe servile,
A ses frivolités, à ses discours méchans.
Loin des remparts poudreux qu'arrose en vain la Seine,
Courons des fruits vermeils admirer les couleurs,
Et sous le frais abri des forêts de Vincenne
Du lion dévorant éviter les chaleurs.
Viens, l'autel est paré ; viens, la victime est prête ;
Descends du haut des cieux, bienfaisante Cérès !
Prends ta faucille en main, et couronne ta tête
De bluets et d'épis, trésors de tes guérets.
O mes Lares ! ce jour doit être un jour de fête ;
Des plus rians festons j'ornerai vos portraits.

Écartez loin de nous et la pluie et l'orage,
D'un jour tranquille et pur éclairez nos moissons.
Voyez-vous ces vieillards, ces filles, ces garçons,
Tout un peuple courbé qui s'empresse à l'ouvrage,
Et détonne gaîment de rustiques chansons ?
Ils vont de rang en rang : sous leur main diligente
Déjà ces longs tuyaux, d'énormes grains chargés,
Tombent sur les sillons, en faisceaux partagés.
Le van chasse dans l'air une paille indigente ;
La terre au loin gémit sous l'effort des batteurs :
Vers le soir, au château la troupe cantonnée
Se délasse en riant du poids de la journée,
Et le plaisir succède à ces soins enchanteurs.
Amis, qu'attendez-vous ? Mêlons-nous à la danse
De ces pâtres joyeux, folâtrant sous l'ormeau :
Le flageolet aigu marque assez la cadence ;
Conduisons tour-à-tour les Belles du hameau.
Qu'on tire cent flacons de la glace pilée,
Versez-moi d'un vin frais qui ternit le cristal :
Je ne rougirai point, ce soir, dans la vallée
De vous suivre en tremblant et d'un pas inégal.
Tout sied en ce beau jour. Buvons à Catilie,

Buvons à Nivernois, buvons à Maillebois !
Et vous, soutien du trône, espoir de la patrie,
Mon protecteur, mon maître, auguste fils des Rois,
Encouragez ma muse et soutenez ma voix ;
Je chante les jardins et le Dieu des campagnes,
Pan, qui jadis enfla des roseaux sous ses doigts,
Et modulant des airs au penchant des montagnes,
Rassembla les mortels dispersés dans les bois.
C'est lui qui, le premier, au gland tombé des chênes,
Fit succéder l'olive et le don des vergers :
La feuille alors couvrit l'asile des Bergers ;
Et le sol altéré but les sources prochaines.
Alors on maria la vigne au peuplier ;
Sous les pressoirs rougis des flots de vin coulèrent :
Le taureau sous le joug apprit à se plier,
Et sur un double essieu les chars pesans roulèrent.
Qui n'aimerait les champs ? aux champs règne la paix.
On y trouve un ciel pur, des ombrages épais.
De moissons dans l'été, de fruits mûrs dans l'automne ;
De bouquets au printems l'humble pré se couronne.
Les vrais plaisirs aux champs ont fixé leur séjour :
On y craint que les Dieux, on y fait mieux l'amour.

L'Amour même, entouré de coursiers indociles,
De troupeaux mugissans, dans un bocage est né.
De myrte et de jasmin son berceau fut orné.
Le pressant dans leurs bras, les Nymphes trop faciles
N'osaient point corriger un enfant obstiné,
Qui déjà nuit et jour s'abreuvait de leurs larmes.
C'est là qu'en grandissant il essaya ses armes.
Ses premiers traits, dit-on, se perdaient au hasard;
Son arc et son carquois accablaient sa faiblesse.
Ciel ! qu'Amour a depuis profité dans cet art !
Je l'ai bien éprouvé. Malheur à ceux qu'il blesse !
Malheur même aux Amans qu'il daignerait flatter !
C'est quand l'Amour sourit qu'il est à redouter :
N'importe ; saisissons ses faveurs passagères,
Hâtons-nous de jouir ; caressons nos Bergères ;
Livrons-nous à leur foi ; mais sans trop y compter.

ÉLÉGIE VI.

LES BAISERS.

Dieux ! que ta bouche est parfumée !
Donne-moi donc vîte un baiser.
Encore un, ô ma bien aimée :
De quel feu dévorant je me sens embrâser !
- Prends ! sois heureux : en voilà vingt, Bathile,
En voilà trente, en voilà cent en sus ;
Est-ce assez ? - Non. - Je t'en donne encor mille.
Es-tu content ? - Las ! je brûle encor plus !
- Et combien donc, ingrat, pour appaiser ta flâme,
Te faut-il aujourd'hui de baisers amoureux !
- Autant, répondis-je, ô mon âme !
Que Septembre mûrit sur les côteaux pierreux
De Pomar, ou d'Arbois, de raisins savoureux ;

Autant qu'on voit d'épis jaunissans dans la plaine,
Ou de grains entassés dans le sable des mers;
Autant qu'on voit briller dans une nuit sereine
D'étoiles, de soleils et de mondes divers.
Quand tu m'en donnerais dès la naissante aurore,
Quand tu m'en donnerais jusqu'au déclin du jour,
Plus altéré le soir, le soir mourant d'amour,
Je t'en demanderais encore.

ÉLÉGIE VII.

A CATILIE.

Quand ton ami se désespère,
Ingrate, au lit oiseux qui peut te retenir ?
Il est minuit ! tout dort ; je n'entends plus ta mère :
Tous les feux sont éteints ; qu'attends-tu pour venir ?
Sous tes doigts ma porte docile
Est prête à s'ouvrir mollement ;
J'ai pris soin d'affranchir ce loquet difficile
Que ton amour déteste et qui fait mon tourment.
Est-ce ainsi qu'on tient sa promesse ?
Est-ce ainsi qu'on abuse un malheureux Amant ?
Perfide, hélas ! en ce moment,
Tranquille au sein de la mollesse,
Tu dors peut-être impunément.
Et moi, je veille ; et moi, je sèche dans l'attente.
Inquiet, agité, consumé de désirs,
Je me roule aux deux bords de ma couche brûlante,

Et poursuis tristement l'image des plaisirs.
Quelquefois ma tendresse active
S'imagine te voir au milieu de la nuit,
Suspendant sur l'orteil une jambe craintive,
Tes deux mains en avant, chercher le mur qui fuit.
J'écoute, alors, j'écoute; et si le moindre bruit
Frappe mon oreille attentive,
Je crois, sous tes pieds délicats,
Entendre à mon côté le parquet qui résonne.
Soudain mon cœur palpite, et tout mon corps frissonne.
Crédule, je m'élance, en étendant les bras;
Je te cherche dans l'ombre et te nomme tout bas.
Vaines illusions: déjà la nuit s'avance,
Et l'astre du matin blanchit l'azur des Cieux.
C'en est fait, le jour croît; je n'ai plus d'espérance:
Les esclaves en foule ont inondé ces lieux.
Et tu ne crains pas ma vengeance?
Que diras-tu pour ta défense,
Demain en t'offrant à mes yeux?
Est-ce ainsi, réponds-moi, Beauté vaine et frivole,
Qu'on outrage l'Amour, qu'on insulte à Cypris?
De ce tems, hélas! qui s'envole,
Un jour tu connaîtras le prix.

Lorsque le printems passe, et qu'on n'est plus jolie,
Que de regrets cuisans, de repentirs amers !
Combien tu pleureras ton orgueil, ta folie !
Que tu voudras, ô Catilie !
Racheter chèrement cette nuit que tu perds !

ÉLÉGIE VIII.

A CATILIE.

ME voici dans le froid séjour
De l'artifice et de la haîne,
Occupé de mon seul amour,
Et sur le papier, nuit et jour,
Tristement déposant ma peine.
Depuis nos funestes adieux
J'ai vu quarante jours éclore :
Combien s'écouleront encore
Avant qu'on te rende à mes yeux ?
Tu me demandes à toute heure
Ce que fait ton fidèle amant ?
Tu le devines aisément :
Il soupire, il gémit, il pleure,
Il te rappelle incessamment.

Unique objet de mon hommage,
De mon encens et de mes vœux,
Cent fois j'adore ton image,
Cent fois je baise tes cheveux;
Et dans ce palais fastueux,
Tandis que la foule importune
Fatigue l'aveugle fortune
De mille cris ambitieux,
Moi, sans desir et sans envie,
Libre de soins, content des Cieux,
Et presque étranger dans ces lieux,
Hélas! je ne demande aux Dieux,
Que d'être aimé de Catilie.
Mais toi, comptes-tu les momens
Que je traîne dans les alarmes?
As-tu ressenti mes tourmens?
Et loin de moi, tes yeux charmans
Ont-ils répandu quelques larmes?
L'air triste, et les regards baissés,
Vas-tu, rêveuse et solitaire,
Sous ces tilleuls entrelacés,
Dont l'ombre invite au doux mystère,
Ou dans ce bois dépositaire

De nos plaisirs trop tôt passés,
Loin d'une mère vigilante
Relire encore mes écrits,
Et sur la poussière inconstante
Tracer le nom que tu chéris ?
Oh ! de mon pénible esclavage
Quand pourrai-je à la fin sortir ?
Quand verrai-je le doux rivage,
Où dans la fleur du plus bel âge
J'ai reçu ton premier soupir ?
Qu'il est cruel dans sa folie
L'Amant de faveurs enivré,
Qui, libre de passer sa vie
Aux pieds d'un objet adoré,
Trop épris de l'éclat frivole
Des biens, des honneurs et des rangs,
Court, sous des lambris transparens
Où resplendit l'or du Pactole,
Du vulgaire encenser l'idole
Et ramper à la cour des grands !

ÉLÉGIE IX.

A L'AMOUR.

Si j'ai su quelquefois dans mes vers séducteurs
Instruire à tes larcins la timide ignorance ;
Si j'ai chanté la crainte et la douce espérance,
Tes combats, tes plaisirs et tes soins enchanteurs ;
Si dans tes jours sacrés, aux autels de ta mère
J'ai porté, jeune encor, mon encens et mes vœux,
Et couronné tes beaux cheveux
De la guirlande qui t'est chère,
Amour, saisis ton arc, à tes pieds détendu,
Descends du mont Érix, abandonne Cythère,
Viens, vole, je t'attends ; va dire à ma Bergère
Que ce jour doit me rendre à son cœur éperdu !
Tu pares même une infidelle

Aux yeux d'un Amant irrité ;
Amour, donne à ses traits une grâce nouvelle,
A tous ses mouvemens un air de volupté :
De ton haleine pure, ou du vent de ton aîle,
Rafraîchis cet éclat dont brille sa beauté.
D'un regard languissant, d'un séduisant caprice,
D'un refus enchanteur montre-lui le pouvoir ;
Dis ce qu'on peut donner, ce qu'il faut qu'on ravisse,
Ce que tu veux qu'on cache, ou qu'on laisse entrevoir.
D'une aimable rougeur que son front s'embellisse,
Et que je croie encor surmonter son devoir !
Vois-tu la vigne tortueuse
Embrasser les ormeaux et ramper autour d'eux ?
Que plus tendre, ce soir, ou plus voluptueuse,
Catilie, à l'instant qui nous joindra tous deux,
M'enlace de ses bras, m'entoure de leurs nœuds,
Et que sa dent légère, en redoublant mes feux,
Imprime sur ma bouche une marque amoureuse.

ÉLÉGIE X.

A EUCHARIS.

Est-ce bien vous qui m'écrivez,
Vous, qui seule avez fait ma peine,
Et dont mes tristes yeux, de larmes abreuvés,
N'ont pu long-tems fléchir, ni désarmer la haîne !
Dieux ! quels funestes souvenirs
Ces traits jadis si chers réveillent dans mon âme !
O douce illusion de ma première flâme !
O tendre emportement de mes premiers plaisirs !
Et quelle est donc votre espérance ?
Vous semblez revenir à moi
Après quatre ans entiers d'erreurs et d'inconstance :
Vous, qui m'avez trahi, vous réclamez ma foi !
Il n'est plus tems : une autre a ma tendresse,
Et m'a fait oublier votre injuste rigueur.

Aussi belle que vous, incapable d'adresse,
Son modeste maintien, son air plein de douceur,
Son cœur simple et naïf, sa docile jeunesse,
Tout promet à mes feux un retour moins trompeur.
C'en est fait, Eucharis, je ne peux plus vous suivre :
L'Amour ne renaît point ; il est mort entre nous.
Mais le nœud qui nous reste est encore assez doux ;
A l'amour qui n'est plus l'amitié doit survivre.
L'amitié vous rendra toujours
Présente et chère à ma mémoire ;
Et quand de ces instans si courts,
Remplis par mon bonheur, mais perdus pour ma gloire
La mort viendra trancher le cours ;
Quand mes plus chers amis environnant ma couche,
Pour me cacher leurs pleurs détourneront leurs yeux,
Et retenant mon âme errante sur ma bouche,
Recevront mes derniers adieux,
Alors peut-être, alors, la tendre Catilie,
En proie au plus cruel chagrin,
Ses longs cheveux épars, d'un froid mortel saisie,
Pour la dernière fois permettra, sans envie,
Que votre main tremblante, aidant sa faible main,

Soutienne sur son cœur ma tête appesantie.
Mes yeux, prêts à la perdre, hélas ! et sans retour,
Chercheront pour la voir un reste de lumière ;
Et sa main que j'aimais, au doux éclat du jour,
Sa main seule, Eucharis, fermera ma paupière.
Vous fûtes ma première amour,
Mais elle sera la dernière.

ÉLÉGIE XI.

A M. LE VICOMTE DE B** B**.

TANDIS qu'au séjour du tonnerre,
Dressant ton vol audacieux,
Loin des limites de la terre
Tu chantes la paix et la guerre,
Assis à la table des Dieux ;
Moi, dans les bosquets d'Amathonte,
Malgré moi ramené toujours,
Hélas ! à célébrer ma honte
Je perds les plus beaux de mes jours !
Souvent j'ai dit à ma Maîtresse :
« C'est trop languir dans la paresse,
» J'en rougis... Tiens, séparons-nous ;
» Va-t-en ». Soudain l'enchanteresse
Vient se placer sur mes genoux,

Des deux mains à mon cou s'enlace
Et me donne, en versant des pleurs,
Mille baisers pleins de douceurs;
De ma constance déjà lasse,
Trop sûrs, trop aimables vainqueurs,
Je cède; et reprenant ma lyre,
Qu'elle court me chercher soudain,
Je chante son regard divin,
Son doux parler, son doux sourire,
Les jeux, les amours et le vin.

ÉLÉGIE XII.

SUR LE MARIAGE DE CATILIE.

O jour affreux ! ô fatal hymenée !
Pleurez, Vénus ; pleurez, tendres Amours !
Celle que j'aime, à l'autel entraînée,
Court en tremblant, victime couronnée,
Sous d'autres lois s'enchaîner pour toujours.
C'en est donc fait, ma chère Catilie ;
Quand j'ai ton cœur, un autre aura ta foi !
Ce nouveau nœud rompt le nœud qui nous lie :
C'en est donc fait ; et tu n'es plus à moi !
Pour ton ami désormais étrangère,
Tes yeux si doux de rigueur vont s'armer ;
En te parlant, du nom de ma Bergère,
Je ne dois plus tendrement te nommer.
Il faut cesser de te voir à toute heure,

De te chercher, de te suivre en tous lieux;
Et séparés par cent murs odieux,
Jamais, hélas ! dans la même demeure
Le doux sommeil ne fermera nos yeux.
Qu'est devenu ce tems, cet heureux âge
Où les mortels n'ayant reçu des Cieux
Qu'un champ fertile, un corps laborieux,
Des fruits, des fleurs, et des bois en partage,
Près d'une eau pure, exempts de tristes soins,
A peu de frais contentaient leurs besoins;
Et deux à deux, sous des toits de feuillage,
Goûtaient en paix de fortunés loisirs,
Pauvres d'argent et riches de plaisirs ?
Dans ces beaux jours, hélas ! dignes d'envie,
Ta voix, d'un père, eût fléchi les rigueurs;
Amant comblé des plus douces faveurs,
A tes genoux j'aurais passé ma vie;
Et la mort seule eût désuni nos cœurs.
L'or aujourd'hui règne en Dieu sur la terre;
Il faut un char, de superbes atours;
L'or aux plaisirs a déclaré la guerre,
Et foule aux pieds les plus tendres amours.

L'or t'a livrée à l'objet de ta haîne ;
D'un riche époux tu vas suivre les loix :
Et moi, réduit pour distraire ma peine,
A la chanter d'une mourante voix,
Je traîne, hélas ! ma fortune incertaine
Aux champs de Mars et dans la cour des Rois.
Oublions-nous quand le ciel nous sépare !
Le ciel lui-même a reçu tes sermens :
Il punirait... Pardonne, je m'égare :
Non, non, crois-moi, le ciel n'est point barbare ;
Il permet tout aux malheureux Amans.
Il a voulu que l'Amante éplorée,
Qu'un sort impie ou qu'une injuste loi
Force à donner sa main désespérée,
Et qu'à l'autel on traîne malgré soi,
Pût oublier impunément la foi
Que sa faiblesse ou la crainte a jurée.
C'est moi, c'est moi, qui d'un soin enchanteur,
Dès ton aurore ai su remplir ton âme :
Je suis l'objet de ta première flâme,
Dans l'art d'aimer ton premier précepteur.
Ton cœur sensible est mon heureux ouvrage ;

Tu m'appartiens, c'est moi seul qu'on outrage ;
Et ton époux est un usurpateur.
Quoi ! je verrai son insolente ivresse !
Quoi ! j'ornerai son triomphe odieux !
Ah ! s'il est vrai que ta vive tendresse
Me redemande aux pieds même des Dieux ;
Si mon amour à ce point t'intéresse,
S'il t'est plus cher que la clarté des cieux,
Ne souffre point, ô ma belle Maîtresse,
Que devant moi le barbare te presse
Contre son cœur et t'embrasse à mes yeux !
Je me connais : à mes yeux s'il t'embrasse,
S'il cueille un prix qui n'est dû qu'à ma foi,
Je me déclare ; entre sa bouche et toi
J'étends la main, je préviens ma disgrâce,
Et je lui dis : Ces baisers sont à moi.
La nuit, hélas ! de ses plaisirs coupables
Viendra trop tôt annoncer le moment :
Que les faveurs, les caresses aimables,
Le jour entier, soient du moins pour l'Amant !
Regarde-moi ; que ces yeux que j'adore
Sur moi fixés expriment tes douleurs :
En se baissant qu'ils me cherchent encore,

Et quelquefois se remplissent de pleurs !
Si tu me joins au milieu de la danse,
Sois prompte alors à me serrer la main;
Si tu me fuis, sans rompre la cadence,
Dis-moi tout bas : Nous nous verrons demain.
Mais, ô douleur ! ô contrainte funeste !
Quand sous un dais de guirlandes paré,
Nouvelle épouse, au banquet préparé,
Tu marcheras d'un air triste et modeste,
De tes côtés exilé sans pitié,
Je me croirai par ton cœur oublié.
Pour consoler ma jalouse tendresse,
Donne à ton front un secret démenti ;
Et que mon pied deux fois avec adresse,
Soit par ton pied doucement averti.
Ah ! près de toi, malgré la loi sévère,
Je me tiendrai du moins pour te servir :
Des plus doux vins je remplirai ton verre :
C'est un bonheur qu'on ne peut me ravir.
Seul, après toi, que ton ami l'obtienne :
Dans ce crystal m'enivrant de plaisir,
Ma bouche avide aura soin de choisir
Les bords heureux qu'aura pressés la tienne.

Infortuné ! que sert de te dicter
Des soins, hélas ! tout-à-l'heure inutiles ?
Avant minuit, il faudra nous quitter,
Et regagner nos demeures tranquilles.
Avant minuit, un odieux époux,
Au lit fatal entraînera tes charmes :
Moi, jusqu'au seuil où veille un Dieu jaloux,
Je te suivrai les yeux baignés de larmes ;
Et j'entendrai, pour dernières alarmes,
Sur toi soudain se fermer les verroux.
Alors, alors, tu deviendras sa proie ;
Il ravira cent baisirs amoureux.
Que dis-je ? hélas ! dans ces momens affreux,
Des baisers seuls combleront-ils sa joie ?
Combats du moins dans ce pressant danger ;
Pleure, gémis, et détourne la bouche :
N'accorde rien, fuis au bord de ta couche,
Et vends-lui cher un bonheur mensonger.
Ah ! si le ciel, ce ciel qui m'abandonne,
Entend mes vœux, il ne souffrira pas
Que l'inhumain profanant tant d'appas
Ait du plaisir... ou du moins qu'il t'en donne.

Mais quel que soit pour mon cœur éperdu
L'indigne arrêt du destin qui m'opprime,
Songe demain à me nier ton crime,
Et soutiens-moi que je n'ai rien perdu.

ÉLÉGIE XIII.

A CATILIE.

Dans la contrainte et les alarmes
Je vois s'envoler nos beaux jours :
La douleur a flétri vos charmes,
Et mes yeux à verser des larmes
Semblent condamnés pour toujours.
O la plus belle des Maîtresses !
Mon bonheur s'est évanoui :
Je perds vos touchantes caresses.
Hélas ! et de ces biens dont j'ai trop peu joui,
Il ne me reste que ma flâme,
Vos lettres, mes regrets, mes desirs superflus,
Et la triste douceur de nourrir dans mon âme
L'éternel souvenir d'un bonheur qui n'est plus.
Tout brûle autour de moi, tout aime,

Tout s'enivre de voluptés :
Deux à deux, vers le bien suprême
Je vois tous les cœurs emportés.
Sans crainte à la ville, au village,
On forme des liens charmans ;
Et l'univers n'est qu'un bocage
Peuplé de fortunés Amans.
L'amour, d'une douce folie
Prend soin de remplir leurs momens.
Nous seuls, ma chère Catilie,
Nous seuls éprouvons ses tourmens.
Sans témoins, une loi sévère
Me défend de vous approcher ;
A l'œil d'un époux ou d'un père,
Toujours soigneux de me cacher ;
Depuis une semaine entière,
Je n'ai pu seulement toucher
La main et si douce et si chère,
Où, sans exciter leur colère,
Du mortel le moins téméraire
La bouche a droit de s'attacher.
A table, aux jeux, on nous sépare ;

Nos Argus veillent en tous lieux ;
Et recherchant d'un œil avare
Les pleurs qui roulent dans vos yeux,
Ils se font un plaisir barbare
De troubler jusqu'à nos adieux.
Mais ne craignez point, ô mon âme !
Que leur inflexible rigueur
Éteigne ou lasse mon ardeur !
Mes chagrins même et leur fureur
Vous rendent plus chère à ma flâme.
Ah ! si, malgré leurs soins jaloux ;
Mon cœur se fait entendre au vôtre,
Mon sort est encore assez doux !
J'aime mieux souffrir avec vous,
Que d'être heureux avec une autre.

ÉLÉGIE XIV.

A LA MÊME.

Du fracas de la ville et des jeux du théâtre,
Lorsqu'aux champs tout mûrit, c'est assez t'occuper:
Aux vœux d'une foule idolâtre,
Ta corbeille à la main, il est tems d'échapper.
Déjà secouant sa crinière,
Le lion enflammé s'élance dans les cieux,
Et le soleil rapide au haut de sa carrière,
Nageant dans des flots de lumière,
Retourne à l'équateur d'un pas victorieux;
Déjà le cou penché, sans force et sans courage,
Et le pasteur et les troupeaux
Des bois silencieux cherchent le doux ombrage,
Et le zéphyr plus rare, et la fraîcheur des eaux.
Viens, conduis sous mes toits rustiques
Ces demi-Dieux enfans qui ne te quittent plus:

Je n'ai point à t'offrir de superbes portiques,
Ni de marbres vivans, ni ces lacs magnifiques
Qui creusent les jardins des nouveaux Lucullus.
Mais, ô touchant objet de ma dernière flâme!
(Car nulle autre après toi ne charmera mes yeux)
Je te promets des jours aussi purs que ton âme,
Et des bois, à midi, sombres, délicieux.
Je te promets, le soir, des grottes solitaires,
Un bain rafraîchissant dans des eaux salutaires.
Les fruits que tu chéris, un vin pur et vermeil,
Ces essaims bourdonnans dans le creux des vieux chênes,
Et le concert flatteur de vingt sources prochaines,
Dont le murmure invite aux douceurs du sommeil.
Là, cachés prudemment dans mon enclos fertile,
Nous passerons en paix la saison des chaleurs;
Là, mollement couchés sous un tremble mobile,
J'ornerai tes cheveux de guirlandes de fleurs:
Et de ce prix divin dont ta bouche est avare,
Payant mes tendres soins, le cou penché sur moi,
Sans craindre désormais que la nuit nous sépare,
Tu chanteras sur ta guitare
Nos plaisirs et les vers que j'aurai fait pour toi.

ÉLÉGIE XV.

LA MÉRIDIENNE.

A CATILIE.

Dieux ! que l'air est calme et pesant !
Dieux ! qu'il fait chaud ! Sur quels rivages,
Sous quels favorables ombrages
Veux-tu reposer à présent ?
Le ciel se couvre de nuages,
Neptune agite son trident ;
J'ai vu briller à l'occident
L'éclair, précurseur des orages.
Viens, ce tems est fait pour l'amour ;
Viens, ô ma tendre et douce Amie !
Au fond de mon humble séjour,
Sur la natte fraîche et polie,
Du soir attendre le retour !

Fermons sur nous, à double tour,
La porte du verrou munie,
Et qu'une épaisse jalousie
Nous dérobe aux clartés du jour.
Eh ! quoi, ta pudeur alarmée
M'oppose encore un vêtement !
As-tu peur, ô ma bien aimée !
D'être trop près de ton Amant ?
Lorsqu'il te presse, qu'il t'embrasse,
Peux-tu rougir de son bonheur ?
Ote ce lin qui m'embarasse,
Ou des deux mains, sûr de ma grâce,
Je le déchire avec fureur.
De ton beau corps que j'idolâtre
Mes yeux parcourront tous les traits ;
De tes trésors les plus secrets
Mes baisers rougiront l'albâtre.
Couvre-toi de fleurs, si tu veux ;
Que ce soit ta seule imposture !
Laisse une fois à l'aventure
Flotter tes superbes cheveux ;
Et de cette conque azurée,

Cuite dans Sèvre, et décorée
Avec un soin industrieux,
Parmi cent parfums précieux
Tirons ce nard délicieux
Dont l'odeur seule fait qu'on aime :
Qui prête un charme à Vénus même,
Et l'annonce au banquet des Dieux.

ÉLÉGIE XVI.

AUX MANES D'EUCHARIS.

Depuis que tu n'es plus, depuis que je te pleure,
Le soleil a fini, recommencé son tour :
Je puis enfin vers ta demeure
Tourner mes tristes yeux lassés de voir le jour.
O toi, jadis l'objet du plus ardent amour !
Toi, que j'aimais encor d'une amitié si tendre,
Eucharis, si tu peux m'entendre,
Des bords du fleuve affreux qu'on passe sans retour,
Reçois ces derniers vers que j'adresse à ta cendre !
Lorsque du sort, si jeune éprouvant la rigueur,
Tu périssais, hélas ! d'un mal lent et funeste,
Moi-même, tu le sais, consumé de langueur,
Je voyais de mes jours s'évanouir le reste.

Tu mourus : à ce coup, j'en atteste les Dieux,
Je demandai la mort ; j'étais prêt à te suivre,
A mes plus chers amis j'avais fait mes adieux.
Catilie à l'instant vint s'offrir à mes yeux,
Me serra sur son cœur, et je promis de vivre.
Trop heureux sous sa douce loi,
Elle-même aujourd'hui permet que je t'écrive :
Tout ce qui te connut te regrette avec moi,
Et cherche à consoler ton ombre fugitive.
Déjà, les yeux mouillés de pleurs,
Et brisant son beau luth qui résonnait encore,
Le doux chantre d'Éléonore
Sur tes restes chéris a répandu des fleurs.
Il t'élève un tombeau ; c'est assez pour ta gloire.
Moi, plus timide, tout auprès
Je choisis un jeune cyprès,
Et là je grave notre histoire.
À ce mot, Eucharis, ne va point t'alarmer.
Loin de moi tous ces noms dont un Amant accable
L'objet qu'il cesse de charmer !
Le tems a dû me désarmer,
Et ton cœur n'est point si coupable.

Pour un autre que moi s'il a pu s'enflâmer,
Sans doute il était plus aimable...
Hélas ! savait-il mieux aimer ?
N'importe, dors en paix, ombre toujours chérie ;
D'un reproche jaloux ne crains plus la rigueur :
Ma haîne s'est évanouie.
Tu fis, sept ans entiers, le bonheur de ma vie ;
C'est le seul souvenir qui reste dans mon cœur.

ÉLÉGIE XVII.

LA VENDANGE.

A CATILIE.

Quels cris dans les airs rétentissent !
Quels chants sur ces côteaux d'un ciel ardent brûlés !
Déjà, le thyrse en main, s'unissent
Les Faunes aux Silvains mêlés.
Les fougueux Égypans bondissent !
Et sous leurs pas au loin gémissent
La terre et les bois ébranlés.
Le front chargé des fruits d'une heureuse vendange,
La bouche teinte encor des raisins qu'il a bus,
Et penché sur son char, le Dieu vainqueur du Gange
Du plus riche des mois nous verse les tribus.

Je naquis dans ce mois : voici le jour que j'aime ;
Daigne encor l'embellir, doux objet de mes vœux !
De pampres et de fleurs viens orner mes cheveux ;
De pampres et de fleurs je t'ornerai moi-même.
Que l'acier brille dans tes mains,
Qu'à ton bras pende une corbeille ;
Et comme on voit la diligente abeille
De leurs plus doux parfums dépouiller les jardins,
En te jouant détache ces raisins.
De sillons en sillons, cours, poursuis ton ouvrage :
Anime d'un souris ces pasteurs empressés,
Qui dans la vigne dispersés
A peine de leurs fronts surmontent son feuillage.
On chante : dans l'osier tombent de toutes parts
Ces raisins abondans qu'un sombre azur colore,
Ceux dont l'émail pâlit, mais que le soleil dore ;
Et bientôt avec pompe, étalés sur des chars,
D'un peuple avide, au loin, ils frappent les regards,
Encor tous rayonnans des larmes de l'Aurore.
O soins délicieux ! ô fortunés travaux
Dont les fatigues même enchantent la paresse !
Cependant du sein des hameaux

Il s'élève un long cri : la troupe, avec vîtesse,
De leurs derniers présens dégarnit les rameaux ;
Le vieillard en triomphe apporte sa richesse,
Tandis qu'un doux muscat, retardant la jeunesse,
Pour un seul prix offert anime vingt rivaux.
Succédez à ces soins, repas simple et rustique,
Repas cent fois plus doux que les festins des Dieux !
Sur l'herbe, assis en cercle, autour d'un vase antique,
Sur ce mets odorant qui parfume les Cieux,
Chacun porte à la fois et la main et les yeux.
Le palais chatouillé, d'abord la soif s'allume ;
Soudain paraît un broc, qui tout couvert d'écume,
Et rempli d'un vin doux dans la ferme apprêté,
Par les plus prompts buveurs est long-tems disputé.
Il circule : avec lui circulent la gaîté,
Les bons mots et l'erreur, l'audace et la folie.
Lucas cueille un baiser sur le sein d'Égérie,
Qui toujours s'en offense et s'appaise toujours.
Mais sa rougeur lui reste et la rend plus jolie.
Ce baiser, ces combats, ma chère Catilie,
Le tumulte, les ris, les folâtres discours
D'un convive animé qui doucement s'oublie,
Tout protège, encourage, ou nous peint nos amours :

Tout prête à mon bonheur un charme qui l'augmente.
Heureux, qui dans ce jour, conduisant son Amante,
Le plaisir dans les yeux, de cercle en cercle errant,
Lui porte un doux tribut dans l'argile fumante,
Et d'un mets effleuré par sa lèvre charmante,
Savoure, avec lenteur, le baume restaurant !
Mais déjà l'ombre croît; la feuille qui murmure
Annonce un vent plus frais, humide enfant du soir.
Réservant pour tes jeux la grappe la plus mûre,
Tout ton peuple à l'envi te demande au pressoir.
Cède à ses cris joyeux et remplis son espoir.
Rends un moment à la nature
Ces pieds si délicats que blesse leur chaussure ;
Monte : tout est tranquille et tout va s'émouvoir,
Le signal est donné : tous les yeux étincellent,
Tous les pieds vont pressant, tous les grains sont ouverts.
De riches flots de pourpre au même instant ruissellent,
Et l'ambre le plus pur s'exhale dans les airs.
Chantons, célébrons l'automne ;
Enfans, répétez mes vers !
J'entends déjà dans la tonne
Le doux nectar qui bouillonne
Et qui veut rompre ses fers.

Enseveli sous le sable
Et réservé pour la table ;
Ce vin doit porter un jour
Des bons mots à la jeunesse,
Des erreurs à la sagesse,
Des feux même à la vieillesse,
Et des desirs à l'amour.

ÉLÉGIE XVIII.

LE DÉPART.

A LA MÊME.

Non, jamais peut-être à mes yeux
Tu n'avais paru si charmante ;
Jamais de ta grâce piquante
Mon cœur ne fut plus amoureux ;
Et cependant, ô ma Maîtresse !
Il faut m'exiler de tes bras !
Malgré l'excès de ma tendresse,
Et le pouvoir de tes appas,
Il faut quitter ce doux rivage,
Ce clair ruisseau, ce frais bocage,
Cent fois témoins de notre ardeur ;
Il faut laisser tout mon bonheur
Et n'emporter que son image.

Sous de funestes étendards
Un devoir importun m'appelle :
Soldat poudreux, au champ de Mars
Je cours, animé d'un beau zèle,
Dans l'art des Guesclins, des Bayards,
Et des Bourbons et des Césars,
Rejoindre et suivre mon modèle.
Oui, dans huit jours, sous d'autres Cieux,
En proie aux tourmens de l'absence,
Triste et pensif, à tous les Dieux
Je demanderai ta présence.
Mais toi, de cent jeunes Amans,
Hélas ! à toute heure entourée,
De vœux et d'encens enivrée,
Dis-moi, tiendras-tu tes sermens ?
O peine ! ô mortelles alarmes !
O triste et rigoureuse loi !
Périssent la gloire et tes armes
Qui font toujours couler les larmes
Et qui me séparent de toi !

ÉLÉGIE XIX.

LES JARDINS DU PETIT TRIANON.

J'ai vu ce désert enchanté
Dont le goût même a tracé la peinture ;
J'ai vu ce jardin si vanté
Où l'art, en l'imitant, surpasse la nature.
O Trianon ! puissiez-vous des hivers
Ne ressentir jamais les glaces rigoureuses !
Aimable Trianon, que de transports divers
Vous inspirez aux âmes amoureuses !
J'ai cru voir, en entrant sous vos ombrages verds,
Le séjour des ombres heureuses.
Quel magique pouvoir de sites gracieux
A décoré soudain ces fertiles campagnes ;
Et dans un cadre étroit, pour le plaisir des yeux,

A creusé des vallons, élevé des montagnes,
Et fait naître un palais de leur front sourcilleux ?
Disparaissez, fabuleuses retraites
D'Alcinoüs et de Sémiramis,
Prodiges nés du cerveau des Poétes,
Et dans leurs vers menteurs jusques à nous transmis !
Disparaissez, monumens du génie,
Parcs, jardins immortels que le Nôtre a plantés !
De vos dehors pompeux l'exacte simétrie
Étonne vainement mes regards attristés.
J'aime bien mieux ce désordre bizarre
Et la variété de ces riches tableaux
Que disperse l'Anglais d'une main moins avare.
Du haut du belvéder mon œil au loin s'égare,
Et découvre les bois, la verdure et les flots.
Là, parmi des rochers d'inégale structure,
Que Neptune a produits d'un coup de son trident,
Un torrent écumeux tombe et roule en grondant,
Et forme aux pieds des monts un lac en mignature.
Ce lac, ces monts sacrés sont au Dieu de Délos.
Voici le froid Hémus, et le riant Ménale ;
De ce nouveau Tempé le tortueux dédale
Sert d'asile à l'enfant qui règne dans Paphos.

O vous qui craignez son empire,
Fuyez, fuyez, l'Amour anime ces beaux lieux,
Dans ce vallon délicieux
C'est lui qu'avec l'air on respire!
De ces sentiers étroits la douce obscurité,
Ces trônes de gazon, cet antre solitaire,
Ces bosquets odorans qu'habite le mystère,
Tout parle de l'Amour, tout peint la volupté.
Sous des lilas dont la tige penchée
Du midi même amortit les chaleurs,
Du haut des monts une source cachée
Tombe en cascade, et fuit parmi les fleurs.
J'approche : quels objets ! l'herbe à demi-couchée
Des débris d'un bouquet était encor jonchée;
Et deux chiffres, plus loin, sur le sable enlacés,
Par le soufle des vents n'étaient point effacés.
A cet aspect soudain, au murmure de l'onde,
Qui seul de ces déserts trouble la paix profonde,
Je me sentis tout d'un coup pénétré
D'une douce mélancolie;
Le souvenir de Catilie
Vint resserrer mon cœur de plaisir enivré.

Ah ! que ne puis-je, ô ma jeune Maîtresse,
Parcourir avec toi ce fortuné séjour,
Et dans ces bois touffus, au gré de ma tendresse,
T'égarer doucement sur le soir d'un beau jour !
Dans les bois, dans les airs, sur le bord du rivage,
Les oiseaux, deux à deux, se baisent devant moi :
Seul ici, je languis dans un triste veuvage.
Faut-il sans toi fouler cette mousse sauvage !
Dans ces détours secrets faut-il errer sans toi !
Vois ce ruisseau qui, dans sa pente
Mollement entraîné, murmure à petit bruit,
Se tait, murmure encor, se replie et serpente,
Va, revient, disparaît, plus loin brille et s'enfuit,
Et se jouant dans la prairie
Parmi le trèfle et les roseaux,
Sépare à chaque instant ces bouquets d'arbrisseaux
Qu'un pont officieux à chaque instant marie.
Quel art a rassemblé tous ces hôtes divers,
Nourrissons transplantés des bouts de l'univers ;
La persicaire rembrunie
En grappes suspendant ses fleurs ;
Le tulipier de Virginie

Étalant dans les airs les plus riches couleurs ;
Le catappas de l'Inde, orgueilleux de son ombre,
L'érable précieux, et le mélèze sombre,
Qui nourrit les tendres douleurs !
De cent buissons fleuris, chaque route bordée,
Conduit obliquement à des bosquets nouveaux :
L'écorce où pend la cire, et l'arbre de Judée,
Le cèdre même y croît au milieu des ormeaux ;
Le cytise fragile y boit une onde pure,
Et le chêne étranger, sur des lits de verdure ;
Ploie en dais arrondi ses flexibles rameaux.
O champs aimés de Flore ! ô douce promenade !
Que vous flattez mon cœur, mon esprit et mes yeux !
O champs aimés de Flore ! ô douce promenade !
Oui, vous êtes l'asile et l'ouvrage des Dieux !
Mais à travers ces bois religieux,
Quelle élégante colonnade
En marbre blanchissant s'élève dans les cieux ?
C'est le temple d'Amour, c'est l'enceinte sacrée
Que réserve à son fils la Reine de ces lieux.
Deux saules chevelus en défendent l'entrée
A tout mortel audacieux.

De l'enfant sur l'autel respire la statue.
C'est lui-même ; on le voit foulant un bouclier,
Et le casque d'Alcide et sa lance rompue,
Courber en arc poli sa noueuse massue,
Et d'un souris malin déjà nous défier.
A l'approche du sanctuaire,
Saisi d'un tremblement heureux,
Trois fois du marbre saint j'ai baisé la poussière
Et fait fumer trois fois un encens précieux :
Puis couronnant ses beaux cheveux
D'un feston de myrte et de lierre,
Aux pieds du Dieu charmant j'ai déposé mes vœux,
Et fait tout bas cette prière :
« Amour, Amour, éternise mes feux,
» Conserve-moi le cœur de Catilie ;
» Fais qu'elle soit toujours belle à mes yeux,
» Et que je meure avant que je l'oublie ! »

ÉLÉGIE XX.

ADIEUX A UNE TERRE

QUE L'ON ÉTAIT SUR LE POINT DE VENDRE.

L'AIMABLE et doux printems ouvre aujourd'hui les cieux
O mes champs, avec vous je veux encore renaître !
Champs toujours plus aimés, jardins délicieux,
Vénérables ormeaux qu'ont plantés mes aïeux,
Pour la dernière fois recevez votre maître.
Prodiguez-moi vos fruits, vos parfums et vos fleurs ;
Cachez-moi tout entier dans votre enceinte sombre :
O bois hospitaliers, mes rêveuses douleurs
N'ont pas long-tems, hélas ! à jouir de votre ombre.
Témoins de mes plaisirs dans des tems plus heureux,
Vous passerez bientôt en des mains étrangères :
Beaux lieux, il faut vous perdre ; un destin rigoureux
Me condamne à céder des retraites si chères.

Que sert d'avoir vingt fois, dans mes travaux constans,
Le fer en main, conduit une vigne indocile,
Retourné mes guérets, et d'un rameau fertile
Enrichi ces pommiers, la gloire du printems ?
Un autre, en se jouant, de leur branche pendante
Détachera ses fruits qu'attendaient mes paniers;
De ces riches moissons remplira ses greniers,
Et rougira ses pieds d'une grappe abondante.
Je ne vous verrai plus, ô rivages fleuris,
Source pure, antre frais, lieux pour moi pleins de charmes,
Je ne vous verrai plus, mes pénates chéris,
Vous qui me consoliez du fracas de Paris,
Du service des cours, du tumulte des armes !
Oui, dès demain, peut-être, avant la fin du jour,
Il le faudra quitter ce fortuné séjour,
En retournant vers vous des yeux mouillés de larmes.
D'un pied profane et dur un ingrat successeur
Foulera ces gazons, lits chers à ma tendresse;
Et mutilant l'écorce où croissait mon ardeur,
Effacera ces noms qu'un soir, ô ma Maîtresse !
Les sens encor troublés de plaisir et d'ivresse,
Tu m'aidas à graver de ta tremblante main.
Qui sait même, qui sait si le fer inhumain

Retentissant au loin dans la forêt profonde,
N'abattra point ces pins, ces ormes vieillissans,
Ces chênes, dont nos pieds outragent les présens,
Immortels bienfaiteurs de l'enfance du monde ?
Crédule, j'espérais sous leur abri sacré
Qu'un jour, las des erreurs dont je fus enivré,
Tout entier à l'objet dont mon âme est ravie,
Tranquille, à ses genoux j'acheverais ma vie,
Riche de ses attraits, fier de ses seuls regards,
Tantôt comblé des soins de sa main caressante;
Tantôt prêtant l'oreille à sa voix séduisante,
Et cultivant l'amour, la nature et les arts.
La fortune a détruit ma plus chère espérance.
A mes Dieux protecteurs il me faut recourir :
Je n'ai plus, désormais, étranger dans la France,
De retraite où chanter, ni d'asile où mourir.
O tristesse ! ô regrets ! ô jours de mon enfance !
Hélas ! un sort plus doux m'était alors promis.
Né dans ces beaux climats et sous les cieux amis,
Qu'au sein des mers de l'Inde embrâse le tropique,
Élevé dans l'orgueil du luxe asiatique,
La pourpre, le satin, ces cotons précieux
Que lave aux bords du Gange un peuple industrieux,

Cet émail si brillant que la Chine colore,
Ces tapis dont la Perse est plus jalouse encore,
Sous mes pieds étendus, insultés dans mes jeux,
De leur richesse à peine avaient frappé mes yeux.
Je croissais jeune roi de ces rives fécondes ;
Le roseau savoureux, fragile amant des ondes,
Le manguier parfumé, le dattier nourrissant,
L'arbre heureux où mûrit le café rougissant,
Des cocotiers enfin la race antique et fière,
Montrant au-dessus d'eux sa tête toute entière,
Comme autant de sujets attentifs à mes goûts,
Me portaient à l'envi les tributs les plus doux.
Pour moi d'épais troupeaux blanchissaient les campagnes,
Mille chevreaux erraient suspendus aux montagnes ;
Et l'Océan au loin se perdant sous les cieux,
Semblait offrir encor, pour amuser mes yeux,
Dans leur cours différent cent barques passagères
Qu'emportaient ou la rame ou les voiles légères.
Que fallait-il de plus ? Dociles à ma voix,
Cent esclaves choisis entouraient ma jeunesse ;
Et mon père, éprouvé par trente ans de sagesse,
Au Créole orgueilleux dictant de justes lois,
Chargé de maintenir l'autorité des Rois,

Semblait dans ces beaux lieux égaler leur richesse.
Tout s'est évanoui. Trésors, gloire, splendeur,
Tout a fui tel qu'un songe à l'aspect de l'aurore,
Ou qu'un brouillard léger qui dans l'air s'évapore.
A cet éclat d'un jour succède un long malheur.
Mais les Dieux attendris, pour charmer ma douleur,
Ont daigné me laisser le cœur de Catilie.
Ah! je sens à ce nom qu'il existe un bonheur.
Ce nom seul de ma peine adoucit la rigueur,
Il répare mes maux, il m'arrache à la vie :
Je suis aimé! mon sort est trop digne d'envie,
Et la paix doit rentrer dans mon cœur éperdu.
Cessez, tristes regrets; cessez, plainte importune;
Revivez, luth heureux trop long-tems suspendu!
J'ai vu périr mes biens, mes honneurs, ma fortune;
Mais son amour me reste, et je n'ai rien perdu.

ÉLÉGIE XXI.

Mes pleurs ne coulaient plus ; mes yeux
Étaient enfin las d'en répandre :
Je n'ai fait que nommer les Dieux,
Et soudain je les vis des cieux,
Sans cortège, à ma voix descendre.
C'est trop, ont-ils dit, l'éprouver.
Eh ! qui du sort injuste a plus senti l'outrage ?
Empressons-nous de relever
Ce roseau courbé par l'orage.
Pour prix de ses tendres chansons ;
Rendons-lui ses grottes chéries,
Son lac, ses riantes prairies,
Ses bois, ses vignes, ses moissons ;
Ah ! qu'il aime, qu'il aime encore,
Puisque ce sentiment est l'âme de ses jours,
Et qu'il chante encor ses amours
Aux lieux qui les virent éclore !

ÉLÉGIE XXII.

ÉLOGE DE LA CAMPAGNE.

A CATILIE.

Laissons, ô mon aimable Amie !
L'habitant des cités en proie à ses desirs,
S'agiter tristement et tourmenter sa vie,
Pour se faire à grands frais d'insipides plaisirs.
Les champs, du vrai bonheur sont le riant asile.
L'œil y voit sans regret naître et mourir le jour.
Leur silence convient à la vertu tranquille,
Au noble esprit qui pense, et sur-tout à l'amour.
Dis-moi quand sous l'épais ombrage,
Tous deux assis, mon bras autour de toi passé,
Nous entendons du ciel soudain fondre un nuage,
Et la pluie, à grand bruit, inonder le feuillage
Qui garantit ton front vainement menacé !

Quand sous un antre frais que tapisse le lierre,
D'un soleil accablant évitant la chaleur,
Faible, les yeux remplis d'une tendre langueur,
Sans vouloir sommeiller tu fermes ta paupière,
Et viens nonchalamment reposer sur mon cœur,
Conçois-tu des momens plus heureux pour ma flâme,
Et de plus douces voluptés !
Regretterons-nous, ô mon âme !
Le fracas, l'air impur et l'ennui des cités ?
Soit qu'errant le matin dans ce verger fertile,
Dont les arbres touffus embarrassent tes pas,
J'élève sur ta tête une branche indocile,
Ou qu'en la ramenant, à tes doigts délicats
J'offre, esclave attentif, un prix doux et facile ;
Sois que, le jour tombant, à nos travaux chéris
La cornemuse nous appelle ;
Que dispersant les grains que ta robe recèle,
Ta voix se fasse entendre aux oiseaux de Cypris ;
Ou que sur l'herbe enfin, plus touchante et plus belle,
Rangeant autour de toi tes sujets favoris,
Un lait pur à grands flots entre tes doigts ruisselle.
Heureux qui peut dormir à l'ombre des forêts,
Et sentir près de soi l'objet de sa tendresse !

Heureux qui, vers midi, par des détours secrets,
Peut sur le bord des eaux égarer sa Maîtresse !
Si le ruisseau roulant sur un lit de gravier,
Présente à son amour, au milieu du bocage,
Un endroit où le frêne et le souple alizier
Se plaisent à mêler leur fraternel ombrage,
Quels vœux peut-il encor former ?
Qu'il regarde : il est seul au monde.
Tout l'invite à jouir, tout le presse d'aimer ;
Le silence des bois, le murmure de l'onde,
La fraîcheur des gazons qui couronnent ses bords ;
Et le seul rossignol, témoin de ses transports,
Par ses chants redoublés lui-même les seconde.
2 O Dieux ! ah ! donnez-moi souvent un tel bonheur,
Et portez, j'y consens, des trésors à l'avare ;
A l'esclave des cours une longue faveur ;
Aux cœurs ambitieux le sceptre ou la thiare !
Mais quels éclats joyeux ! quel tumulte au hameau !
J'entends déjà crier le violon champêtre :
Le vin coule ; on se mêle, on danse sous l'ormeau :
Les travaux ont cessé ; tous les jeux vont renaître.
Vois-tu dans ces prés verds que la faulx a tondus,

En pyramides jaunissantes,
S'élever jusqu'aux cieux ces herbes odorantes ;
Et ces foins au soleil par trois fois étendus ?
Vois-tu, sous la richesse à leur zèle promise,
Mes taureaux, contens de plier,
Vers la grange apporter d'une tête soumise
Ces dons qu'un bras soigneux en faisceaux doit lier ?
Tout le char disparaît sous la moisson traînante,
Et suivant à pas lents des sentiers mal tracés,
Laisse dans sa marche tremblante
De sa dépouille au loin les arbres hérissés.
Viens, descendons dans la prairie :
Ces meulons orgueilleux sont dressés pour l'amour.
L'ombre croît ; hâtons-nous : donnons à la folie,
Aux plaisirs innocens ce reste d'un beau jour.
Qu'il est doux de gravir ces montagnes mobiles,
De forcer dans nos jeux leurs flancs à s'écrouler,
Et vainqueurs arriver aux sommets difficiles,
Sur la verdure au loin de se laisser rouler !
Doux jeux, plaisirs touchans, délicieuse ivresse,
Et vous, Grâces, Amours, charme de l'univers,
Tandis qu'il en est tems, entourez-moi sans cesse,

Embellissez mes jours, dictez mes derniers vers.
La douce illusion ne sied qu'à la jeunesse ;
Et déjà l'austère sagesse
Vient tout bas m'avertir que j'ai vu trente hivers.

ÉLÉGIE XXIII

ET DERNIÈRE.

C'EST assez d'une faible lyre
Tirer de timides accords ;
C'est assez du Dieu qui m'inspire
Dans de frivoles jeux dissiper les trésors.
Rentrez sous vos rians ombrages,
Doux enfans de la Paix, voluptueux Amours :
Cachez-vous ; la Discorde a troublé nos rivages,
Le soldat jusqu'aux cieux pousse des cris sauvages,
Et j'entends battre les tambours.
Quel demi-Dieu, chéri des filles de mémoire,
Arraché tout sanglant aux assauts meurtriers,
S'avance au bruit pompeux des instrumens guerriers!

C'est Achille ou d'Estaing, qui, courbé sous sa gloire,
Descend à pas tardifs de son char de victoire,
Et pare un jeune Roi de ses doubles lauriers.
Levons-nous, il est tems : qu'on apporte mes armes ;
D'un large bouclier chargez mon faible bras !
Oui, j'abjure, ô Vénus ! tes honteuses alarmes ;
Amour, perfide Amour, je renonce à tes charmes :
C'en est fait, l'honneur parle, et je vole aux combats.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER LIVRE,

ET DU TOME PREMIER.

TABLE

DES ÉLÉGIES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

FIN DE LA TABLE.

ŒUVRES

DE BERTIN.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE BERTIN.

TOME SECOND.

ÉDITION N. STÉRÉOTIPE.

A PARIS,

Chez PILLOT, Jeune, Libraire, Place des Trois-Maries, n°. 4, vis-à-vis le Pont-Neuf.

1806.

VOYAGE DE BOURGOGNE.

A MONSIEUR LE CHEVALIER DE PARN*.

A TOI, mon camarade, en Afrique, à Cythère,
Aux champs de Mars, au Pinde, ainsi que dans Paris;
Camarade enrôlé sous la triple bannière
        Du Dieu qui verse la lumière,
        Et de Bellone et de Cypris :
        A toi galant missionnaire,
Libertin envoyé par notre aimable cour,
Chez les bons habitans de cette île si chère,
        Où se suivant dans leur carrière,
Nos deux astres amis ont commencé leur tour,

Pour tenir école d'amour,
Pour leur prêcher la bonne chère,
Et leur apprendre quelque jour
L'art de jouir qu'ils ne connaissent guère.
A bord d'un gros vaisseau qu'on nomme le Volant,
Qui cingle vers Melun et les côtes d'Auxerre,
Au fond d'un antre obscur qu'un seul rayon éclaire,
La gaîté sur le front et l'œil étincelant,
Je vais de tes amis tracer l'itinéraire;
Commençons par tremper notre plume légère
Dans les flots écumeux d'un nectar pétillant.

Nous avons appareillé aujourd'hui, à six heures du matin (*), de la rade du port Saint-Paul, ton frère, M. de la G***, et moi. Nous avons avec nous le nègre *Lazare, fripon suivant l'armée.* Nous faisons route pour la Bourgogne, où le plaisir de la chasse nous appelle. Je ne sais si la traversée sera longue, mais il vente bon frais:

Les zéphirs ont enflé nos voiles frémissantes,
La rive fuit à nos regards:

(*) 15 septembre 1774.

Le vaisseau vole et fend les ondes écumantes,
Et déjà de Paris décroissent les remparts.

Si nous les perdons de vue, nous en sommes bien dédommagés par le spectacle charmant des bords de la Seine. Je ne connais point de plus agréable paysage; et si j'avais mes crayons, je ne manquerais pas de le dessiner.

Là, c'est un fertile côteau
Baigné des premiers pleurs de la naissante aurore,
Où d'énormes raisins, que la pourpre colore,
Font ployer mollement le flexible rameau :
Là, des arbres taillés, ou des bois sans culture,
Ici, le sommet d'un château,
Plus loin le toit fumeux d'une cabane obscure,
Descendent sur les flots se peindre en mignature;
Et sur les bords de ce tableau
Toujours mouvant, toujours nouveau,
Que déroule, à mes yeux, la prodigue nature,
J'aperçois encore un troupeau
Broutant les fleurs et la verdure,
Tandis que le Berger, penché vers l'onde pure,
S'abreuve, à deux genoux, dans le creux d'un chapeau.

Il faut, mon cher ami, que je te donne une idée de la cage où nous sommes enfermés. L'entrepont est occupé par des moines, des catins, des soldats, des nourrices et des paysans ; et je crois être à bord de ces navires destinés à peupler quelques terres nouvellement découvertes, et chargés d'animaux de toute espèce. Celui qui, parmi nous, s'intitule le patron, a sa cabane près du gouvernail. L'antre de la vivandière n'est pas loin ; et ce qui n'est point plaisant pour les malheureux qui n'ont point fait leurs provisions, c'est que la cuisine n'est séparée de ce qu'on nomme à bord *les bouteilles*, que par une cloison. Le tillac est embarrassé de cordages ; et d'ailleurs le tems ne nous permet pas de nous y promener. On n'a pour ressources que six espèces de cahutes enviées et sollicitées comme l'archevêché de Cambrai qui vient de vaquer. Grâces à nos cocardes, nous en avons obtenu une en dépit d'un tapageur, curé de son métier, qui l'assiégeait depuis minuit. Nous y avons donné l'hospitalité à deux femmes, l'une vieille, l'autre assez jeune. Jusqu'à présent ces dames ne nous ont rien fourni d'intéressant : donnons-leur

le tems de se reconnaître; nous y reviendrons si elles en méritent la peine. Arrêtons-nous pour observer encore mon modèle, et pour mieux assortir les couleurs qui seront nécessairement bigarées dans la copie, comme elles le sont dans l'original.

Le vent est toujours nord-ouest. Il paraît décidé que le jeune Dieu de Délos ne nous montrera point d'aujourd'hui sa blonde chevelure. Plus amoureux qu'à l'ordinaire, il lui en coûte peut-être d'abandonner le lit de Thétis. J'en fais mon compliment à la Déesse, et sur-tout à son amant. Cependant il fait froid, et il tombe de tems en tems une pluie très-fine qui m'a obligé deux fois de descendre du gaillard pour me replonger dans la cabane. Le soleil ne paraissant point, nous n'avons pu prendre hauteur : sur les neuf heures, nous eûmes connaissance de Choisy.

Sous des ombrages solitaires
Au fond de ces bosquets fleuris,
On voit encor quelques débris
Du temple, où l'on sait dans Paris

Qu'autrefois la belle Cypris
Eut ses trépieds et ses mystères.
C'est là, qu'entouré des Amours
Dont il fut l'apôtre fidèle,
Le desservant de la chapelle,
Gentil-Bernard (*) dans ses beaux jours
Instruisait, dit-on, sa Bergère ;
Mettait l'art d'Ovide en chansons ;
Et le soir, couronné de lierre,
Était payé de ses leçons
Dans les bras de son écolière.

Nous fûmes tentés de visiter les ruines du temple et d'y faire un petit pélerinage ; mais il s'éleva tout-à-coup un vent de terre qui repoussa notre vaisseau au large. Nous déjeunâmes, en fuyant de Choisy, avec des tartelettes que les naturels du pays apportèrent à bord : nous y joignîmes de beaux raisins colorés, d'excellentes poires de Crésane, et une bouteille de mon vieux vin de Sainte-Marie, dont nous

(*) Il était secrétaire du cabinet de Choisy.

vîmes malheureusement la fin avant celle de la Terrasse. Je ne l'eus pas plutôt perdue de vue, et senti la douce chaleur du vin, que recouvrant tout-à-coup cette heureuse liberté ordinaire aux navigateurs, et nécessaire aux poëtes : est-ce là, m'écriai-je, suivant l'usage établi depuis Pindare, et dans une espèce d'enthousiasme qui ne laissa point d'étonner un peu mes compagnons de voyage, est-ce là

Ce modeste et riant séjour
Où jadis toute en proie à ses tendres alarmes,
Montpensier dupe de la cour,
Dupe de son amant, mais pleine de ses charmes,
Venait goûter en paix, seule avec son amour,
Le plaisir si touchant de répandre des larmes ?
Et qui depuis, élu Roi des lieux d'alentour,
Dans son parc embelli vit régner tour-à-tour
Entre le jeu, le vin, l'intrigue et la paresse,
La chasse, les concerts, le spectacle et la messe,
Tous ces objets, beaux, doux, séduisans, faits au tour,
Tant renommés aux fastes de Cythère ;
Mailly, de qui Vénus eût appris l'art de plaire,
Vintimille, sa sœur, rivale trop sévère,

Et la Tournelle et Pompadour ?
Que ces lieux sont changés ! la nymphe vagabonde
N'y fait plus de ses cris retentir les échos :
De dépit, le satyre immonde
Court se cacher sous les roseaux.
Bacchus s'enfuit : au loin règne une paix profonde,
Et sous le frais abri de ces rians berceaux,
On n'entend plus que le chant des oiseaux
Et le doux murmure de l'onde.
Bacchus s'enfuit : beaux lieux consolez-vous.
Ah ! qu'il porte, s'il veut, aux peuples de la Thrace,
L'erreur et la bouillante audace,
Le prompt démenti, la menace,
Et le téméraire courroux :
Des Dieux plus humains et plus doux
Dans votre enclos sacré, beaux lieux, ont pris sa place,
Et règnent doublement sur nous.
Au tumulte, à la folle ivresse,
Aux langueurs de l'oisiveté,
Succède la délicatesse,
L'esprit, le goût, la politesse,
Et cette aimable volupté
Qu'approuve même la sagesse.

Vous n'êtes point changés, vous êtes embellis,
Votre gloire s'accroît par de telles disgrâces.
Oui, vous serez encore à nos yeux attendris
L'asile des vertus, des talens et des grâces,
Si vos dédales verds, si vos sentiers fleuris
Sont encor quelquefois honorés par les traces
Et d'Antoinette et de Louis.

Le mauvais tems continue : nous sommes rassemblés dans la cabane. Ton frère lit la confession charmante du comte de...; la G... le roman comique, et moi je te griffonne, comme je puis, sur mes genoux, cette épître interrompue souvent par les chansons à boire de quelques compagnons ivrognes. La plus jeune de nos femmes ouvre ses grands yeux noirs pour me voir écrire, et me prend sans doute pour le diable qui, chemin faisant, ajoute un nouveau chapitre à son grimoire. L'autre est occupée depuis deux heures à essuyer et à vanter, sans qu'on l'écoute, certain tableau poudreux dont elle doit décorer son salon de campagne, et qui représente, à-peu-près, une bergère dans un bocage. Pour l'empêcher de tarir sur les éloges, nous lui avons persuadé, en notre qualité de connaisseurs, que la tête

était de Rubens, la gorge du Carrache, les bras de Michel-Ange, et les draperies de Scipion l'Africain.

Tu ris peut-être, mon cher ami, de voir ainsi les jeunes disciples de Chaulieu, avides de tout voir et de tout connaître, quitter cette agréable maison du Marais, s'arracher à leur doux train de vie, et choisissant de préférence l'équipage de Scudéry, se faire un amusement de ce qui ferait le supplice des autres hommes. Que nous voudrions te posséder ici, toi qu'un destin jaloux promène sur les mers, aimable successeur d'Ovide, exilé comme lui parmi les Gètes! Que nous regrettons ta gaîté sage, ta douce philosophie, nos disputes sur le sel attique qui n'en étaient point dépourvues, et le plaisir que nous goûtions à t'entendre, lorsqu'assis à table parmi nous, les portes fermées, et le front couronné de roses,

Tu chantais tour-à-tour
L'art d'aimer, l'art de plaire,
Et Corine et Glicère,
Et le vin et l'amour!

Je jette un coup-d'œil dans l'entrepont : j'aperçois, à la même place, le même moine buvant avec la même

ardeur, mais non pas de la même bouteille. Son cerveau me paraît déjà bien offusqué de la vapeur des raisins d'Orléans. Le célestin n'avait pas besoin de cette seconde enveloppe ; son âme avait assez de peine à percer le crâne dur et rond dont elle est encroûtée. Les laquais jouent, les mariniers jurent, et le célestin boit toujours.

Sur les deux heures après midi, nous doublâmes le cap de Corbeil. Nous vîmes en passant, à l'aide des lunettes, les superbes magasins où l'on entassait ci-devant les grains mouillés et mélangés pour la commodité du public. Cet aspect nous rappela naturellement les petites provisions que nous avions faites. Le conseil s'assembla, et il fut décidé que nous dînerions. Je suis bien aise de te dire que ce point fut discuté avec la même importance que lorsqu'il s'agit, dans un coup de vent, de relâcher à Rio-Janeïro.

Une planche sur nos genoux,
Voilà notre table dressée ;
Par-dessus la feuille de choux
Tient lieu de nappe damassée.

D'abord un énorme pâté
Présente ses flancs redoutables,
Bien et dûment empaqueté,
Dans un long discours sur les Fables,
Et dans l'Ode à Sa Majesté.
Ce pâté fut cuit par le Sage,
Par ce pâtissier si vanté,
Dont le beau nom sera chanté
Par les gourmands du dernier âge;
Si mes rimes ont l'avantage
D'aller à l'immortalité.
A nos yeux, cependant, Lazare le découvre :
L'honneur du premier coup est long-tems disputé :
Mais Par.. s'en saisit; par l'obstacle irrité,
Sous son acier tranchant il le presse, l'entr'ouvre;
Et voilà par la brèche un faubourg emporté.
Aussitôt nous crions : victoire !
Nos fronts rayonnent de gaîté,
Et pour célébrer notre gloire,
On fait jaillir les flots d'un nectar velouté
Qu'aux pressoirs d'Haut-Brion l'on foule exprès pour boire,
A l'ouverture d'un pâté.

Déjà d'un œil avide on sonde, l'on regarde ;
Cher ami, quel plaisir nouveau !
Là, disparaît une poularde
Sous deux couches de godiveau ;
Ici, le timide perdreau
Se blottit, par instinct, sous sa coiffe de barde,
Pour éviter encore et tromper le couteau.

Mais rien n'échappe à notre appetit indomptable. Dépourvus de fourchettes, et pressant du pouce une cuisse ou une aile de poulet sur un morceau de pain taillé en forme d'assiette, nous étions tous les trois à peindre. Nos spectateurs devaient bien s'amuser de notre figure : nous étions loin de penser à eux, le pâté nous occupait trop sérieusement.

La garniture est dévorée,
On fouille dans tous ses recoins ;
On mine les contours de sa croûte dorée,
Si l'on a beaucoup bu, l'on n'a pas mangé moins.
Enfin j'entends gémir la cloison qui chancelle ;
Les murs épais sont renversés,
Les débris tombent dispersés,

L'édifice s'écroule, ô disgrâce mortelle !
Nos jeux et nos plaisirs avec lui sont passés !

Ces regrets amenèrent bientôt les réflexions. Nous tombâmes insensiblement dans la morale, comme c'est l'usage lorsqu'on digère; et nous allions, à propos des débris d'un pâté, dire les choses du monde les plus philosophiques, lorsque M. de la G..., grand amateur de l'antiquité, observa, qu'on ne manquait jamais chez les anciens de faire en pareil cas des vœux à Vénus, pour obtenir une heureuse navigation, et nous cita pour exemple l'hymne d'Horace, *Sic te diva potens Cypri, etc.* Nous promîmes donc, *in petto*, à la Déesse de célébrer dans le port une orgie en son honneur; mais en attendant, on crut devoir faire un sacrifice aux divinités de l'Onde, pour nous les rendre favorables. Il n'y avait plus moyen de faire de libations; nous y avions mis bon ordre : il fut donc résolu de livrer à la Seine toutes nos bouteilles vides. J'ai tout lieu de croire que ce petit sacrifice ne lui déplut pas; car à peine eurent-elles disparu sous les flots en les faisant tournoyer, que nous vîmes arriver du large plusieurs vagues décrites en demi-cercles,

Et sortir à moitié de l'Onde
Une jeune Divinité,
Qu'à son air plein de majesté,
De douceur et de volupté,
Moi le premier tout transporté,
Je pris pour la reine du monde.
Un voile d'argent et d'azur,
Partageait son épaule ronde ;
A longs filets un crystal pur
Dégoûtait de sa tresse blonde.
Ses grands yeux bleus clairs et sereins,
Contemplaient avec complaisance
Ses deux bords, cent châteaux voisins
Qu'elle embellit de sa présence,
Ces monts, ces fertiles bassins
Où le travail et l'abondance,
De mille agréables jardins
Ne forment qu'un jardin immense.
Sans orgueil, l'une de ses mains
Commande au reste de la France ;
L'autre aux jeux, aux plaisirs badins
S'abandonne avec négligence,

Et dans ce gracieux contour
Embrasse une nymphe timide,
Qui pour voir le pompeux séjour,
Où, de concert avec l'Amour,
La Mode, au front changeant, réside,
S'échappant de la grotte humide
Qui cachait son enfance au jour,
Objet étranger à la cour,
Craint d'y paraître sans son guide,
L'embrasse et la serre à son tour.

La première nous parut couronnée de lis ; l'autre portait un pampre négligemment entrelassé autour de ses cheveux. Derrière elles une foule de Tritons, la rame en main, conduisant des radeaux,

Et portait en tribut, aux remparts de Paris,
Des melons savoureux, des pêches colorées,
Des monceaux de grappes dorées,
Et ces muscats si doux que septembre a mûris.

Tout le monde se trouva bientôt sur le pont pour les voir passer. Du plus loin qu'elles purent nous en-

tendre, ton frère les apostropha d'un ton assez familier,

Et leur cria : Mesdemoiselles,
Vous courez sans doute à Paris ?
Daignez, messagères fidelles,
Porter un peu de nos nouvelles
A tous nos compagnons chéris,
Qui, pour tuer quelques perdrix
Aux brodequins rouges et gris,
Ou les voir partir à grands cris
En rasant l'air de leurs aîles,
N'ont pu d'un même zèle épris
Se résoudre à quitter leurs Belles,
Ni s'exposer à des querelles
Qui pour nous auront tant de prix ;
A ces convives agréables
Qui, bien qu'au rang des beaux esprits,
N'en sont pas moins doux, sociables,
Auteurs de tant d'écrits aimables,
Plus aimables que leurs écrits.

Il s'apprêtait à leur donner sans façon la liste et

l'adresse de tous ces Messieurs, lorsque le patron l'avertit de prendre un ton plus circonspect avec ces dames, attendu que l'une était la Seine et l'autre l'Yonne, qui s'étant rencontrées par hasard un peu au-dessus de Montereau, s'en allaient à la mer de compagnie. Mais la Déesse, qui trouvait peut-être au contraire qu'on lui faisait beaucoup d'honneur en l'appelant *mademoiselle*, répondit par un doux murmure; et nous crûmes voir tout d'un coup les flots s'entre-pousser pour caresser notre navire. Tout l'équipage en conçut un heureux augure; et après avoir souhaité à ces dames beaucoup de plaisir sur leur route, nous poursuivîmes la nôtre.

Depuis trois heures les vents ont changé, et les nuages se sont dissipés. Je ne croyais pas que le soir d'un jour aussi triste dût être aussi beau.

Déjà dans nos riches campagnes
Tous les objets sont ranimés;
Le soleil dore les montagnes,
Et brise dans les flots ses rayons enflâmés.
Plein d'une ardeur impatiente,

Ce Dieu glacé par les frimats,
Court dans les bras de son amante
Réchauffer jusqu'au jour ses membres délicats.
Secouant leur crinière humide,
Ses dociles coursiers, par sa voix avertis,
S'élancent, et d'un pas rapide
Précipitent son char au palais de Thétis.

A propos de coursiers, j'ai oublié de te dire que nous en avions quatre asses vigoureux pour nous traîner. Ils tirent le long du rivage une corde attachée au grand mât, et ce sont là nos vents les plus favorables. La galiote prend ordinairement ses zéphirs dans le Limosin. Cette manœuvre grotesque m'offre de tems en tems un spectacle digne du pinceau de Vernet. Les chevaux s'arrêtent quelquefois, la corde traîne et disparaît sous les flots. Qu'un coup de fouet bien appliqué les remette alors au grand trot, la corde se relève, et semble courir sur l'onde jaillissante comme le feu sur une traînée de poudre, et vous la voyez se tendre en frémissant. Cette peinture est d'une grande vérité, et je voudrais bien que

le tems me permît de la mettre en vers aussi exacts que la prose peut l'être ; mais j'en suis détourné par un objet plus riant et plus facile.

Un essaim léger d'hirondelles,
Rasant la surface de l'eau,
L'effleure obliquement du sommet de ses aîles,
Se relève et s'envole aux branches d'un ormeau.
Aux beaux jours du printems, là, sous ce verd portique,
Le rendez-vous fut indiqué :
On vient tenir, au jour marqué,
Les états de la république.
On décide que les frimats
Ne tarderont point à paraître ;
La peuplade s'exile en de plus doux climats,
Et quitte en gémissant les champs qui l'ont vu naître.
Vers les sables brûlans où s'impriment tes pas,
Ami, l'oiseau prudent s'envolera peut-être ;
Il verra ce beau ciel, ces vallons fortunés
De mangues, de citrons, d'ananas couronnés.
Toi-même, il te verra sous un palmier sauvage
Laissant couler pour moi les plus aimables vers.

Il te verrait dans son passage ! . . .
Mon cœur est agité de mouvemens divers,
Je le suis encor dans les airs,
Et voudrais être du voyage !

La nuit nous surprit encore occupés de cette idée et rêvant profondément à toi. Elle parut étaler, pour nous distraire, tout ce qui peut rendre son obscurité préférable au jour même. En effet son silence, qui n'était interrompu que par le murmure des vents et le doux bruit de la proue, le calme de la rivière, la lumière tremblante de la lune réfléchie sur sa surface, le sombre azur du ciel semé d'innombrables étoiles, et ces brillans météores qui semblaient tout d'un coup se détacher du firmament pour se précipiter dans les flots, tout cela formait un spectacle que les yeux et l'imagination ne se lassaient point d'admirer, et bien fait pour enflammer des musiciens et des poëtes. Aussi ton frère saisit-il bien vîte sa guitarre, et nous nous mîmes tous les trois à chanter :

O nuit que ta lumière est pure !
Que ton calme est majestueux !

Ton soufle rafraîchit les cieux,
Et tu répares la nature.

L'infortuné dans tes pavots
Boit l'oubli de sa peine et la douce espérance;
Le poéte, dans ton silence,
Médite ses accords nouveaux.

On n'entend plus aux forges de Lemnos
Le fer qui bat le fer et retombe en cadence:
Du noir Vulcain tu suspends les travaux,
Et celui de Vénus commence.

Nous fûmes tout d'un coup interrompus par un bruit de cors qui se fit entendre dans la forêt de Fontainebleau, et par les aboiemens d'une meute nombreuse qui semblait tantôt s'éloigner, tantôt se rapprocher, mais toujours prête à saisir sa proie. On distinguait les cris des chasseurs. Quelques gens du pays qu'on mit à terre à Valvins, nous dirent que c'était l'ombre de Henri IV qui se plaisait encore à parcourir ces lieux qu'il avait tant aimés, et qui poursuivait toujours Gabrielle, qui échappait tou-

jours à ses embrassemens. Le nom seul de Fontainebleau rappela à ton gourmand de frère les matelottes d'Effondré, le sucre-d'orge de Moret, et le délicieux chasselas de Thomery. Pour moi, je ne pus m'empêcher de me dire tout bas moi-même : Ah ! si jamais le ciel me laisse le soin de régler ma destinée,

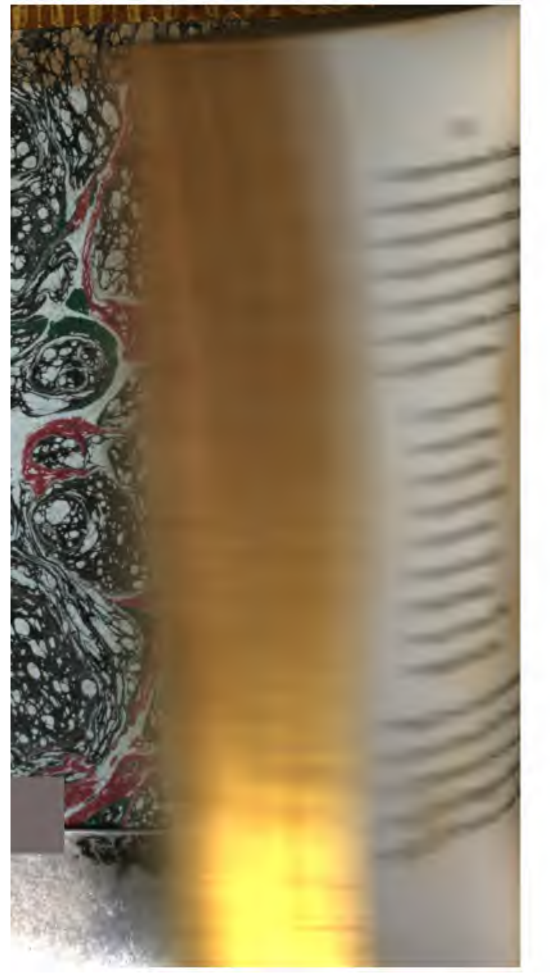
Champs de Fontainebleau, délicieux déserts,
Qu'a seul rendu fameux le cristal de vos ondes,
J'irai m'ensevelir dans vos grottes profondes,
Parmi vos noirs rochers, sous vos ombrages verds ;
Et solitaire ami des biches vagabondes,
Dans leur plus beau domaine oublier l'univers.
Là, maître enfin de moi, sans soins et sans affaire,
Dans un étroit enclos renfermant mes desirs,
Content de peu d'amis, d'une seule bergère,
Je mettrai mon bonheur à l'aimer, à lui plaire,
Et mon orgueil peut-être à chanter nos plaisirs.
Ah ! que son cœur me soit fidèle,
Et je n'envîrai point d'inutiles grandeurs,
J'aurai toujours assez et de biens et d'honneurs,
Si je suis toujours aimé d'elle !

Le reste de la soirée ne nous offrit rien d'intéressant. Nous nous promenâmes sur le tillac jusqu'au souper, qui fut assez frugal, parce que nous étions bourrelés de remords d'estomac. Vers minuit, nous essayâmes de dormir; mais cela nous fut impossible. Nuit affreuse, nuit épouvantable, qui me donnera des pinceaux pour te peindre des plus noires couleurs ? Les hommes et les femmes étendus pêle-mêle sur des bancs, dans l'entrepont; les dragons jurant et buvant tour-à-tour, et entremêlant les psaumes de David aux cantiques de Grécourt. Morphée n'a répandu ses pavots que sur les ivrognes ; il a dédaigné la cabane des honnêtes gens ; et puis dites en beaux vers bucoliques que ce Dieu descend dans les cabanes, escorté de songes aimables, et de l'oubli plus aimable encore de nos peines et de nos ennuis ! Enfin, sur les quatre heures du matin on crie : *Terre sur l'avant.* L'ancre est jetée, et nous sommes dans le port de Montereau.

O toi qui du naufrage
Préservas nos beaux jours,
Toi, qui dans un nuage
Fis briller ton présage

Et réglas notre cours ;
Sur ces bords solitaires,
Souris à nos mystères,
O reine des Amours !
Les flambeaux étincellent,
Sous des myrtes fleuris.
Déjà les vins ruissellent,
Les convives chancellent,
On invóque Cypris,
Et du creux des vallées,
Les forêts ébranlées
Répondent à nos cris.

Tout cela, réduit en prose, signifie qu'arrivés à Montereau, nous fîmes dans la plus mauvaise auberge de la ville un second souper, où il n'y eut, en vérité, rien de bon que le vin que nous avions apporté, et dont nous bûmes largement. Après avoir acquitté ainsi nos vœux dans le port, chacun se fit, avec sa serviette, un bonnet de nuit dans le goût de la Farre, et nous nous livrâmes au sommeil, étendus sur des chaises autour de la table.



...une voix, et on le pria d...
...u conseillant très-énergique...
Bourgogne et à lui d'en alle...
... nous vîmes tout d'un coup...
...mi-pied ;

...e fronça,
...gna d'un panache,
...in se plaça
...re moustache,
...menaça.
...ourpre et d'hermine
...es flottait,
...qui brillait
...perle fine,
...descendait
...sur sa poitrine ;
...haud qui sortait
...de sa blessure,
...ge noir teignait
...le son armure,

...duc de Bourg...
...rouver humilié...

Ce doux repos ne dura guère. Nous fûmes réveillés en sursaut par un grand bruit à la porte, et nous vîmes entrer en même tems un homme sec et décharné, à l'œil cave, au front chauve, affublé d'un habit noir boutonné jusqu'à la ceinture, et flottant au-dessous du jarret. Messieurs, dit-il, après s'être incliné profondément, Messieurs....

Moi, les yeux fermés à demi,
Sans écouter le personnage,
Sur un coude mal affermi
Laissant retomber mon visage,
Je lui dis encore endormi :
Par eau vous arrivez, je gage,
Déposez-là votre bagage ;
Bon soir, couchez-vous, mon ami,
Demain nous rirons du voyage.

Messieurs, reprit-il, en faisant deux ou trois autres révérences à se rompre l'échine, il ne s'agit pas de cela. Vous voulez sans doute voir la place où a été assassiné le duc de Bourgogne par le Dauphin, depuis Charles VII ? Je vais vous y conduire. On

le remercia d'une commune voix, et on le pria de nous laisser dormir, en conseillant très-énergiquement, et au duc de Bourgogne et à lui d'en aller faire autant. A ces mots nous vîmes tout d'un coup sa taille grandir d'un demi-pied;

Son sourcil épais se fronça,
Son front s'ombragea d'un panache,
Sous son nez romain se plaça
Une double et noire moustache,
Et son œil en feu menaça.
Au manteau de pourpre et d'hermine
Qui sur ses épaules flottait,
A la toison d'or qui brillait
Sous une énorme perle fine,
Et qui de son cou descendait
Par vingt chaînons sur sa poitrine;
Au sang encor chaud qui sortait
A gros bouillons de sa blessure,
Et qui d'un rouge noir teignait
L'acier luisant de son armure,

Nous reconnûmes le duc de Bourgogne lui-même, qui, pour ne pas se trouver humilié par le plus petit

prince d'Allemagne, avait après sa mort la fantaisie de se parer d'un ordre qui ne fut institué que par son successeur, et qui depuis quatre cents ans était en possession d'étourdir tous les voyageurs de sa querelle. Il nous demanda si elle faisait toujours beaucoup de bruit dans le monde, et si l'on ne songeait pas enfin à le venger. Sur ce que nous lui répondîmes qu'il n'en était plus guère question que dans quelque grosse histoire de Bénédictin, il se mit en devoir de nous la raconter, et Dieu sait d'où il l'allait reprendre,

Quand l'un de nous, le tirant à l'écart,
Et de plus près contemplant sa figure,
Se prit à rire, et d'un ton goguenard,
Dit : Monseigneur, vous venez un peu tard
Nous raconter votre triste aventure :
Croire je veux que narrez avec art ;
Mais pour toucher, à vous parler sans fard,
Sentez par trop la vieille sépulture.
Comment d'ailleurs et sur qui vous venger ?
Juger n'est rien : vraiment la chose est sûre ;
(Je m'en rapporte à la magistrature)

Mais par malheur faut avoir qui juger.
Point n'est prouvé dans authentique histoire
Que Charles sept, ce héros plein d'honneur,
Né pour l'amour, le plaisir et la gloire,
Père indulgent et modeste vainqueur,
Se soit souillé d'une tache si noire ;
Un tel forfait inspire trop d'horreur,
Et tout Français s'obstine à n'en rien croire.
Puis raisonnons ; quand sur ce point fatal
Qu'entre vos dents semblez encor maudire,
Faible ennemi, par les coups d'un brutal,
Il serait vrai qu'il vous eût fait occire :
Il aurait eu grand tort assurément ;
Mais il n'eût fait que suivre injustement
L'exemple affeux qu'aviez donné, beau sire,
En massacrant à la fleur de ses ans,
Après soupé, ce beau duc d'Orléans,
Si cher aux siens, et plus cher à la Reine.
Et s'il le fit, ami Jean, convenez
(Mais c'est la chose impossible aux damnés)
Que le bon Charle en porta bien la peine.
Vous le savez ; en naissant rebuté,

Ses chers parens ne l'ont jamais gâté.
De tous ses droits dépouillé par sa mère,
Seul fils, du trône écarté par son père,
Par gens de lois contre les lois proscrit,
Exil, affronts, besoins, tout il souffrit,
L'absence même en amour si cruelle.
Beauté touchante, et douce autant que belle,
Ange envoyé pour charmer son malheur,
Agnès enfin avait rempli son cœur :
Il l'adorait, et fut trahi par elle.

Le Bourguignon se paya vraisemblablement de ces raisons, car il se radoucit peu-à-peu; et ayant repris sa première figure, il nous proposa de nous faire voir les autres curiosités de la ville. Nous le remerciâmes de sa courtoisie, et donnâmes à son altesse royale un petit écu, dont elle parut extrêmement satisfaite, et qui vint, je crois, fort à propos pour grossir son épargne.

Nous fûmes obligés de coucher à Montereau, parce que nous n'y trouvâmes point la voiture que M. de M... avait envoyée au-devant de nous, et qui devait

nous y attendre. Cette circonstance ne nous amusa guère. Il arriva, fort heureusement pour nous, que dans une grange voisine des comédiens, soi-disant français, représentaient ce jour-là *Alzire;* il y avait grande presse à la porte. Nous ne fûmes pas les derniers à sauter du parterre dans l'amphitéâtre, et de l'amphitéâtre dans le balcon : l'occasion était trop belle. Nous ne perdîmes pas du moins tout notre tems ; car si nous pleurâmes médiocrement aux beaux vers qu'estropia *Zamore,* en revanche nous rîmes beaucoup de l'accent et du costume d'un acteur gascon, qui joua le rôle de *Montèze* en perruque à trois marteaux, et en habit vert galonné en or. Notre voiture arriva cependant fort à point pendant la nuit avec la pluie; et le lendemain matin nous nous mîmes en route pour Branay, promettant bien aux Dieux de ne plus voyager par le coche d'Auxerre pour nous instruire, et plus piqués encore d'avoir séjourné à Montereau, après que nous eûmes reconnu ses murailles au grand jour.

Nous fûmes cahotés pendant six heures dans un chemin assez étroit et coupé dans toute sa longueur

par cinq ou six ornières. Le soleil avait reparu ; et nous arrivâmes enfin à un endroit assez élevé, d'où l'on découvre, d'un côté, les vignes champenoises, et de l'autre, celles de Bourgogne. Nous fûmes très-embarrassés de savoir laquelle de ces deux provinces on saluerait la première dans son langage le plus familier, ou si on les saluerait toutes les deux ensemble, en réunissant les deux idiômes. *Lazare* nous prévint que nous avions décoîffé à Montereau la dernière bouteille de vin de Champagne. Il fallut bien se tourner du côté de la Bourgogne, et soudain

D'un panier de pampres orné
On vit sortir une bouteille
D'un vin qui dans Beaune était né ;
L'acier, en spirale tourné,
Qui dut parer les doigts du beau Dieu de la treille,
Dans son col étroit promené,
En retire à grand bruit le liége emprisonné
Qui pressait la liqueur vermeille.
Ton frère, à ce doux bruit, saisi d'un sain transport,
Dans la source prochaine a fait rincer son verre :
Le vin coule dans la fougère,

Monte, écume, pétille et s'échappe du bord.
Puis tout entier à sa besogne,
Chacun de ces Messieurs, rompant de son côté
Le seul échantillon resté
D'un long saucisson de Boulogne
Que noircissait le poivre à foison incrusté,
Verre contre verre heurté,
Cria trois fois : Salut aux champs de la Bourgogne !
Pour moi, sourdement tourmenté
Par les souvenirs du pâté,
Toujours maudit et regretté,
Je bus, non sans quelque vergogne,
Fort tristement à ma santé
Le tiers et plus, en vérité,
D'un gros flacon d'eau de Cologne,
Par qui fut mon mal augmenté.

J'essayai, mais en vain, de l'appaiser en avalant un grand verre d'eau à chaque maison que nous rencontrâmes sur la route, et je me donnai la question en pure perte. Je continuai de souffrir, et ces Messieurs de se donner en dormant de la tête contre les

deux portières, jusqu'à l'entrée du village de Blaineux, où ils furent éveillés en sursaut, et moi très-agréablement distrait par le bruit et par les éclats de joie d'une troupe de vendangeurs rassemblés devant le pressoir, et occupés à chanter les louanges de Bacchus. Ils formaient vraiment, par la manière dont ils étaient groupés, un petit tableau charmant dans le goût des Téniers. Les uns portant, à pas lents, dans des hottes,

Le tribut des côteaux voisins,
D'un doux poids en marchant gémissent :
Sous un madrier qu'ils rougissent,
D'autres écrasent les raisins.
Tandis que barbouillé de lie
Et du fruit sanglant des buissons,
Ivre d'amour et de folie,
Un essaim de jeunes garçons
Autour de la cuve fumante,
Conduit par la main son amante,
Et danse au doux bruit des chansons.

Les voir, nous élancer par la portière et tomber

au milieu d'eux en cadence, fut pour nous la même chose. Il n'y eut point de paysanne un peu jolie qui ne fût conduite à son tour par chacun de nous ; et je crois que nous aurions fini par faire danser les mères, si notre inexorable postillon ne nous eût pressés de regagner la voiture. Nous nous éloignâmes donc en suivant encore long-tems des yeux cette petite fête champêtre, d'autant plus piquante qu'elle était tout-à-fait nouvelle pour nous. Un spectacle bien différent nous attendait à l'autre extrémité du village. Nous entendîmes de longs gémissemens, et nous vîmes ensuite beaucoup de monde rassemblé sous le portail d'une église à demi-ruinée, et presqu'entièrement couverte par deux ormes, encore plus vieux qu'elle. Au milieu de la foule, une jeune femme de la plus rare beauté, qui quelques jours auparavant,

Là, dans ces mêmes lieux en triomphe amenée,
Heureuse, et le front ceint du bandeau d'Hymenée,
Se donnait toute entière à son joyeux amant;
Sur sa tombe, aujourd'hui, tristement prosternée,
Pâle, les yeux en pleurs, au trouble abandonnée,
A grands cris l'appelait, l'appelait vainement.

Autour d'elle un peuple en alarmes
La défendait de sa propre douleur ;
Sa douleur augmentait ses charmes :
Tous les fronts consternés imitent sa pâleur,
Tous les yeux répandent des larmes,
Tous les cœurs sentent son malheur.

Ce passage subit de la joie à la tristesse, cette image inattendue des choses de la vie et du retour éternel de nos plaisirs et de nos peines, nous plongea dans une profonde mélancolie. Notre postillon, qui vraisemblablement s'en aperçut, déploya aussitôt son fouet, et fit disparaître le lieu d'une scène aussi triste. Nous n'en rencontrâmes que plus vîte les parens et amis de la belle éplorée, qui allaient consulter l'*Hermite*, et lui demander le remède à une douleur si vive. Sur ce qu'on nous raconta de ce saint personnage, nous ne pûmes nous défendre d'un peu de dévotion et de beaucoup de curiosité. Les représentations éternelles de notre guide furent encore inutiles. On le laissa gronder tout à son aise, et l'on se mit en devoir de suivre les pélerins. L'entreprise n'était pas facile ; car bâti sur la cime

D'un roc penchant et fendu ;
La terreur du voisinage,
D'en-bas l'agreste hermitage
Aux cieux paraît suspendu :
Le passant qui l'envisage
En a le collet tordu.

Nous vînmes cependant à bout d'y grimper à l'aide de nos cannes et des paysans qui nous escortaient. Après avoir long-tems erré dans cette demeure déserte, sans rencontrer les traces d'aucun être vivant, nous découvrîmes enfin au fond d'un jardin le bon solitaire.

Assis au bord d'une onde pure
Qui doucement l'entretenait
De son cours et de son murmure ;
En main fer tranchant il tenait,
Dont prudemment il gouvernait
Les fleurs, les fruits et la verdure.
Son front chauve et ridé branlait
Sous un noir capuchon de bure ;
Sa blanche barbe se nouait

Dans les cordons de sa ceinture.
De ses yeux creusés par les ans
Coulaient des larmes éternelles ;
Enfin on l'eût pris pour le Tems,
S'il eût eu, comme lui, des ailes.

Il parut un peu surpris de notre visite ; mais il se remit bien vite : et nous faisant entrer dans une grotte voisine, sans proférer une seule parole, le saint vieillard,

D'abord en discrète personne
Nous bénit tous au nom du Ciel,
Récite à la Sainte-Madone
Le compliment gentil qui fut de Gabriel ;
Puis nous fait asseoir, et nous donne
Du pain bis, du beurre et du miel
Plus doux que celui de Narbonne.

Nous admirâmes, pendant qu'on le consultait, les coquillages dont sa grotte est ornée, mais sur-tout la profondeur de sa sagesse. Il prédit aux uns de la pluie et du beau tems ; aux autres, il révéla de grands secrets sur la culture des terres : et après s'être long-

tems recueilli, il annonça d'un air inspiré aux parens de la veuve, qu'elle se consolerait. Notre tour vint; et tu peux juger, mon cher ami, que notre premier soin fut de lui demander de tes nouvelles. Il nous raconta, de point en point, toutes les circonstances de ton voyage: le danger que tu courus sur les côtes d'Afrique et parmi les rochers d'Abrolhos, ta relâche à Rio-Janéïro, ton ménuet avec Dona Theresa, tes promenades solitaires au cap de Bonne-Espérance, et enfin ton arrivée à l'île de Bourbon. C'est-là, ajouta-t-il, qu'assis en ce moment à l'ombre des citroniers,

Il aime, il chante Éléonore;
Tant que le soleil luit, il lui parle d'amour:
Et quand la nuit est de retour,
Plus heureux dans ses bras, il en reparle encore.
Aimer, c'est tout son art; et tandis qu'à Paris
On voit tant d'Auteurs secs chargés de lourds écrits,
Gravir, en haletant, au temple de mémoire;
Lui, fameux par ses seuls loisirs,
Brillant de son bonheur, plein d'heureux souvenirs,
Comme au sortir de table il arrive à la gloire,

En chantant ses plaisirs.

Des climats qu'en son cours deux fois le soleil brûle,
Tu le verras bientôt sur nos bords ramené,
Trop juste objet des pleurs d'une amante crédule,
Entre Anacréon et Tibulle,
S'asseoir, le front comme eux de myrtes couronné.
Et toi, qui, de bonne heure introduit au Parnasse,
Le premier le guidas dans ses sentiers déserts,
Et nourri des leçons d'Horace,
L'avertis qu'un peu d'art, loin de nuire à leur grâce,
Embellit les aimables airs;
Vaincu par lui, dans la future race,
Tu ne seras connu que par ses vers.

Ces derniers mots firent couler de mes yeux des larmes de plaisirs. Peu s'en fallut que dans les transports de ma joie je ne pressasse sa tête vénérable contre ma poitrine; mais il en fut quitte pour la peur. Après l'avoir comblé de bénédictions et avoir reçu la sienne, nous remontâmes en voiture, tout occupés de ton prochain retour et de la fortune de tes jolis vers.

Dans cette idée, nous arrivâmes sur les cinq

heures du soir à Branay. Nous trouvâmes à la porte du château une vingtaine de paysans, armés de carabines antiques et rouillées, qui n'avaient point vu le jour depuis nos guerres civiles. Dès qu'ils nous virent paraître, ils se rangèrent en bataille, ayant le concierge et le garde-chasse à leur tête, et nous saluèrent d'une triple décharge de mousqueterie. Le seigneur nous attendait sur le perron du vestibule. Il nous reçut avec cette politesse franche et libre que tu lui connais; et après tous les complimens ordinaires, nous joignîmes les dames qui, la ligne en main, assises le long du canal, prenaient le plaisir de la pêche. Elles jetèrent un cri en nous voyant, et nous firent deux ou trois questions, sans attendre la réponse, et puis cinq ou six autres

Sur les importantes querelles
Du Russe et du fier Ottoman,
Sur le scandale de nos Belles
Et les intrigues du moment,
Sur nos profondes bagatelles,
Nos modes et le parlement,
Qui passe et qui revient comme elles.

Nous allions les satisfaire, et leur donner même le répertoire des pièces tombées, qu'elles ne nous demandaient pas, lorsqu'un objet nouveau vint les distraire; et bientôt le soleil se couchant à travers les arbres, et l'air devenu plus froid, nous avertirent de regagner le salon, où nous reçûmes un bon nombre de visites et de complimens.

D'abord monsieur le sénéchal
A l'air capable, au maintien sage,
Suivi du procureur fiscal
Et des notables du village,
Vint au manoir seigneurial,
Nous ennuyer, selon l'usage.

Il fallut nous mordre les cinq doigts pour nous empêcher de rire de sa harangue, et pour ne pas lui éclater au nez. La scène heureusement changea tout-à-coup. Les plus jolies filles du canton, proprement vêtues, nous offrirent toutes les fleurs et tous les fruits de l'automne étalés dans des corbeilles; et se retirèrent, en rougissant, très-contentes et de nous et d'elles, c'est-à-dire, applaudies et embrassées.

Enfin les parties étaient arrangées, et l'on se mettait au jeu, lorsqu'on annonça le curé qui a toujours beaucoup de peine à arriver, même le dernier.

Ce pasteur, à bon droit, goutteux,
Et s'en accusant avec grâce,
Est un de ces reclus heureux
Qui n'ayant point reçu des cieux
Le talent et le goût d'Horace,
Plus frais que lui, digérant mieux,
Buvant le Champagne à la glace,
Arrondissent leur sainteté
Au fond d'un riche bénéfice,
Et sans entendre leur office,
Gagnent gaîment l'éternité.

On continua de jouer, ou, pour mieux dire, on fit enrager le bon curé jusqu'au souper. On lui fit croire ensuite que la guerre était déclarée, et qu'il était fort question de lui dans le conclave. On se livra à toutes les folies d'une imagination échauffée par le malvoisie. On rit beaucoup, tout le monde fut aimable; et vers minuit on se sépara en formant des projets pour le lendemain.

Se mettre au lit et à table de bonne heure, en sortir le plus tard qu'il nous est possible, nous promener et ne rien faire, voilà le doux emploi du tems, voilà notre unique occupation depuis que nous sommes à Branay; et Dieu sait si j'en eus jamais d'autres ! Parmi les divinités qui embellissent ces paisibles retraites, on distingue madame de .... à sa taille élégante, à sa longue chevelure, mais surtout à l'esprit dont son œil étincelle; et c'était précisément la seule qui ne fût pas initiée dans nos mystères. Soit par légèreté, soit par caprice, soit que l'extrême desir que nous lui témoignions de les lui révéler, combattit celui qu'elle avait elle-même d'y être admise, elle affectait pour eux la plus grande irrévérence. On avait essayé plusieurs fois, à Paris, de la persuader; mais le moyen, je m'en rapporte à nos docteurs, de convertir une incrédule qui vous déconcerte par un bon mot ? Comme je lui donnais le bras au retour de la chasse : Représentez-vous, lui dis-je, madame, une douzaine de jeunes militaires, dont le plus âgé ne compte pas encore cinq lustres, transplantés la plupart d'un autre hémisphère,

unis entr'eux par la plus tendre amitié, passionnés pour tous les arts et pour tous les talens, faisant de la musique, griffonnant quelquefois des vers, paresseux, délicats et voluptueux par excellence; passant l'hiver à Paris, et la belle saison dans leur délicieuse vallée de Feuillancour. L'un et l'autre asile est nommé par eux *la Caserne*. C'est-là qu'aimant et buvant tour-à-tour, ils mettent en pratique les leçons d'Aristippe et d'Épicure. Enfin, madame, qu'on appelle cette société charmante l'ordre de la caserne ou de Feuillancour, le titre n'y fait rien; la chose est tout. C'est toujours l'ordre qui dispense le bonheur; et les autres ne promettent que la gloire. Tout le monde alors se joignit à moi, et l'on acheva de décider madame de ...., qui balançait encore. Tout fut ordonné dans l'instant pour sa réception. La cérémonie se fit avec toute la pompe que les circonstances le permettaient. Le trône était préparé au fond d'une longue galerie, soutenue par des colonnes de verdure où s'entortillait le chèvrefeuille. Nous crûmes entrer dans le temple même de la Divinité que nous révérons. Lorsque chacun eut pris

sa place, ton frère, chargé de faire en ton absence les fonctions de chancelier, donna l'accolade à la nouvelle chevalière, et je lui dis en lui remettant le thyrse et la couronne :

Le chancelier de la caserne,
Qu'on vit fleurir chez les Latins,
Ovide, ainsi que le moderne,
Vous eût admise à ses festins ;
Vous eussiez versé le Falerne
Aux plus aimables libertins !
Corine, croyez-moi, dont vous prenez la place,
Instruite par le Dieu du goût,
Paraissait avec moins de grâce,
Tout ignorer, en sachant tout.
Oui, vous reçutes en partage
Sa beauté, son esprit, et son humeur volage,
Ses talens enchanteurs, et ses défauts plus doux :
Elle fut, peut-être, entre nous,
Pour les jeunes Romains plus facile et moins sage ;
Mais voilà le seul avantage
Qu'au parallèle on lui donne sur vous.

Je ne doute pas, mon cher ami, que ce petit

événement ne soit pour toi un des plus intéressans de notre voyage. Je ne te parle point du banquet qui l'a suivi et du feu d'artifice qui l'a couronné. Un feu d'artifice est peu de chose, sur-tout auprès de celui qui roule en ce moment sur nos têtes avec un fracas épouvantable. Le silence et l'obscurité de la nuit rendent encore plus horrible la lueur des éclairs et le bruit de la foudre. J'entends d'ici les cris de nos dames, qui, tremblantes dans leurs lits, conjurent les Dieux d'épargner leur jeunesse et leurs grâces.

Pour moi, que rien n'ébranle, et qui d'une âme égale
Regarde les enfers et la barque fatale,
Je t'écris en riant d'un style paresseux;
Et peut-être par intervalle
Un vers pur et facile étincelle en mes jeux.

Cependant le vent redouble, et je crains bien qu'il ne nous empêche de reposer cette nuit. C'est un malheur, par exemple, contre lequel je me sens moins affermi, et dont je me consolerai plus difficilement. Je donne à tous les diables Eole, son outre, et les possédés qu'elle renferme.

Dans mon foyer l'un en grondant murmure,
Tel que l'airain vomissant un boulet;
L'autre de loin me frisant le colet,
En fifre aigu, fait siffler ma serrure:
Le vent glacé, qui traîne les hivers,
Bat mes volets et fait trembler la vître;
Le vent plus fier qui soulève les mers,
Si j'abandonne un moment mon pupître,
En tournoyant emporte mon épître,
Et mes couplets, et ma prose et mes vers.

Tout cela m'avertit de finir. Adieu, mon cher ami, reviens vîte à la caserne; et puisses-tu, dégoûté des voyages, n'en faire plus qu'un, mais éternel, de Paris à Feuillancour, et de Feuillancour à Paris!

Ils naîtront ces paisibles jours,
Jours consacrés à la paresse,
Et dont la sœur de la sagesse,
La molle insouciance embellira le cours!
Plus de clairons ni de tambours,
Dont le son guerrier nous éveille,

Plus de lestes brigands, aux uniformes courts,
Qui viennent au galop le bonnet sur l'oreille,
De nos vastes pâtés échancrer les contours,
Et boire la liqueur vermeille
Que nous avons mise en bouteille
Pour de plus fins gourmets que messieurs les Pandours !

VERS
A MONSIEUR LE MARÉCHAL
DUC DE **.

EN LUI PRÉSENTANT LE VOYAGE DE BOURGOGNE, DANS UN BAL DE LA SAINT-LOUIS.

VOUS qui des mains de la victoire,
Tenez le sceptre des guerriers ;
Vous, dont les filles de mémoire
Au temple brillant de la gloire,
Ont déjà placé les lauriers ;
Vous que l'Athénien volage,
Jadis, pour plus d'une raison,
En foule eût suivi chez Platon,
Au Portique, à l'Aréopage,
Et dans les champs de Marathon,

Recevez mon itinéraire,
Et souffrez qu'au sortir du bal,
Un très-modeste volontaire,
Sous vous, apprenant l'art de plaire,
Et l'art moins doux, mais nécessaire,
De combattre un peuple rival,
Ose d'une main téméraire
Attacher quelques brins de lierre
Sur le front de son général.

Dans ce frivole badinage,
L'auteur n'a peint, suivant l'usage,
Que la moitié de ses travers :
Sachez qu'au printems de mon âge,
J'ai déjà fait plus d'un voyage,
Qu'un jour on lira dans mes vers.

Au ton mélodieux d'Horace,
M. ntant le luth d'Anacréon,
Enflammé d'une noble audace,
D'abord au sommet du Parnasse;
J'osai planter mon pavillon;
Et, là, je marquai votre place
Entre Mécène et Pollion.

Prenant mon caprice pour guide,
Épris d'un maître plus charmant,
Bientôt je quittai brusquement
Sans un seul mot de compliment,
Le Dieu de l'onde Aganipide;
Et je crus que, d'un vol rapide,
Tour-à-tour un enfant de Mars
Devait du palais des beaux arts
Passer dans le temple de Gnide.

Aux pieds des Amours demi-nus,
Je fis une courte prière,
Et par des sentiers inconnus
Fuyant l'empire de leur mère,
Loin de Paphos et de Cythère,
Je portai mes vœux ingénus
Aux autels d'une autre Vénus,
Plus touchante que la première.

Heureux cent fois qui la peindrait
D'un crayon savant et fidèle!
L'image à tous les yeux plairait,
Et ne pourrait offenser qu'elle;

Mais dispensez-moi du portrait,
Vous qui connaissez le modèle!
C'est l'aimable Divinité
Que l'essaim des jeux environne,
Qui tempère par sa bonté
L'auguste éclat de sa couronne,
Et qui tiendrait de sa beauté
Le sceptre que son rang lui donne.
Sous ses auspices à la cour,
Enfin j'ai borné sans retour
Ma course inquiète et volage,
J'abjure dans ces lieux charmans
Mes éternels égaremens;
C'est mon dernier pélerinage:
Ou si d'un paisible repos,
Bellone vient troubler les charmes
S'il faut ressaisir nos drapeaux,
Et dans le sang de nos rivaux
Venger la gloire de nos armes;
Daignez être mon conducteur,
Me voilà prêt pour ce voyage:
Formez mon docile courage;

Et si l'indulgence d'un sage
Permet cet orgueil à mon cœur,
Jamais mon maître au champ d'honneur
Ne rougira de son ouvrage.

ÉPITRE

À M. DESFORGE-BOUCHER,

ANCIEN GOUVERNEUR-GÉNÉRAL DES ISLES DE FRANCE ET DE BOURBON.

Oui, c'est assez qu'aux bornes de l'Afrique,
Au sein des mers qu'échauffe le tropique,
On vous ait vu donner de justes lois,
Et soutenir la majesté des Rois.
Si la fortune en des mains étrangères
A transporté vos grandeurs passagères,
Épargnez-vous de coupables regrets,
De vains desirs ou des vœux indiscrets :
Le vrai bonheur est dans la solitude.

C'est là qu'épris des charmes de l'étude,
Fuyant le monde après l'avoir servi,

Des seuls beaux arts le vrai sage suivi,
Foule à ses pieds l'importune mémoire
De ses plaisirs et même de sa gloire.
Le sage, instruit à régler ses penchans,
Vit à la cour, mais il meurt dans les champs.

Moi-même, hélas ! qui dans la fleur de l'âge,
N'ai point l'orgueil ni le tems d'être sage,
Plus d'une fois, loin du bruit de la cour,
Cherchant l'abri des bois de Feuillancour (1)
Je préférais aux rives de la Seine
Ces bords fleuris qu'une simple fontaine
Mord sourdement d'un flot tranquille et pur.
Ce beau vallon me plaît mieux que Tibur.
Là, le premier, sous l'herbe renaissante,
Je viens cueillir la fraise rougissante,
Et du rameau détache, le dernier,
Ces dons mûris qui rompent le panier.
Au seul hiver nous cédons nos retraites.
L'affreux hiver, fortuné que vous êtes !
A-t-il jamais dans vos rians climats
Blanchi la terre et durci les frimats ?

Pour vous deux fois le printems se couronne,
Deux fois Cérès vous ramène Pomone,
Et le soleil vous verse, dans son cours,
De belles nuits et d'éternels beaux jours.

Toi, dont l'image en mon cœur est tracée,
Toi qui reçus ma première pensée,
Les premiers sons que ma bouche a formés,
Mes premiers pas sur ton sable imprimés,
Rivage heureux, tu n'es plus ma patrie!
O jour présent à mon âme attendrie,
Où de ton sein, jeune encore, enlevé;
Aux doctes sœurs nourrisson réservé,
Sous d'autres cieux cherchant un autre monde,
J'ai vu tes bords s'enfuir au loin dans l'onde!
Que de regrets ont suivi mes adieux!
Combien de pleurs coulèrent de mes yeux!
Que j'aime encore, après quinze ans d'absence,
Ce Gol (2), témoin des jeux de mon enfance!

Sur le penchant d'un fertile côteau,
Il m'en souvient, s'élève le château;
L'art a mêlé, sous son riche portique,

Le goût Français au luxe Asiatique ;
Et j'admirais ces tapis précieux
Que brode en Perse un peuple industrieux,
Ces fins tissus d'une écorce docile,
Et cet émail transparent et fragile,
Qu'au fleuve jaune a pétri le Chinois,
Vases brillans, arrondis sous ses doigts.

Or, dites-moi, quand, des mers du Bengale;
La Chine antique et sa fière rivale,
L'Inde en tribut vous portent leurs trésors;
Quand dans vos bois, sur vos fertiles bords,
Tout s'embellit; quand vous buvez, à table,
D'un vin du Cap la sève délectable,
Ou ce café qui porte un feu nouveau
Dans tous les sens, chatouille le cerveau :
Qu'importe alors qu'au joug de la Tamise
Howe ait rangé l'Amérique soumise,
Ou qu'il ait fui sous les murs de Boston ?
Que dans Paris le frivole Agaton,
Sans nul dessein courant la ville entière,
Danse au Waux-Hall et soupe à la barrière ?
Qu'un traîneau peint sur nos remparts glacés,

Laisse, en fuyant, de longs sillons tracés?
Ou qu'à la course un beau cheval de race
Dont les aïeux ont vaincu dans la Thrace,
Emporte au but le jockei noir ou blanc
Qui rend la bride et lui serre le flanc?

Laissez Paris étaler ses miracles,
Son Colysée et ses trente spectacles,
Et ses tournois dont il est si jaloux :
Oui, la nature a des aspects plus doux.

De vos jardins, la mer calme et tranquille
Paraît au loin un crystal immobile ;
Et quelquefois au bord de l'horizon,
Quand l'air du soir rafraîchit le gazon,
L'œil abusé de ses propres images
Voit des vaisseaux errant dans les nuages.

Veut-on soudain qu'au gré du spectateur,
Sans le secours d'un peintre ou d'un acteur,
La scène étonne, intéresse, remue?
Le vent s'élève, et mollement émue
L'onde blanchit sous l'effort des rameurs.
Déjà l'air siffle ; et de sourdes clameurs

Ont retenti dans la forêt profonde :
A coups pressés la foudre éclate et gronde.
Des mers en feu le courroux impuissant
S'élance, roule et laisse, en frémissant,
Un sel plus pur dans ces moissons superbes,
Dont il courait ensevelir les gerbes.

Champs fortunés, ombrages toujours verds,
Ah ! que ne puis-je, oubliant l'univers,
Dans votre sein couler des jours prospères !
J'irai, j'irai sous le toit de mes pères,
J'irai revoir mes pénates chéris.
Oui, c'en est fait, j'abandonne Paris ;
Qu'un peuple aimable, y couronnant sa tête,
Change l'année en un long jour de fête ;
Pour moi, je pars.... Où sont les matelots ?
Venez, montez et sillonnez les flots.
Au doux zéphir abandonnez la voile,
Et de Vénus interrogeons l'étoile.

Qui trouverait sous son astre amoureux
Une onde calme ou des vents rigoureux ?
Je vous revois, palais simple et rustique,
De mon berceau dépositaire antique !

O doux moment à mon cœur éperdu !
Je vous revois ; et toi, qui m'es rendu,
Toi qu'en s'ouvrant mes yeux virent éclore
Des doux baisers de Vertumne et de Flore,
O compagnon cher à mes premiers ans,
Jeune arbrisseau (3) qui distilles l'encens,
Retiens tes pleurs, quand le sort nous rassemble !
Te souvient-il que nous croissions ensemble !
Ah ! si mon bras, moins débile aujourd'hui,
Fit de bonne heure, en t'offrant son appui,
De l'amitié le doux apprentissage,
Étends sur moi ton fraternel ombrage :
L'éclat du jour importune mes yeux.

Quel ambre pur s'exhale dans les cieux !
Peuple innocent, chéri de la nature,
Quel Dieu pour toi fait ployer sans culture
Le bananier sous son riche fardeau,
Et dans tes champs errer le melon d'eau ;
Couvre de pleurs la mangue savoureuse (4),
Suspends l'orange à sa branche épineuse,
Et fait jaunir l'ananas fortuné,

D'un long feuillage au sommet couronné ?
La pourpre même enrichit la grenade :
Plus belle encor la simple jam-rosade (5),
Reine des fruits, a les vives couleurs,
Le doux parfum de la reine des fleurs.

Mais comment peindre ou compter tes richesses,
Ces fruits, du Gange orgueilleuses largesses,
Qui, sans honneur étonnés de vieillir,
Cèdent aux mains qui daignent les cueillir ?
Ce luxe heureux est ton moindre partage.
O liberté ! noble et vain héritage,
Germe écrasé sous les pieds des tyrans,
Mon cœur ici, sous des traits différens,
Retrouve au moins ton image adorée !
Vois ces palmiers, dont la sève égarée
Impunément s'élève ou s'arrondit :
A ses écarts la nature applaudit.
Esclave en France, esclave au bord du Tibre,
L'arbre affranchi dans ces lieux est donc libre ?
Jamais un rustre, armé d'un long ciseau,
S'efforça-t-il de ployer en berceau
Du canellier l'écorce aromatique,

Ou d'asservir au cordeau symétrique
Ces tamarins qui peuplent vos déserts,
Et le coton blanchissant dans les airs ?
Vit-on jamais dans le creux des vallées
Un fer impie aux branches mutilées,
Donner deux fois un époux étranger ?
Vit-on jamais le pudique oranger,
Pleurant deux fois ce joug involontaire,
Porter les fruits d'un hymen adultère !
Son front fertile, à l'abri des chaleurs,
Croît de lui-même, et se couvre de fleurs.

Le cocotier (6) prête une ombre plus rare.
Loin de nos mains en vain sa tige avare
Court dans les cieux suspendre son trésor;
Le nègre agile a déjà pris l'essor :
Sur l'arbre uni signalant son adresse,
Des deux genoux, des deux mains il le presse,
Monte et revient, superbe ravisseur,
D'un chanvre utile arrachant l'épaisseur,
Faire à sa proie une heureuse blessure.
Le lait jaillit, et ruissèle et murmure ;
D'une chair blanche au-dedans couronné,
Le noyau s'ouvre, en coupe façonné.

Qu'on vante encor la coupable industrie
Qui, dans la Flandre et l'humide Neustrie,
Sut préparer en perfides boissons
Le jus des fruits et le suc des moissons !
Quels doux roseaux (7) dans ces plaines jaunissent !
J'entends au loin cent pressoirs qui gémissent :
Du jonc noueux le nectar exprimé
Brille à mes yeux en sucre transformé,
Ou pétillant dans sa mousse légère,
Monte, frémit et s'échappe du verre.

C'est-là qu'au bord d'un ruisseau transparent
De Bornéo le girofle odorant (8),
Heureux larcin d'un mortel intrépide,
Lève, en secret son front jeune et timide.
Ah ! protégez cet arbuste naissant !
Craignez pour lui le troupeau bondissant,
Les vents fougueux, et la jalouse rage
D'un peuple armé pour venger son outrage !
Je vois déjà le Batave inhumain
Traverser l'onde, et la flamme à la main,
De ces noyers où mûrit la muscade.
Exterminer l'innocente peuplade.

Je vois, je vois les rameaux renversés,
Et leurs débris en cendre dispersés.
Peuples, volez, embrassez sa défense;
Au fer cruel dérobez son enfance.
Un jour, un jour, l'arbuste infortuné
Se souviendra qu'à périr condamné,
Sans vous, hélas! opprobre du bocage,
Jamais la fleur n'eût blanchi son feuillage;
Et loin des yeux prudemment élevé,
Enrichira les mains qui l'ont sauvé.

Je sais très-bien qu'au lever de Julie,
Tous ces objets sont traités de folie.
Là, pour tout livre, un souvenir doré
Offre à son œil d'un jour doux éclairé
Le plan du soir; et retrace à merveille
Tous les projets qu'elle oublia la veille.
La Belle doit briller à l'Opéra :
On veut savoir si la Reine y viendra,
Si Legros chante; on ne s'informe guères,
Si, travaillé par cent mains étrangères,
Le tissu frais, dont son lit est orné,
Fut dans Pékin lentement dessiné.

Ah ! dans vos bois je sens bien qu'il faut vivre ;
Mais par malheur, je ne saurais vous suivre,
Me dit encore un importun du jour :
Je connais trop et la ville et la cour.
Voulez-vous point qu'après la comédie,
Un fol essaim, à souper chez Lydie,
En ricanant m'affuble d'un couplet ?
Non, non, partez : laissez-moi, s'il vous plaît,
Rire avec eux au bout de l'hémisphère.
Est-on oisif, pour n'avoir rien à faire ?
Et n'ai-je pas mes chiens à caresser,
Glicère à voir, ses cheveux à tresser
Pour l'embellir, ou calmer sa rivale ?
Comment remplir cet immense intervalle,
Qui de leurs nuits doit séparer vos jours ?
Ici du moins nos soleils sont plus courts.
Sous l'équateur que peut-on faire ? On pense.
C'est bien assez de digérer en France ;
Et pour mes nerfs, trop prompts à s'agacer,
Le fier Bouvart me défend de penser.

Ainsi raisonne, au foyer du théâtre
Un étourdi, du fracas idolâtre,

Qui croit peut-être, en son esprit borné,
Que de vos bois l'habitant fortuné,
D'un autre Dieu noire et grossière image,
Eut l'âme épaisse et le mufle sauvage
Du cafre errant dans le sable Africain.

On sait qu'un jour, pour mieux tromper Vulcain,
Mars et Vénus dans vos bois descendirent;
L'Amour survint, et vos peuples naquirent.
L'homme soudain se sentit né de Mars.
Vers un ciel pur élevant ses regards,
Il tend son arc, et d'un bras qu'il déploie
Décoche un trait qui va percer sa proie.
Le trait lancé retombe au même instant,
Et lui rapporte un ramier palpitant.
Le jour entier signala son adresse.
L'ombre, à son tour, vint servir sa tendresse;
Et vers l'aurore, accablé de desirs,
Il s'endormit, mais rêva ses plaisirs.

Quel doux souris, quelle rougeur charmante,
A son réveil embellit son Amante!
Dieux! que d'attraits! En vain ses longs cheveux

Couvrent son corps de leur voile onduleux ;
Ses longs cheveux et sa taille légère
Trahiraient seuls le secret de sa mère.
Si l'un de Mars eut la noble fierté,
De Vénus l'autre a toute la beauté.

Vous que Vénus, ainsi que Mars, protège,
Ne quittez pas le séduisant cortège
Des jeux badins, des amours paresseux ;
En cheveux blancs buvez le vin mousseux,
Et puis dormez au sein de la victoire :
La volupté sied très-bien à la gloire.

Pour la servir avec vous plus long-tems,
J'allais déjà sur les flots inconstans,
Des vents du sud braver la violence.
Mais l'airain gronde, et l'Europe en silence
De la discorde attend l'instant fatal.
Le nouveau monde a donné le signal.
Mars, sous les traits de mon auguste maître,
Plus beau, plus jeune et plus vaillant peut-être,
Me dit : « Restez, accompagnez mes pas ;
» Soit qu'aux Germains portant un sûr trépas ;

» Du sein des bals, des plaisirs et des fêtes,
» Je vole au Rhin promis à mes conquêtes ;
» Soit que de Londres effrayant les remparts,
» Je montre un jour, aux sanglans léopards,
» L'appui du trône et le vengeur d'un frère ».

C'en est donc fait : une rive si chère
N'aura de moi que mes faibles écrits.
Partez mes vers ; je demeure à Paris.

NOTES.

(1) CHERCHANT l'abri des bois de Feuillancour.

Vallée entre Marly et Saint-Germain, dont il est question dans le Voyage de Bourgogne.

(2) Ce Gol témoin des jeux de mon enfance.

Magnifique château de M. Desforges, à l'île de Bourbon.

(3) Jeune arbrisseau qui distille l'encens.

Le benjoin.

(4) Couvre de pleurs la mangue savoureuse.

Fruit excellent, dont la peau est couverte d'une espèce de gomme résineuse.

(5) La simple jam-rosade.

La jam-rosade est à-peu-près de la grosseur et de

a forme d'un abricot. La chair en est blanche. Son coloris et son parfum sont précisément ceux de la rose. C'est ce qui l'a fait nommer, par les Portugais Indiens, ïam rosade, ou jam-rosade; c'est-à-dire, fruit-rose.

(6) Le cocotier prête une ombre plus rare.

Cet arbre, dont la tige droite et unie s'élève communément à plus de soixante pieds, ne se couronne que de cinq à six feuilles extrêmement longues et larges. Son fruit énorme est suspendu au sommet par grappes. Il est enveloppé d'une espèce de chanvre dont on fait des cordages. Sa feuille sert à couvrir les maisons. Il fournit, à la fois, le mets, le breuvage, et même la tasse qui doit le contenir.

(7) Quels doux roseaux dans ces plaines jaunissent!

Les cannes à sucre. Outre le syrop et le sucre, on en exprime encore un vin très-agréable, nommé, par les Créoles, frangourin, ou vin de cannes.

(8) De Bornéo le girofle odorant.

Tout le monde connaît l'heureuse témérité de

M. Prévôt de la Croix, chevalier de Saint-Louis, qui entreprit d'enrichir les îles de France et de Bourbon, de la culture de la muscade et du girofle, et qui en rapporta les premiers plants des possessions hollandaises.

FIN DES NOTES.

A MADAME ***.

En faveur de ma jeunesse
Et de ma folle gaîté,
Vous n'avez que trop vanté
Des chansons que la paresse
Me dicta pour la beauté :
En flattant ma vanité
Vous affligez ma tendresse.
Je vous aime, et j'ai vingt ans :
Le laurier peut-il me plaire ?
Enchaînez-moi de rubans,
Parez ma muse légère,
Et du myrte de Cythère
Et des festons du printems.
La gloire est belle à mon âge ;
Mais l'amour est enchanteur :
Louez un peu moins l'ouvrage ;
Aimez un peu plus l'auteur.

PRIÈRE

A LA JEUNESSE.

VERS ADRESSÉS A M. L'ABBÉ DE LILLE, AU PREMIER JOUR DE L'AN.

Au plus frivole des amis,
Et par malheur au plus aimable,
Portez, Déesse favorable,
Les jours que vous m'avez promis!
Comme ces beautés infidelles
Qu'on quitte et qu'on reprend toujours,
Malgré ses erreurs éternelles,
Je mets ses beaux ans sous vos ailes
Et sous la garde des Amours.
Toujours épris de goûts volages,

Toujours parjure à ses sermens,
Plus mobile que les nuages,
Il s'abandonne à tous les vents;
Et, dieu merci! depuis deux ans,
Je ne le vois qu'en ses ouvrages.
Ah! dans ce brillant tourbillon,
S'il est heureux, je lui pardonne:
De Virgile et d'Anacréon
Qu'il ceigne la double couronne,
Et qu'il soit jusqu'à son automne
Plus étourdi que Voisenon!

A MA ZIRPHÉ,

SUR LA PHILIS DE TOUT LE MONDE.

Une taille souple et légère
A nos rimeurs, Zirphé ne coûte rien,
Et depuis mille ans, tu sais bien
Que leur muse a de droit l'empire de Cythère,
Le minois de Vénus, son sourire, ou le tien.
Un essaim de Zéphirs l'environne sans cesse;
Au moindre mouvement paraît la Volupté;
Pâris, en cheveux blancs, vient juger sa beauté;
La pomme échappe, roule, et la voilà déesse!
Faut-il nous crayonner Philis?
C'est Flore, c'est Hébé que l'on va peindre ensemble:
On sème à pleines mains les roses et les lys,
Et l'on fait un portrait, Zirphé, qui te ressemble.

Vieux Zéphirs, vieux Amours, traînez-vous loin de moi !
Je bannis et les Jeux, et les Ris, et les Grâces,
Je ne veux plus les voir voltiger sur tes traces :
Il est si doux d'être seul avec toi !
Je veux bien respecter le trône de verdure
Sous des myrtes entrelacés :
Mais rendons à Vénus son antique parure ;
Tu n'a pas besoin de ceinture,
Et la pudeur te couvre assez.
Que sur tes épaules d'albâtre
Tes tresses flottent, si tu veux,
Je n'entends point qu'un Dieu folâtre,
Plus fortuné que moi, caresse tes cheveux,
Zirphé, je suis jaloux d'embellir ce que j'aime !
Couronnons ton chapeau de fleurs ;
Mais je veux les placer moi-même,
Flore n'en viendra point assortir les couleurs.
J'aime assez, il est vrai, ces Philis éternelles
Qui tournent, parmi nous, vingt têtes tous les ans,
Qu'on ne trouva jamais cruelles,
Qui sont bien tendres, bien fidelles,
Et n'existant jamais, ont toujours des amans.

Votre époux m'arrête aujourd'hui ;
Et s'il faut vous ouvrir mon âme,
Je périrais cent fois d'ennui
De le voir protéger ma flâme,
Et d'être, en lui souflant sa femme,
Encor remercié par lui.

Que cet homme me désespère !
Il n'est soupçonneux ni jaloux !
Monsieur, toujours paisible et doux,
Me verrait, je crois, sans colère...
Moi, madame, en sachant vous plaire,
Je veux déplaire à votre époux.

Je veux, pour vous trouver plus belle,
Et mes plaisirs cent fois plus courts,
Que sa jalousie éternelle
Se plaise à troubler nos amours ;
Et que, pour mieux triompher d'elle,
Un nouveau danger tous les jours,
M'inspire une ruse nouvelle.

Faut-il aller au rendez-vous ?
Palpitant d'amour et de rage,

D'espoir, de crainte et de courroux,
J'aime à trouver sur mon passage
Un large suisse et deux verroux.
Alors que les faveurs sont chères !
Que les caresses ont de prix !
Et dans ces amoureux mystères
Si, par malheur, j'étais surpris ;
Quand Vulcain venait à paraître,
On sait que des bras de Vénus,
Mars en chemise et les pieds nuds,
Santait gaîment par la fenêtre.

A UN MYRTE.

Croissez, l'honneur de mon bocage,
Jeune arbrisseau que j'ai planté !
La déesse de la beauté
Attend votre premier feuillage.
Croissez, ô myrte plus chéri
Que ces ormeaux qui m'ont vu naître !
Un jour, votre rameau fleuri
Dans les airs s'étendra peut-être.
Sous votre abri voluptueux,
Zirphé veut qu'on lui dresse un trône,
Zirphé vous devra la couronne
Qui doit parer ses beaux cheveux.
Que la fraîcheur de votre ombrage
Nous plaira sur la fin du jour !
Croissez : des fleurs l'amant volage
Frémit dans les bois d'alentour.

Phébus se couche sans nuage ;
Et si demain un sombre orage
S'élève et gronde à son retour,
Que l'oiseau qui lance la foudre,
En réduisant le chêne en poudre,
Respecte l'arbre de l'Amour !

A MONSIEUR

LE CHEVALIER DE PARN*.

Feuillancour, 30 Juin 1774.

Au cap de Bonne-Espérance,
Est-ce bien toi qui m'écris,
Entre la bière et le ris,
Le fromage et la Constance,
D'aussi jolis vers qu'en France
Et dans les murs de Paris ?
Quel est donc ce bon génie
Qui t'accompagne en tous lieux ?
Et qui sur l'onde en furie,
Hélas ! et loin de nos yeux,
Promenant sous divers cieux
Et ta fortune et ta vie

Dans le plus triste séjour,
Près du peuple à face noire,
Maudit du beau Dieu du jour
Et des filles de mémoire,
Te fait rencontrer la gloire
Et le plaisir et l'amour ?

Je remarque, mon cher ami, que tu es le premier poéte, depuis le Camoëns, qui ait doublé ce fameux cap des tempêtes, regardé si long-tems comme la dernière borne du monde vers le pôle austral. Mais le Camoëns ne dansa point de menuet à Rio-Janéïro avec la plus belle personne du Brésil. Trente Urselines charmantes ne soulevèrent point un coin de leur voile pour le voir passer : enfin on ne lui jeta point le soir des bouquets par la fenêtre. Il fuyait sa patrie, et tu vas revoir les lieux qui t'ont vu naître. Il fut bientôt oublié sur les bords du Tage, et ton absence est sur les rives de la Seine l'éternel objet de nos entretiens, de nos regrets et de nos craintes. La seule ressemblance que je trouve entre le Portugais et toi, c'est que vous fîtes tous deux, à quatre

mille lieues de l'Europe, vos plus aimables vers, et que tous deux vous vivrez toujours.

Ne fumant point et buvant peu, je sens que la société du Cap et la tournure de ses habitans doivent avoir très-peu d'attraits pour toi. Je leur passe d'avoir rassemblé dans leur magnifique jardin *de la Compagnie* les fleurs et les fruits des quatre parties du monde, et sur-tout de s'être procuré de l'ombrage sur un sol aride où il est si nécessaire et si rare; mais je suis fort scandalisé des mœurs de ce pays : je ne conçois pas que les Hollandais attachent si peu d'importance à un baiser, qui parmi nous vaut la dernière faveur. Les malheureux! en ne le défendant point, ils ont détruit tout son charme. Ils ont anéanti les plus douces prémices de l'amour, et son langage le plus passionné. Et comment donc les femmes font-elles dans ce pays pour avouer qu'elles aiment, ou qu'elles se sont assez défendues? Il est bien dur d'être obligé de tout décliner.

Nous sommes depuis trois semaines à Feuillancour, et tels à-peu-près que tu nous a laissés, si ce n'est que ton frère est devenu encore plus gourmand,

et moi plus paresseux, depuis que nous avons été inoculés. Le soleil est à-peu-près au tiers de son cours lorsqu'on se lève ; et pour remplir ce que nous nommons bravement la matinée, on s'occupe de vers, de prose, de musique et d'autres semblables bagatelles. Le soleil baisse ; nos dames montent dans des calèches découvertes que nous conduisons nous-mêmes avec assez d'adresse ; nous courons jouir, sur cette longue et superbe terrasse de Saint-Germain, d'un des plus beaux aspects qui soient au monde, et nous nous égarons dans les mille et une routes de cette forêt.,

Où fuyant la foule indiscrette
Des invalides du canton,
Et tenant en main la musette
Qu'à toi seul il légua, dit-on,
Le vif, le piquant Hamilton,
Jadis sur un si nouveau ton,
Chanta le Brochet et Nanette.

Le soir est terminé par un souper fort gai, et par des chants qui se prolongent fort avant dans la nuit.

Ainsi du nectar qui ruisselle
Des pressoirs de Beaune et d'Arbois,
Nous humectons les petits pois
Que donne la saison nouvelle ;
Tandis que vers l'astre brillant
Qui se lève sur notre France,
Et qui par un don éclatant,
D'abord signale sa puissance,
Après une longue souffrance,
Tous les cœurs remplis d'espérance
Se tournent en le bénissant :
Que plus loin vers la mer Baltique
On s'empresse de partager
Les deux tiers d'une république,
Et le tout, pour la protéger :
Qu'enfin les soldats de Russie
En foule inondant la Turquie,
Jurent de tondre Mustapha,
Et de rendre à la Circassie
Cent beautés, qui sur leur sopha
Passent bien tristement leur vie,
Et qui dans cet affreux séjour,

Si cher aux tyrans de l'Asie,
Hélas ! n'ont point connu l'amour
Et connaissent la jalousie.
Adieu, je m'aperçois trop tard
Que ma muse fort indiscrette,
Mettant toute fleur à l'écart,
T'écrit une froide gazette,
Où de la ville et du rempart
L'histoire amusante et secrette
N'a pas même un article à part.
Mais ma plume court au hasard :
La gêner n'est pas mon systême ;
Entre nous, je ne veux point d'art :
On est toujours un peu bavard
Lorsqu'on écrit à ce qu'on aime.

A MONSIEUR

LE CHEVALIER DE BONNARD.

SUR SON ÉPITRE A LA RAISON.

Rival aimable de Boufflers,
L'Amour, comme lui, vous inspire,
Vous faites d'aussi jolis vers,
Et vous n'avez que le travers
De ne point assez les redire.
Qu'il doit être doux et charmant
Le prix des chansons que vous faites !
Sans doute, aujourd'hui vingt coquettes
Jugent de près votre talent.
Toujours volage et toujours tendre,
Chantez et trompez tour-à-tour

Un sexe qui sait nous le rendre :
La raison ne vaut pas l'amour :
S'il faut finir par elle un jour,
Du moins faites-la bien attendre !

RÉPONSE

AUX VERS PRÉCÉDENS.

QUAND on joint aux feux du printems
Cette fleur d'esprit si brillante,
Et cette gaîté pétillante
Qui vaut seule tous les talens ;
Lorsque l'on fait des vers charmans,
Qu'on connaît son siècle et l'usage,
Et sur-tout quand on a vingt ans,
On a raison d'être volage ;
Et ma foi, soit dit entre nous,
Avec vos grâces et votre âge,
Je le serais tout comme vous,
Et si je pouvais, davantage.
Mais, hélas ! regrets superflus !
Il ne me convient presque plus

De voler de belles en belles ;
Le Tems, avec ses doigts crochus,
Commence à me rogner les ailes.
Par mes vingt-neuf ans averti
Qu'il faut tâcher d'être fidèle,
Je prends sagement mon parti ;
Et même j'y mets tout le zèle
Qu'en sa religion nouvelle
Apporte un nouveau converti.
Je cherche quelque honnête femme
Dont l'esprit sache m'attirer,
À qui je puisse croire une âme,
Qui me laisse un peu soupirer
Avant de se rendre à ma flâme,
Et veuille long-tems m'adorer.
Ah ! si je puis la rencontrer,
La beauté que mon cœur appelle,
(Pardonnez mon jaloux travers
Et ma crainte assez naturelle)
Je ne vous mène point chez elle,
Et ne lui montre point vos vers.

LE CIRQUE.

Jadis on ouvrit à Cythère
Un cirque en l'honneur de Vénus ;
Et dans ces combats ingénus,
L'amant et sa jeune bergère
Briguaient, athlètes demi-nus,
Le prix charmant de l'art de plaire.

A ces tournois voluptueux,
L'Amour et l'Hymen présidèrent ;
Frères, rivaux et demi-Dieux,
Vous jugez bien qu'ils les troublèrent.
L'Hymen s'arrogea, sans façon,
Le droit d'initier les belles :
L'Amour, avec plus de raison,
Voulut, paré de fleurs nouvelles,
Donner la première leçon
D'un jeu qu'il inventa pour elles.

Le différend fut terminé
Dans un concile d'Idalie ;
Par Vénus il fut ordonné
A fille nubile et jolie,
Qu'au Dieu d'Hymen, comme à l'aîné,
Le premier jour serait donné ;
Car telle était sa fantaisie :
Mais que pour prix de sa beauté
L'Amour, comme l'enfant gâté,
Eût tout le reste de sa vie.

Les Grâces, d'un malin souris,
Applaudirent à la Déesse ;
Et cet édit plein de sagesse
Qu'adopta l'univers surpris,
Bientôt des murs de Sybaris
Passa dans Rome et dans la Grèce,
Et gouverne aujourd'hui Paris.

Mais lorsqu'une vierge nouvelle,
O Vénus ! doit grossir ta cour,
Suit-on bien une loi si belle ?
N'est-il point de secret détour ?

L'Hymen, comme on sait, n'a point d'ailes;
On en connaît deux à l'Amour.

Le fripon gagne de vîtesse,
Arrive avant l'aube du jour,
Soufle à l'Hymen son droit d'aînesse,
S'envole, et revient à son tour,
Lorsqu'à peine le soleil baisse.

L'Hymen paraît : ô douce erreur !
Aimable et fortuné prestige !
L'Hymen, de force et de valeur,
Se croit fermement un prodige :
Et pense avoir cueilli la fleur
Qui ne tenait plus sur sa tige.

AUX SAUVAGES.

Loin des bords chéris de la France,
Vous avez le front d'être heureux !
Mes amis connoissez-vous mieux,
Et voyez votre impertinence !

Il est vrai que ces orangers,
Témoins de vos jeux, de vos fêtes,
Ces bois où les Zéphirs légers
Balancent l'ombre sur vos têtes;
Vos solitaires lataniers,
Les perles sur vos pas semés;
Ces fruits qui rompent vos paniers,
Et les richesses parfumées
Qui colorent vos bananiers;
Les grains pourprés de vos grenades,

Et vos ananas couronnés ;
Le lait des palmiers fortunés,
Vos prés, vos vallons, vos cascades,
Annoncent des prédestinés.

Mais sous vos huttes, pardonnez,
Quand je vois vos pipes fumantes,
Vos crânes ronds et cotonnés,
Vos longues oreilles pendantes,
Vos nés camus et basanés,
Vous ne me semblez, je vous jure,
Que des enfans déshérités,
Que la dédaigneuse nature,
Loin de nos climats enchantés,
A relégués à l'aventure :
Nous sommes ses enfans gâtés.

Vivent nos superbes rivages,
Nos mœurs, nos arts et nos écrits !
Que je vous plains, mes chers sauvages,
De n'avoir jamais vu Paris !

Nous fûmes quelque tems volages,

De cent bagatelles charmés ;
Assis enfin au rang des sages,
Nous avons changé nos usages ;
Et les enfans se sont formés.

Nous brisons le hochet frivole
De la légère illusion ;
Des riens le char doré s'envole,
Et la nation la plus folle
Tient le sceptre de la raison.

Nous bannissons les goûts futiles
Les tyranniques préjugés ;
Tous les citoyens sont utiles ;
Tous les grands seigneurs sont rangés.

Autrefois couronnés de roses,
Nous n'aimons plus que les lauriers :
Nous sommes au siècle des choses :
Tout pense, jusqu'aux financiers.

Adieu ta charmante méthode,
Gatti ! nous sommes détrompés !

La santé revient à la mode.
La gaîté préside aux soupés.

L'Amour parmi nous n'a plus d'ailes,
Et suit toujours le sentiment;
Les époux tendres et fidèles
Vivent comme des tourterelles,
Et s'adorent, Dieu sait comment!
A quinze ans, la beauté discrette
Oserait à peine rêver;
Les femmes... c'est une disette,
Et l'on ne peut plus en trouver.

Si vous connaissez nos coulisses,
Nos chars transparens, nos palais,
Le boudoir des jeunes actrices,
Nos cuisiniers, nos chapeaux suisses,
Tous nos déguisemens anglais!
Nos fiers cochers aux gros bouquets,
A la moustache germanique,
A la fureur épidémique
De n'avoir plus l'air d'un Français:
Vous verriez bien, troupe insensée,

Qui n'avez point de colisée,
De grands sauteurs, ni d'arlequin,
Que d'un Dieu bienfaisant et sage
Nous seuls annonçons le dessein :
L'Européen est son ouvrage ;
Mais le nez plat d'un Africain
Ne s'aurait être son image.

A MONSIEUR

LE CHEVALIER DE PARN*.

Versailles, ce 4 Juin 1776.

Maudit enchanteur que vous êtes !
Qui vous demande, en vers heureux ;
Le récit de ce que vous faites
Dans vos bosquets délicieux,
Aux bords du ruisseau tortueux
Qu'on voit par des routes secrettes
Abandonner la Marne et son lit amoureux,
Pour arroser vos paisibles retraites ?

Pourquoi des beaux jours que je perds
Occupez-vous ma rêverie ?
Vos plaisirs et vos jolis vers
Me font mourir de jalousie.

Je n'ai pas de peine à me figurer, mon cher ami, combien le séjour d'Ozoüer doit être agréable en ce moment, et ta muse pouvait m'épargner le soin d'augmenter mes regrets. J'aurais bien voulu me joindre à votre petite caravane, et prendre de tous vos amusemens, dans ce voyage, la part qui m'était destinée; mais il m'a été impossible d'abandonner Versailles; il m'a été impossible de m'éloigner de mon prince, qui nous est encore plus cher depuis que nous avons tremblé pour ses jours.

Ce demi-Dieu convalescent,
Paré des grâces du bel âge,
Dans sa faiblesse intéressant,
Ressemble au lys courbé qui lève, après l'orage,
Un front plus radieux vers un ciel sans nuage,
Et se balance au gré d'un Zéphyr caressant.
Qui n'aimerait mon maître, aux pieds même du trône,
Dédaignant l'appareil qui suit la majesté,
En rassurant par sa bonté
Ceux que trouble, à ses yeux, l'éclat qui l'environne?
Des talens qu'il promet et des vertus qu'il donne,

On dit que l'Olympe surpris,
Déjà lui tresse une couronne
Du laurier sanglant de Bellone,
Et du myrte cher à Cypris.
L'Olympe en le formant juste, aimable, intrépide,
Se plut à l'enrichir de ses dons réunis;
Et dans le beau corps d'Adonis
Il plaça le grand cœur d'Alcide.

D'ailleurs, mon cher ami, si deux divinités m'appellent sur les rives de la Marne, deux divinités me etiennent ici, deux divinités aussi jeunes, aussi aimables que les premières, et dignes en tout de s'associer avec elles sous les frais ombrages d'Armainvillers. Je vais essayer de te les faire connaître; mais je désespère d'en faire une peinture aussi gracieuse que la tienne, quoique le modèle soit absolument le même.

Pleine de raison, de folie,
Et de tristesse et d'enjoûment,
L'une à son naturel charmant
Sait mêler fort ingénûment

Quelques grains de coquetterie ;
Raisonne avec étourderie,
Et déraisonne gravement ;
Confond dans sa tête jolie
La Perse et l'empire Ottoman,
La profane mythologie
Avec le nouveau testament ;
Et parant son babil des grâces de Thalie,
Plaît, on ne sait pourquoi, plaît, on sait trop comment !

L'autre, affligée de vingt ans, qu'elle ne veut pas seulement prendre la peine de compter, assemblage inoui d'insouciance et de sensibilité, et à qui l'on pourrait reprocher trop peu de prétention ; par ce défaut-là même est aussi sûre de plaire.

De son esprit le charme inconcevable
Se sent très-bien, et ne peut s'exprimer ;
Mais ce qui plus vous invite à l'aimer,
C'est sa paresse d'être aimable.

Voilà, je crois, messieurs, des raisons asses bonnes ; et j'espère que vous ne me ferez plus un crime de ne

vous avoir point suivis. Vous pouviez vous épargner ce déluge d'imprécations en vers et en prose, dont votre lettre est remplie; car Dieu en est grandement offensé : et si c'est un honneur pour moi, vous conviendrez que je ne le méritais guères. J'irai vous joindre dès que je le pourrai ; mais, je vous en prie, ne me portez pas de si fréquentes rasades avec ce vin d'Aï, dont je ne trouverai pas une seule bouteille, si vous écoutez vos accès d'amitié pour moi.

Et quel est ce nouveau système
De vuider à ma gloire un quartaut si vanté ?
Mes amis, de ce zèle extrême
Je vous dispense en vérité,
Depuis huit jours entiers qu'à table ainsi l'on m'aime,
Je ne m'en suis pas mieux porté :
L'Aï ne tourne à ma santé,
Qu'autant que je le bois moi-même.

Adieu, mon cher Tibulle; n'oublie pas de me mettre aux pieds des deux charmantes déesses qui ont du moins l'avantage d'être célébrées par un chantre digne d'elles. Mille et mille choses agréables à votre

igneur chatelain. Il me tarde bien, je te jure, embrasser, tour-à-tour et à la fois, toi et ton frère, ton frère et toi.

Je suis chargé de vous présenter à tous deux les mplimens du plus poli, du plus simple et du plus bligeant des hommes,

Semant sur une étude aride
Les fleurs de la belle saison,
Et mêlant aux leçons d'Euclide
Les vers de Virgile et d'Ovide,
Et les couplets d'Anacréon.

Nous partons jeudi pour Marly, où je resterai jusqu'au premier du mois prochain ; et le soir du même our, vous me verrez paraître à Ozoüer.

J'irai, j'irai sous l'abri solitaire
Des myrtes frais, des marroniers fleuris,
Menant Silène et la bande légère
Des Dieux joufflus qui restaient dans Paris,
Le thyrse en main, le front ceint d'un beau lière,
Courir vos bois ébranlés par nos cris,
Et des festins vous disputer le prix,
Assis à table entre Horace et Glicère.

A MONSIEUR
L'ABBÉ DE LILLE,

SUR UN VOYAGE QU'IL PROJETTAIT DE FAIRE EN ITALIE.

Tu les verras, ces superbes remparts,
Trône immortel de l'antique Ausonie,
Ce ciel heuréux propice à l'harmonie,
Au goût des vers, aux talens, aux beaux arts,
Ces monumens et ces marbres épars,
Où des Romains respire le génie,
Et la grandeur du second des Césars!
J'admire sur tes pas ces ruines fatales,
Ces temples écroulés, ces combles entr'ouverts,
Ce théâtre où Mécène eût applaudit tes vers,
Et du fier Agrippa les voûtes triomphales.
Là, Brutus, au sénat, poignardait un tyran;
Là, respirait Titus, l'amour de l'Italie:

Là, Jupiter tonnait au Vatican;
Là, fut surpris Ovide avec Julie.

olons au champ de Mars, au cirque plus vanté;
olons aux jeux guerriers inventés dans la Grèce :
Je vois une ardente jeunesse,
Qu'indigne son oisiveté,
Presser les flancs poudreux d'un coursier indompté,
Déployer, en luttant, sa nerveuse souplesse,
Et disputer aux yeux d'une fière maîtresse,
Le prix de la valeur et non de la beauté.
Oh! que ne suis-je assis au bois de Lucrétile,
Au fond de ces jardins, au profane inconnus,
Où ta muse autrefois, sous les traits de Virgile,
Dans ses vers si touchans, pure, simple et facile,
Fit couler tant de pleurs au nom de Marcellus!
Cascades de Tibur, ombrages d'Albunée,
Qui vous voit, malgré lui, doit chanter ses amours!
Dans votre enceinte fortunée,
On dit qu'au déclin des beaux jours,
L'ombre d'Horace, encor de roses couronnée,
Suit toujours Lalagé qui s'échappe toujours.

LETTRE

A MONSIEUR

LE CHEVALIER DE HAUT**.

Anet, ce 17 Juillet 1780.

J'AI parcouru la Trappe et les mornes déserts
De la nouvelle Thébaïde :
Parmi ces vieux tombeaux que la mousse a couverts,
J'ai cherché vainement l'objet des plus doux vers,
L'infortuné Comminge auprès d'Adelaïde.
Mon cœur, je l'avoûrai, surpris, désenchanté,
N'a point retrouvé ses modèles :
Deux amans si discrets, si tendres, si fidèles,
Dans ces lieux, m'a-t-on dit, n'ont jamais existé.
A leurs malheurs imaginaires,

Ainsi, dans ma jeune saison,
Crédule, j'ai donné des larmes trop sincères :
Hélas! chaque jour la raison
Détruit nos erreurs les plus chères.

Nous avons eu le bonheur, monsieur, de rencontrer à la Trappe le contraste frappant de la vertu esclave dans une cellule, et de la vertu libre sur les marches du trône. En révérant la première, comme nous le devons, nous nous déclarons ouvertement pour la seconde.

Nous voici maintenant dans Anet, c'est-à-dire, dans le séjour consacré de tout tems aux plaisirs, aux beaux arts, à l'amour et à la gloire. Ici, du moins, rien n'est fabuleux. Tous les murs, tous les ornemens du château sont encore chargés de chiffres de Henri II, et de Diane de Poitiers. On lit encore sous les lambris cette foule de devises galantes et ingénieuses que ce jeune prince composa pour elle : on rencontre par-tout son amour. La petite statue de Diane, en pied, qu'il fit fondre en argent, et qu'on voit dans un des appartemens du château, n'est point sans doute aussi intéressante que la

tête même de madame de Montbason, apportée à la Trappe par l'abbé de Rancé, et conservée dans la chambre de ses successeurs : mais on est bien-aise de connaître au moins la taille et les traits d'une femme qui exerça encore, dans un âge aussi avancé, l'empire de la beauté.

Vous jugez bien, monsieur, qu'un de mes premiers soins a été de demander la plaine d'Ivry,

Ce théâtre de la valeur
Et du crime de nos ancêtres,
Où d'un peuple plein de douceur,
Trop docile en tout tems à la voix de ses prêtres,
La moitié combattait son prince avec fureur,
L'autre à l'envi mourait pour le sang de ses maîtres.

Je ne puis vous exprimer ce qui s'est passé en moi, lorsqu'après avoir gravi la côte un peu rude et sablonneuse qui renferme le vallon d'Anet du côté du nord, j'ai découvert tout-à-coup cette plaine immense couverte des plus beaux bleds du monde. Des pleurs ont coulé de mes yeux, en songeant que cette terre avait été engraissée du sang de taut de braves Français. J'ai passé cent fois de la tristesse à l'ad-

miration, et de la peine au plaisir, à l'aspect de ces restes de retranchemens qui virent débattre de si grands intérêts, et de ces riches sillons où le laboureur heurte encore avec sa charrue des tronçons de lance ou d'épée; enfin, à l'approche de cet obélisque simple et noble, élevé à la gloire de Henri IV, par un de ses plus vertueux descendans, à l'endroit même où ce bon roi se reposa sous un poirier, après avoir gagné la bataille.

L'enceinte de l'obélisque, comme vous le savez, monsieur, est bordée de lauriers, qui sans doute n'ont point eu de peine à y croître. J'ai été saisi, en y entrant, d'une sorte de respect religieux; et j'y serais encore plongé dans la plus douce rêverie, si la chaleur du jour ne m'avait forcé à regagner Anet. J'ai parcouru, à mon retour, tout ce qu'il renferme d'aimable, et il ne lui manquait, en vérité, que la présence du maître. Je me suis égaré avec délice dans ce beau parc.

Ouvrage heureux de la nature,
Où cent peupliers blancs qui tremblent dans les airs

Vous amusent de leur murmure ;
Et qu'en se poursuivant sous les ombrages verds,
Cent Nayades, filles de l'Eure,
Embrassent à l'envi de leurs flots toujours clairs ;

Dans ce parc, enfin, qui devint si fameux sur la fin du dernier siècle. Je ne fus pas long-tems à ressentir l'influence du lieu ; et me livrant tout d'un coup à l'espèce d'enthousiasme que m'inspiraient la beauté de ces retraites et le souvenir des grands hommes qui les ont habitées ; j'avais déjà pris ma lyre, et je me disposais à les chanter de mon mieux, c'est-à-dire, assez mal, lorsque je vis sortir d'un bosquet voisin les deux Vendômes,

Ces héros un peu singuliers,
Trop négligés dans leur parure,
Lions dans les combats, et moins chefs que guerriers,
En paix, illustres porcs du troupeau d'Épicure,
Tout souillés de tabac et couverts de lauriers ;
Et sur leurs pas soudain paraître
La foule de ces beaux esprits
Que rassemblait dans son pourpris

De ces lieux le très-digne maître,
Et qui fertiles en bons mots
Contre les méchans et les sots,
Le jour amusaient mon héros,
Et le soir, admis à sa table
Avec de jeunes libertins,
Et plus d'une femme agréable,
Jugeaient du ton le plus aimable
Les vers, les amours et les vins.

Chapelle était à leur tête. L'aspect de ces messieurs m'interdit au point que ma lyre me tomba des mains; et pour la gloire même d'Anet, je ne sais si vous devez en être fâché. Je l'aurais probablement flétrie, en voulant l'augmenter. Je n'osai pas sur-tout, devant Chapelle, me risquer à vous écrire tout seul, dans un genre où il crut autrefois avoir besoin d'un second.

Il est bien difficile, monsieur, de connaître un séjour aussi délicieux sans vous porter envie. Que vous êtes heureux de passer toute la belle saison à Anet! Je sens que j'y passerais volontiers ma vie.

Ah ! si jamais dans ce beau lieu
Vous bâtissez un monastère,
Je viens m'y rendre, en qualité de frère
De la règle de Saint-Chaulieu.

Achevez votre retraite à la Trappe; je vais en faire une un peu plus longue à Versailles, l'endroit de la terre, comme on sait, après la Trappe, où l'on est le moins occupé des choses de ce monde. Je vous supplie de vouloir bien mettre, aux pieds de monseigneur le duc de Penthièvre, mon très-profond respect. S. A. S. daignera peut-être se souvenir des regards pleins de bonté qu'elle a laissé tomber sur moi pendant mon séjour à la Trappe.

Adieu, monsieur, je me recommande à vos prières, et sur-tout à votre souvenir.

A MES AMIS.

Amis, au printems de mes jours,
(On croit tout permis à cet âge)
J'allais dans mon culte volage
Visiter en pélerinage
La terre-sainte des Amours.
Je reconnus sur le rivage
Le batelet d'Anacréon :
Des fleurs pendaient au pavillon,
Les jeux formaient son équipage ;
Silène en était le patron.
Je brisai le tissu frivole
Des rubans qui le retenaient ;
Et sur le fleuve, au gré d'Éole,
Je m'abandonnai sans boussole,
Aux tourbillons qui m'entraînaient.

Enfant chéri de la paresse,
Peu fêté de la docte cour,
Sans art, mais non pas sans ivresse,
J'osai célébrer tour-à-tour
Le vin, le plaisir et l'amour,
Entre les bras de ma maîtresse.
Je me flattais que sa beauté,
Du connaisseur qui toujours fronde
Désarmerait la gravité;
Mais monsieur Bardus irrité
Troubla bientôt ma paix profonde
Et mon aimable obscurité.
Ce géant baisse sa visière,
Et cuirassé d'un triple airain,
Vient aux yeux de l'Europe entière
Combattre, la lance à la main,
Mes vers armés à la légère.
Ainsi l'implacable vautour
S'élance sur deux tourterelles,
Qui dans un bosquet, loin du jour,
Mêlaient leurs becs, battaient des ailes,
Aux pieds des autels de l'Amour.

A MADAME

LA COMTESSE DE S. AUL**.

SUR UNE ÉPITRE QU'ON LUI AVAIT ADRESSÉE.

Oui, j'ai lu, cousine adorable,
J'ai lu deux fois les jolis vers
Qui, sous votre nom favorable,
Sont sûrs de courir l'Univers.
Pouvez-vous bien d'un tel hommage
Vous étonner un seul moment ?
Ah ! lorsqu'au printems de mon âge
J'avais encor quelque talent,
Dans un moins séduisant langage,
Je vous en aurais dit autant,
Et peut-être bien davantage.
Du chantre ingénieux et doux
Qui vous aime, je le parie,

Et qui voudrait à vos genoux
Passer le reste de sa vie,
Vous ne connaissez, dites-vous,
Les traits ni la muse polie;
Mais connaissez-vous, je vous prie,
Tous ceux qui vous trouvent jolie:
Tous ceux que votre esprit rend fous?
D'un soin qui sans doute le blesse
N'allez pas vous embarrasser:
A quelle autre peut s'adresser
L'hymne charmant qu'il vous adresse?
Peu de femmes, en vérité,
Réunissent à la beauté,
Comme vous, cent moyens de plaire;
Et vous seule avez hérité
De l'esprit, de l'urbanité,
Comme du nom de Saint-Aulaire.
Pour peindre si bien vos appas,
Vos yeux, votre grâce divine,
Il faut avoir suivi vos pas;
Où si l'on ne vous connaît pas,
Vous conviendrez qu'on vous devine.

A MONSIEUR **.

Joigny, ce 19 Septembre 1780.

En vers polis et délicats,
En vers qu'Olympe daigne lire,
C'est à vous qu'on voudrait écrire
Du sein de nos petits états ;
Mais auprès du Dieu des combats,
Le moyen de monter ma lyre ?

Prêcheurs des amoureuses lois,
Des plaisirs courageux apôtre,
Dans ce pays très-peu courtois,
Mi-Bourguignon, mi-Champenois,
(Et qui partant n'est l'un ni l'autre),
Méditant les plus doux exploits,
Après une longue abstinence,
Je venais chercher à la fois,

Les plus intéressans minois
Et les plus jolis vins de France ;
Je n'ai trouvé que l'ordonnance
Qui nous prescrit la résidence,
Et qui nous met à quatre mois.

Vous vous doutez bien, d'après cela, monsieur, que je suis au régiment, et que c'est de Joigny qu'on vous écrit. Vous demanderez qu'on vous le fasse connaître. La ville est bâtie sur le penchant d'une montagne; toutes les rues en sont étroites et escarpées; mais sa position sur la rivière, et des environs charmans, en forment un des plus agréables paysages que je connaisse.

Là, des prés étendus ; là, des collines vertes
Où mûrit, plein de pourpre, un raisin velouté ;
Ici, des bois touffus et des salles couvertes,
Où l'amour vers le soir égare la beauté.
Un pont majestueux unit la double rive ;
Des casernes de Mars plus loin règnent les murs ;
Et l'Yonne en son cours errante et fugitive,
Se plaît à les baigner de ses flots toujours purs.

J'ai vu, comme vous pouvez penser, tous les gens à voir, le maire, le bailli, le directeur, tous les notables, et madame l'élue. On n'attend point ici qu'on ait bégayé les premiers complimens d'usage pour vous offrir des cartes. Le reversis s'empare sur-le-champ de la conversation, et la soutient à lui seul jusqu'à neuf heures du soir. En se quittant, il est fort ordinaire de se demander comment on se porte. Comme j'attends toujours le premier moment pour me montrer, et jamais le second pour disparaître, j'entre et je sors volontiers sans avoir proféré une seule parole. Le beau monde m'a pris jusqu'ici pour un sot, et je trouve encore cela tout-à-fait commode. Voilà, monsieur, la société telle qu'elle est, et c'est notre unique ressource. Jugez si nous sommes à plaindre : nous sommes persécutés par les mouches et dévorés d'ennui.

On ne reçoit point en ces lieux
De ces mensongères nouvelles
Qui font l'amour des curieux.
Nos dames, à leur jeu fidelles,

N'ont jamais usé leurs beaux yeux
Sur ces profondes bagatelles ;
Et dans leurs momens sérieux
Ont bien assez de leurs querelles,
Sans embrasser celles des Dieux.
Nous laissons, en rois d'Angleterre,
Aller le monde comme il va ;
Et pour nous le coche d'Auxerre
Est la flotte de Cordova.

Nous avons eu cependant, l'autre jour, un grand événement pour Joigny. La foire y avait attiré un peuple prodigieux de tous les villages, à dix lieues à la ronde. Et quelle terrible foire ! Celles de Bassora et d'Ispahan ne sont rien auprès. Vous imaginez bien que les enfans barbus d'Isaac et de Juda n'avaient point oublié les cannes, les lorgnettes, les ustensiles de la Tamise, et leur probité ordinaire.

On voyait étalés par terre
Ces hochets de tous les climats ;
Des colliers, des bagues de verre,
Et les sifflets dont le parterre
A, dit-on, régalé . . . s

Si vous joignez à ces petits passe-tems quelques bals que nous donnons en plein air à toutes nos élégantes, vous aurez un précis de toutes nos dissipations dans ce bienheureux séjour qui, suivant moi, n'a d'autre avantage que celui d'être fort près de Paris.

Mais dites-moi donc, je vous prie,
Des souffleurs éternel doyen,
Quelques mots de la comédie,
Où des Dieux la troupe choisie
Naguère a figuré si bien;
De cette riante folie,
Le plus doux charme de la vie,
Et que j'adore en vrai payen!

C'est-là qu'il faudroit être, au lieu de végéter ici DE PAR LE ROI. Je n'oublirai jamais le plaisir que j'ai goûté aux dernières représentations. Il n'est pas possible de saisir avec autant de vérité des tons aussi opposés, et de se reproduire avec plus d'agrémens sous des formes aussi différentes.

Je suis encor tout ébaubi

De ces douces métamorphoses.
De G... sous les traits de la vieille Bobi,
Cachant son visage de roses,
Et J... au sourire enchanteur,
Aux traits piquans, à la grâce gentille,
Avec ce parler doux qui pénètre le cœur,
Laisseront à jamais au plus fin connaisseur
A deviner qui des deux est la fille.

Je m'arrête, monsieur; car j'aperçois tout le danger de l'entreprise. L'attendrissante Jenny, l'impayable Pierre-le-Roux, Gotte et Détienlette, Lise et le commissaire de quartier, ont de grands droits à un article à part. Je serais contraint de louer mal ce qui ne saurait être trop bien loué. Il faudrait mettre dans mon rôle autant d'art qu'ils ont mis de naturel dans le leur; mais voilà la chose impossible. D'ailleurs, ne savez-vous pas

Qu'un éloge fastidieux
Peut souvent tenir lieu d'injure?
Je crains sur-tout d'être ennuyeux,
Et n'ai pas les mains assez pures
Pour offrir de l'encens aux Dieux.

Si pourtant je chantais celle à qui les Dieux même
S'empressent en tous lieux de céder leurs autels,
Sous un chapeau de fleurs cachant son diadême,
Et se mêlant aux jeux des paisibles mortels;
Si je disais cet heureux assemblage
D'esprit, de grâces, de bonté,
De raison et de badinage,
Et de douceur et de fierté;
Enfin, si je peignais près d'elle
En dépit de la majesté,
L'amitié constante et fidelle,
Ce portrait, sans être flatté,
Rendrait assez bien le modèle.

La baguette magique est véritablement dans ses mains. Il n'était réservé qu'à elle de réveiller les beaux arts, et de les rassembler dans les délicieux jardins de T***. C'est une école de grâces et de goût, fondée par le Goût et les Grâces elles-mêmes. Je ne crois pas qu'il y ait des gens assez barbares pour condamner de si nobles amusemens. Au reste,

Qu'à Paris un peuple hébêté,
Pesamment à souper les fronde;

Je conçois sa témérité.
La plus régulière beauté
Ne saurait plaire à tout le monde :
Lorsque Vénus sortit de l'onde,
On critiqua sa tresse blonde
Et ses yeux pleins de volupté.

Adieu, monsieur, donnez-vous toujours bien du tourment pour servir, comme elle le mérite, la divinité que nous portons dans notre cœur; car c'est le feu sacré qui nous fait vivre.

Allez, courez, volez où son penchant l'entraîne :
Elle a tant pris de soins de combler mes desirs !
Qu'on prévienne les siens, qu'on charme ces loisirs;
Qu'on la console des soupirs
Que coûte quelquefois la grandeur souveraine :
Eh ! dites-moi, sans les plaisirs,
Que servirait-il d'être reine ?

PROJET D'ORGIE,

A M. DORAT.

Esprit toujours aimable,
Rimeur toujours galant,
Demain donnons au diable
Un monde turbulent;
Et qu'on dresse la table
Près d'un foyer brûlant.
Invitons au mystère
Deux ou trois libertins;
Et couronnés de lierre,
Nous varirons les vins.
Que la beauté nouvelle,
Qui vous trompe à son tour,
Préside à ce beau jour;
Et qu'on donne près d'elle

Un couvert à l'Amour.
Cet enfant volontaire
A tous les vins préfère
Le Champagne brillant,
Dont la vapeur légère
S'élève aux bords du verre
Et mousse en pétillant.
Il est parmi nos belles
Si peu d'objets constans !
Buvons aux infidelles,
Nous boirons plus long-tems.

A MONSIEUR

LE VICOMTE DE B** B**,

EN RÉPONSE A DES VERS QU'IL M'AVAIT ADRESSÉS A FONTAINEBLEAU.

Lassé de tout, sans luth et sans maîtresse,
Depuis long-tems j'étais mort aux plaisirs,
Et le chantre de la tendresse
N'avait plus même de desirs ;
Lorsqu'à ma paupière éblouie,
Dans le plus brillant appareil,
Ce matin vint s'offrir, à l'instant du réveil,
Une beauté piquante, au visage vermeil,
Aux épaules d'albâtre, à la gorge arrondie :
Répandu sur ses traits, un reste de sommeil
La rendait encor plus jolie.
Je reconnus la muse si chérie,

Qui toujours promenant sa foi,
De mes liens jadis, sans trop savoir pourquoi,
S'était brusquement dégagée :
Je crus qu'elle était corrigée,
Et qu'elle revenait à moi.
Je voulus l'embrasser. « Arrête, me dit-elle ;
» B.. m'aime ; il est fier, jeune, ardent, plein de zèle:
» Pour lui seul désormais je garde ces appas.
» Tu me servis trop mal : tiens, je sors de ses bras ;
» Regarde comme je suis belle.
» Lis ce billet ; en vers moins polis et moins doux,
» Autrefois s'exprimait Horace :
» Il l'écrivit sur mes genoux.
» En le dictant j'ai signé ta disgrâce.
» Il faut nous séparer : adieu,
» Tu ne me verras plus ; car B.. me rappelle.
» Tous les amans que j'eus, Anacréon, Chapelle,
» La Farre et Saint-Aulaire, et Vendôme et Chaulieu,
» Je les retrouve en lui ; je lui serai fidelle ».

LETTRE

AU MÊME.

Ah ! c'en est trop, monsieur le vicomte ; et il n'y a plus moyen de résister à toutes vos coquetteries. Comment ! des vers, de la musique, des chansons, et la plus jolie lettre du monde ! Songez donc bien que j'en suis indigne.

A moi des vers si gracieux !
Que je suis fier d'un tel message !
Mortel favorisé des cieux,
On voit bien à votre langage
Que vous êtes du sang des Dieux.

Je ne sais où vous adresser mes remercîmens ; car vous pouvez être également, en Flandre et en Bourgogne, occupé à faire mouvoir, comme il vous plaît,

à gauche, à droite, des gens que cela n'amuse guère, ou à briller dans les états par la sagesse de vos vues, et par le charme de votre éloquence.

Je ne suis pas embarrassé de vos belles destinées. La gloire ne saurait être infidelle au nom que vous portez. Puissiez-vous seulement ne pas m'oublier tout-à-fait pour elle ! Dans la vie active à laquelle je vous vois condamné, j'imagine que vous êtes trop sage pour négliger les plaisirs. Comment passez-vous votre tems, et comment le faites-vous passer aux autres? Je vous connais trop de moyens de plaire, pour croire que, dans ce moment-ci, tout le monde ait lieu de se louer de vous, autant que je le fais. Pour moi,

Couché nonchalamment à l'ombre
Des pins ou des peupliers verds,
Je cherche à donner à mes vers
Ce brillant coloris, ce nombre,
Cet air fini, cet heureux tour,
Et cette grâce naturelle,
Qui d'une lumière immortelle
Parent la moindre bagatelle,
Et qui font vivre plus d'un jour.

Je corrige ces *Amours* que vous avez lu avec beaucoup trop d'indulgence, et qui n'ont d'autre mérite que d'être l'histoire fidelle de mon cœur et de ma vie. J'ajoute et plus souvent j'efface. Confiné depuis trois mois dans mon hermitage, ma seule peine est de songer qu'il faudra bientôt m'en arracher. Mais je jouis, en attendant, de moi-même, du doux aspect de la campagne, des charmes de l'étude et des douceurs de l'amitié.

Que dis-je ? Après tant de tourmens,
Les yeux encor mouillés de larmes,
Je reviens, malgré mes sermens,
A ce cruel Dieu des Amans
Qui seul a causé mes alarmes.
Je le conjure d'occuper
Ces derniers instans d'une aurore
Que je sens prête à m'échapper :
Hélas ! et je lui porte encore
Mon cœur, s'il le veut, à tromper.
Ce qu'on nomme repos m'ennuie :
J'ai besoin d'un plus doux lien :

Lorsqu'une fois, je le sens bien,
D'aimer on a fait la folie,
Age et raison n'y pouvant rien,
Il faut aimer toute sa vie.

A MONSIEUR

LE CHEVALIER DE BONNARD

SUR SA GOUTTE.

Est-il bien vrai qu'en ce moment,
En proie au plus cruel martyre,
O, du Pinde rare ornement,
Vos doigts engourdis tristement
Ne peuvent plus pincer la lyre ?
Je me souviens bien qu'autrefois,
Menant tous deux joyeuse vie,
A table auprès de Maillebois,
Humant, buvant jusqu'à la lie
Le vin d'Aï, le vin d'Arbois,
Le Rivesalte et le Hongrois,
Et celui de Commanderie,

Nous chantions d'une heureuse voix
Themire et Glicère et Sylvie :
Mais je me souviens bien aussi
Que dès-lors et prudent et sage,
Avec ce qu'il faut, dieu merci,
Pour ne l'être qu'au dernier âge,
Tandis que d'un si bon courage
Me livrant à tous mes desirs,
Pourvu d'un moins riche héritage,
Je le semais sur mon passage
Et dévorais tous les plaisirs ;
Vous, pour en jouir davantage,
Voluptueux Epicurien,
De tout faisant un peu d'usage,
Vous n'abusiez jamais de rien.
De l'éternelle Providence
Admirons les desseins cachés !
C'est moi qui commis les péchés,
Et vous en faites pénitence
Mais croyez-moi, consolez-vous
D'un mal qui vous fait des jaloux,
Et songez que l'on vous contemple :

Disciple harmonieux et doux
De l'aimable goutteux du Temple ,
Comme lui chéri tour-à-tour ,
Et du Dieu que l'on nomme Amour ,
Et du puissant fils de Semèle ,
Il ne vous manquait aujourd'hui ,
Pour égaler votre modèle ,
Que d'être goutteux comme lui.
Mais votre gloire est plus brillante ;
Vous deves vivre plus long-tems ;
Car vous obtenes à trente ans
Ce qu'il n'eut , dit-on , qu'à soixante.

A MESSIEURS

LES DEUX FRÈRES DE PARN*.

Trottant au milieu des hivers
Sur l'affreux chemin de Saintonge,
Meurtri par cent cahots divers,
Dont l'un m'élève dans les airs,
Et l'autre aux enfers me replonge;
C'est à vous qu'en courant j'écris,
Très-chers frère en Épicure,
A vous, qui de repos nourris,
Et contre les maux que j'endure,
Bien retranchés sous vos lambris,
Dans mainte agréable peinture,
En dépit d'un ciel toujours gris,
Revoyez les fleurs, la verdure,
Et ne jugez de la froidure

Que par le journal de Paris
Et les nouvelles du Mercure.
Que faites-vous en ce moment
Sur les bords heureux de la Seine ?
Votre cœur pressent-il ma peine ?
Songez-vous à moi seulement ?
Peut-être qu'au sortir de table,
Après un dîner délectable,
Dont votre esprit fit l'ornement,
Humant la liqueur d'Arabie
Dans des soucoupes du Japon,
Vous calmez de ce doux poison
Les vapeurs de la Malvoisie,
Ou d'un vieux vin de Canarie
Imprégné d'ambre et de goudron ;
Vous jugez la pièce nouvelle,
Vous fredonnez quelque chanson,
Tandis que sur un autre ton,
A travers la brume éternelle
Qui cache à mes yeux l'horison,
A chaque poste je querelle
Maître, chevaux et postillon.
Je sais bien qu'autrefois Tibulle,

Entre les deux monts que voilà,
Comme moi, devers Nante alla;
Mais ce fut sous la canicule:
Il suivait son cher Messala.
La route alors était plus belle,
Car le préteur pouvait venir;
Et l'intendant de la Rochelle
Avait soin de l'entretenir.
Tibulle était couvert de gloire;
Il avait dompté, tour-à-tour,
Le Var, la Garonne et l'Adour:
Il courait soumettre la Loire,
Et l'appareil de la victoire
Trompait les chagrins de l'amour.
Du souvenir de l'Italie
On cherchait à le consoler:
Il eut par-tout la comédie;
Et s'il lui manquait sa Délie,
Il pouvait du moins en parler.

Il n'y a pas un mot, comme vous le voyez, messieurs, dans ce petit rapprochement, qui ne soit

pour moi un juste sujet de dépit, de honte ou de tristesse. Que tout a dû changer sur la route, depuis l'expédition de Tibulle et de Messala dans l'Aquitaine, et le long du golfe de Biscaye ! Que de monumens détruits, de générations ensevelies ! Il ne reste peut-être de ce tems-là que les chevaux qu'on attèle dans ce moment à ma voiture, et le postillon qui doit les conduire; car je juge à leur extrême maigreur, et à leur figure moribonde, qu'ils peuvent fort bien être les mêmes qu'on donna, il y a environ deux mille ans, à nos aimables et illustres voyageurs! J'en ai fait la question à mon guide, en lui dépeignant de mon mieux les deux Romains; et il s'en est si mal défendu, que ma conjoncture est devenue presque une certitude.

O quelle différence, mes chers amis, entre cette partie aride de la Saintonge et les belles provinces que j'ai coutume de parcourir tous les ans ! Où sont les riches plaines de l'Angoumois et du Poitou ? Où sont ces délicieux paysages de la Touraine et de l'Orléanais ? Vous jouissez l'espace de vingt lieues, sur la levée, d'un spectacle aussi agréable que ma-

gnifique. Les deux côteaux qui renferment la Loire, sans la gêner, sont couverts de bois et de verdure, de rochers habités, de villages et de châteaux qui dominent les deux rives. Tout cela est réfléchi sur les flots. Vous suivez le cours inconstant de la rivière: vous allez, vous venez, vous serpentez comme elle, mesurant sans cesse votre marche sur celle des voiles nombreuses qui vous accompagnent, et qui semblent moins poursuivre leur route que disputer avec vous de vîtesse et de légèreté. Ajoutez à cela les souvenirs sans nombre que réveille dans votre âme l'aspect de ce beau pays. Le vin et le tabac y inspirèrent à Chapelle ses derniers couplets, le goût seul et son génie, à Voltaire ses premiers beaux vers. Le sage Sully, le brave Maurice s'y étaient retirés ; l'un avec toute sa vertu, et l'autre avec toute sa gloire. Ce fut enfin, sous trois règnes, le théâtre de la galanterie et de la valeur, de la dissimulation et de la tyrannie, des grands projets et des plans de conquête plus qu'inutiles. Ici rien ne parle à l'imagination. Tout est triste, sauvage, inanimé. Je plains sur-tout les gourmands engagés dans cette route : ils ne doivent point se flatter de rencontrer ici

Ces bons pâtés, ces truffes d'Angoulême,
Ces fruits de Tours, ce joli vin des Grois
Mûri plus loin, et la flatteuse crême
Que fille active, aux environs de Blois,
Légèrement fait mousser sous ses doigts,
Dont la blancheur fait injure au lait même.

Mauvaise chère et mauvais chemin, c'est la devise du canton. Quoi qu'il en soit, je serai ce soir à Rochefort. Je me propose bien d'examiner, dans le plus grand détail, tous les objets intéressans que peuvent offrir le port et la rade, et de monter à bord des vaisseaux formidables qui sont dans ce moment sous voiles. Avec quel plaisir je reverrai la mer! Avec quelles délices, assis sur un sable fin et humide, je prêterai l'oreille au sourd et continuel mugissement des vagues, et peut-être m'exposerai-je tout entier à leur fureur impuissante et salutaire! C'est un bonheur dont je n'ai pas joui depuis mon enfance.

Adieu, mes chers amis, ne craignez pas que je m'arrête long-tems à la Rochelle et à Nantes. Je suis trop impatient de vous revoir et de serrer contre

mon cœur ces deux frères que je chéris comme s'ils étaient les miens ; ces deux frères dont le cœur est si tendre et l'imagination si brillante ; enfin

Ces galans et parfaits modèles
Des esprits les plus paresseux,
Des amis les plus précieux,
Et des amans les moins fidèles :
Ces courtisans ingénieux,
Courus des soupeurs et des belles,
Tous les soirs applaudis par eux,
Et tous les soirs grondés par elles.

A MADAME

LA MARQUISE DE ***.

QUI M'ANNONÇAIT UN NOUVEAU RECUEIL D'ÉLÉGIES, EN TROIS LIVRES, INTITULÉ : *LES AMOURS*.

Il est des amours à Paphos,
Et de tout rang et de tout âge :
Chacun a ses traits, son langage ;
Ils sont tous frères et rivaux.
Il est des amours volontaires
Qu'irritent les plus doux liens :
A vos pieds vous n'en trouvez guères ;
Mais interrogez les bergères,
Le monde est pleins de ces vauriens.
Il est des amours plus sincères,

Trahis par des beautés légères,
Et nourris de larmes amères ;
Dans ce nombre ont paru les miens.
Leur front ingénu trouva grâce
Auprès de quelques beaux esprits ;
Mais vous m'apprenez qu'à Paris
D'heureux cadets prennent la place
De ces aînés que je chéris,
Et que des rives de Cythère
Un prêtre de la même loi
Vient, plus jeune et plus sûr de plaire,
Me prouver qu'on pouvait mieux faire :
Hélas ! qui le sait mieux que moi ?
Adieu la brillante couronne
Que vos mains daignaient me tresser !
Le Pinde à mon rival la donne ;
Aux pieds du chantre de Sulmone
C'est lui que vous devez placer.
Par sa muse aimable et frivole,
Que je me sens humilié !
C'est un malheur d'être oublié ;
Mais il faut que je m'en console.

Je n'irai point me dépiter
Pour un semblable badinage,
Ni très-sottement disputer
L'honneur d'un si frêle avantage ;
Car si vous n'êtes leur appui,
Zulmé, quel sera le partage
Des vers qu'on m'oppose aujourd'hui ?
Ils verront deux soleils peut-être ;
J'en connais qui vivront toujours ;
Et les véritables amours
Sont ceux que vous aurez fait naître.

VERS

FAITS ET PRÉSENTÉS DANS UN BAL MASQUÉ.

C'EST assez m'abuser, ô divine inconnue,
Laissez tomber ce voile et montrez-moi vos yeux.
Par de si doux accens mon âme prévenue
S'obstine à voir en vous le chef-d'œuvre des Dieux.
J'ignore dans quel rang leur sagesse profonde
Vous fit naître en secret pour ma félicité ;
Mais par l'esprit, le ton, les grâces, la beauté,
Vous êtes la Reine du monde.

LETTRE

A M. LE COMTE DE PARN*.

ÉCRITE DES PYRÉNÉES.

VOUS serez surpris, mon cher ami, de recevoir une lettre de moi datée des eaux de Saint-Sauveur : je semblais condamné à ne plus vous écrire que des rives du Cocyte. Les dernières lignes que j'ai dictées pour vous, avant mon départ, vous annonçaient que j'étais mourant : vous jugerez par cette longue épître, entièrement tracée de ma main, que je suis plus qu'à demi-ressuscité. A qui dois-je attribuer l'honneur de cette espèce de guérison ? Est-ce à la nature ou au changement d'air, à la dissipation, et à l'agrément du voyage ? Je l'ignore. Tout ce que je sais

bien positivement, c'est que ce n'est pas à mon médecin.

Vous avez si souvent entendu parler des Pyrénées, que je n'entreprendrai point ici de les décrire. Je serais d'ailleurs embarrassé de vous peindre l'étonnement, l'horreur et l'admiration dont j'ai été saisi à leur approche. Cette longue chaîne de montagnes ressemble de loin à un vaste amas de nuages bleuâtres, bizarrement groupés sur l'horizon. Depuis Lourdes jusqu'à Saint-Sauveur, vous montez constamment par un chemin taillé dans le roc, et vous voyez sans cesse, à deux ou trois cents pieds au-dessous de vous, tantôt à votre droite, tantôt à votre gauche, un torrent qui semble avoir employé des milliers de siècles à se frayer une route à travers ces masses de granit, et dont le bruit horrible vous annonce encore sa présence, quand votre œil ne peut plus le suivre au fond du précipice. En sortant de la gorge de Pierre-Fitte, on découvre enfin la petite et fraîche vallée de Lus. Saint-Sauveur est auprès. Il est assis sur la croupe d'une montagne très-escarpée, mais dans une position riante et pittores-

que. Le Gave coule aux pieds. Entre le Gave et la montagne s'étendent quelques tapis de verdure bordés de frênes et de tilleuls. On compte peu de maisons à Saint-Sauveur, et elles ne forment qu'une rue; mais elles sont assez commodes et agréables. Celle des bains est au milieu.

Sous une voûte ténébreuse
Où pend et brille en perle un sel jaunâtre et dur,
Des veines d'un rocher, recouvert d'un vieux mur,
S'échappe à gros bouillons une onde sulphureuse,
Qui, tombant dans le marbre ou sur la pierre creuse,
Y dépose un limon doux, savonneux et pur.

Debout, dès l'aube matinale,
C'est-là qu'un thermomètre en main,
Tout malade, en guêtre, en sandale,
En mule étroite, en brodequin,
Curé, juif, actrice ou vestale,
Ou moine, ou gendarme, ou robin,
Court s'entonner d'eau minérale,
Et cuire à la chaleur du bain.

L'onde fume : on invoque ensemble
Ce pouvoir si caché qu'on révère en ces lieux.
La nymphe les entend, et sur l'autel qui tremble
Soudain, penchant son urne, elle s'offre à leurs yeux.
Sur ses pas marche l'alégresse,
Fille et mère de la santé :
L'espoir trompeur à son côté
Sourit malignement, fuit et revient sans cesse.
Elle dissipe la tristesse,
Exerce, en l'amusant, la molle oisiveté ;
Rend un jour de printems à la froide vieillesse,
Et son premier éclat au teint de la beauté.
La pâle et débile jeunesse
Lui doit un nouveau cœur et de nouveaux desirs ;
Enfin elle guérit les maux de toute espèce,
Par le seul charme des plaisirs.

Celui que je goûte le plus volontiers, et qui s'accorde le mieux avec mon régime, est l'exercice du cheval. Hommes et femmes, nous nous formons deux fois par jour en escadron, et nous galopons, par-tout où il est possible de galoper, sur des chevaux du

pays, fort petits et fort maigres, mais les seuls qui tiennent pied dans ces chemins montueux et hérissés de cailloux. On trouve encore du tems pour marcher ; et vous savez combien cet exercice me plaît. Je me rappelle avec délices les promenades que nous avons faites si souvent ensemble dans la forêt de Saint-Germain, dans les bosquets de Marly et sur les hauteurs des bois de Satory. Les bois nous offraient alors sans peine une douce solitude. Je suis contraint de la chercher ici sur le sommet des montagnes. Mais quel ravissant spectacle ! Je vois sous mes pieds leurs flancs environnés de nuages, tandis que leur cime et moi nous sommes éclairés des rayons du soleil. Là, toutes les pièces du procès sous les yeux, je cherche à décider la fameuse et inutile question de la formation, de l'âge et des changemens du globe ; et je m'aperçois bientôt que la nature m'a formé plutôt pour jouir de tout ce que je vois, que pour deviner comment tout ce que je vois existe. Je descends alors par des sentiers très-difficiles : je gagne l'ombre des arbrisseaux ; et assis aux bords de ce torrent dont le bruit, semblable à

celui de la mer, nous étourdit nuit et jour, je me livre à la plus douce mélancolie. La fuite de l'eau me retrace celle du tems. Je songe à toutes les pertes que j'ai déjà faites dans un âge aussi peu avancé. Hélas ! j'ai vu disparaître les objets les plus aimables et les plus aimés. Mon âme, par dégrés, se pénètre de tristesse. Je me trouve bientôt inondé de mes larmes ; et je vous répète du fond du cœur ce que je vous dis rarement, parce que je crains de vous affliger : O mon ami, puis-je ne jamais vous survivre !

Mais de ma douce rêverie,
Quel bruit vient soudain m'arracher ?
Pour pleurer un moment ne peut-on se cacher ?
De côteaux en côteaux mon nom résonne ; on crie :
Je me leve, et déja tous les Amours armés
De fers longs et pointus dans l'épine enfermés,
Sont descendus dans la prairie.
On court au village voisin
Manger la fraise montagneuse,
Du miel, du beurre, un doux raisin,

Et sur la ronce buissonneuse,
Chemin faisant, le fol essaim
Cueille ou détache sans dessein
Une mûre qui teint la bouche,
Et qui sur le doigt qui la touche,
Laisse l'empreinte du larcin.
On charge à peu de frais sa poche,
Des plus riches productions,
Et l'on fait des collections
De marbres, de crystal de roche,
De beaux cailloux dont rien n'approche,
De plantes et de papillons.

Ce village où l'on court se nomme *Sasis*. L'aspect en est fort riant. Les paysans y sont mieux logés que la plupart des habitans des petites villes. En général le peuple des Pyrénées est riche, parce qu'il a peu de besoins et qu'il est laborieux. On n'aperçoit point sur toutes ces montagnes une seule veine de terre un peu fertile qui ne soit cultivée. Vous admireriez sur-tout l'industrie avec laquelle ils distribuent l'eau dans leurs prairies. Au moyen de

quelques rigoles et de deux ou trois ardoises, ils la font monter, descendre et circuler par-tout. Les herbes sont arrosées deux ou trois fois par jour. Aussi les coupe-t-on souvent; et alors vous voyez des hommes manier librement la faulx dans des endroits où une chèvre de nos compagnes aurait peine à se tenir.

On aurait tort de chercher ici la sévérité des mœurs. Elle n'existe pas plus à Lux qu'à Paris; et c'est une chose que je prie messieurs les moralistes de noter dans le premier livre qu'ils feront, et qu'on ne lira point. Le peuple ne laisse pas d'être très-dévot à *Notre-Dame de Heas*. C'est une chapelle déserte et perdue dans les montagnes. Il s'y rassemble, la nuit du sept au huit de septembre, un monde prodigieux de toutes les vallées voisines; et le reste de l'année, elle n'est guères fréquentée que par des troupes d'ysards et de chevreuils sauvages.

Nul hermite n'est préposé
A la garde du tabernacle;
Le peuple, en tous lieux peuple et toujours abusé,
N'y court point engraisser quelque fripon d'oracle;

Mais le granit du seuil, par ses genoux usé,
Voit tous les ans se faire un assez grand miracle.
Car la plus timide beauté
Qui, dans cette solemnité,
De pourpre la joue un peu teinte,
Et le scapulaire au côté,
Trotte vers la demeure sainte,
En jupon de laine écourté,
Dans cet asile respecté
Entre avec sa virginité,
Et bientôt en revient enceinte.

Nous choisîmes précisément ce jour pour faire, de notre côté, une petite dévotion à l'abbaye de *Saint-Savin*, c'est-à-dire, pour y dîner aux dépens de Saint-Benoît. Le clocher de l'abbaye se fait voir de loin, entre Pierre-Fitte et Argelez. On y monte toujours, à l'ombre, par un chemin un peu raboteux, mais frais, impénétrable aux rayons du soleil, et arrosé par une infinité de sources vives qui coulent de la montagne. Il est bon de vous dire que nous étions, les uns en voiture, les autres à cheval,

et la plus grande partie juchés, tant bien que mal, sur des ânes. Aussi notre entrée fut-elle triomphante. Ces dames furent reçues, par le prieur, au bruit de l'orgue, le seul instrument qu'il pût animer, grâce encore au talent de son cuisinier, et avec des bouquets et un compliment qui ne signifiaient pas grand chose, mais avec des yeux qui signifiaient beaucoup. La maison est bien bâtie, spacieuse, et dans la plus belle position du monde. De la première terrasse du jardin, les yeux dominent et ne se lassent point d'admirer cette riche et superbe plaine d'Argeles, comparable, pour le moins, à la fameuse vallée de Campan. La journée se passa très-agréablement, mais presque toujours à table. On revint le soir un peu tard, et il ne nous arriva d'autre accident que la perte d'une de nos montures, qui s'avisa de mourir en route, sous prétexte qu'on l'avait forcée le matin, et qu'elle ne pouvait plus avancer. Cet événement n'affligea guères que celui qu'elle portait, et prêta beaucoup à rire aux autres. La verve de tous les voyageurs s'échauffa. Nous célébrâmes dans des couplets, moitié tristes et moi-

tié plaisans, auxquels chacun s'empressa de contribuer,

Le trépas de la vieille ânesse,
Qu'on magnétisa, mais en vain;
(Trop sotte était la sotte espèce)
Le long dîner, la courte messe,
La chair fine et le vieux vin,
L'enjoûment et la politesse,
Du bon prieur de Saint-Savin.

Baréges et Cautères sont si près de Saint-Sauveur, qu'il n'arrive guères à ceux qui prennent ici les eaux de s'en retourner sans avoir visité ces deux sources d'une chaleur et d'une vertu si différente. Il n'en est pas de même du voyage de Bagnères par la montagne du Tourmalet, et de celui de Gavarnie. C'est une entreprise pour laquelle il faut un peu plus de courage, ou un goût très-vif pour les beaux accidens de la nature. J'ai fait les deux routes. La première est très-pénible, et ne m'a offert que ce que j'avais déja vu. Les Pyrénées sont par-

tout les Pyrénées. Toujours des chutes d'eau toujours le bruit du Gave, toujours des cimes inaccessibles, élevées sur des cimes qu'on n'espérerait point atteindre. Le seul objet vraiment beau qui m'ait frappé, c'est avant d'arriver à Gripp, et près du Pic du midi, une superbe cascade qui s'élance à travers des rochers et des pins entrelacés, et qui forme dans le même endroit huit ou neuf sources bien distinctes, dont l'écume brillante, en opposition avec le soleil et la verdure, eût arrêté comme moi un peintre de paysages, et l'eût forcé à prendre ses crayons. Tous les environs de Bagnères sont charmans. La vallée de Campan mérite, sans doute, les éloges qu'on se plaît à lui prodiguer; mais la grotte est beaucoup trop fameuse. O combien Gavarnie est au-dessus de tout cela! Combien on paierait cher à Paris un seul de ces effets bizarres et sublimes qu'on rencontre à chaque pas sur la route! Le chemin, toujours bordé d'un précipice, est si pénible, si étroit, et même en quelques endroits si périlleux, qu'on ne peut y aller qu'à cheval ou en chaise à porteurs. Vous seriez étonné

de l'adresse et de la rapidité avec laquelle ces gens-ci courent, pieds nuds, sur les pointes de rochers, et portent entre deux brancards, l'espace de quatre lieues, ces espèces de fauteuils de paille, mal recouverts d'une toile cirée. Nous nous mîmes en route à trois heures du matin, et nous nous arrêtâmes au petit village de Gèdre pour déjeûner. Pendant qu'on tirait des paniers les provisions nécessaires, nous nous empressâmes de voir, à vingt pas de la maison où nous descendîmes, une espèce de caverne formée par deux rochers énormes qui se joignent en voûte, sans se toucher, et ombragée d'une infinité d'arbustes et de lianes qui pendent en festons. Dans le fond jaillit comme d'un escalier tournant, et se précipite sur trois dégrés, une eau si transparente, que vous comptez aisément les truites qu'elle roule parmi de gros bouillons d'écume. Ne me demandez pas ce qui me charmait le plus dans cette grotte, ou de sa fraîcheur délicieuse, ou de l'aimable tristesse que son obscurité inspire, ou de ce doux murmure des eaux qu'on rencontre par-tout dans les Pyrénées : tout ce que je sais, c'est que

j'y revenais sans cesse malgré moi ; et qu'on fut obligé de m'en arracher.

Nous poursuivîmes notre route ; et après avoir rencontré des femmes et un moine espagnol qui allaient prendre les bains de Barèges ; et avoir ri de la frayeur du moine, abandonnant prudemment sa mule au moment où celle-ci, effarouchée par nos cris, abandonnait le sentier pour se précipiter dans le Gave ; nous nous trouvâmes entourés d'un amas prodigieux de rochers énormes et quarrés, de trente ou quarante pieds sur toutes les faces, et dont un seul, comme nous l'avons remarqué, suffirait pour bâtir une assez belle maison. Ils sont portés à vide les uns sur les autres, sans aucun mélange de terre ni de sable ; et de quelque côté qu'on les envisage, ils menacent. Le chemin passe au milieu. Cet endroit est très-bien nommé *le chaos*. L'imagination ne peut rien concevoir de plus horrible et de plus beau, de plus triste et de plus imposant. Ce sont visiblement les débris de deux montagnes de granit et de pierres calcaires qui se sont écroulées à la fois par leur base. La catastrophe paraît récente, et

cependant elle n'a point laissé de trace dans la mémoire des hommes.

Nous arrivâmes enfin à Gavarnie, cette montagne qu'on découvre de si loin, qui fuit lorsqu'on croit la toucher, et dont la cime, élevée de plus de quatorze cents toises au-dessus du niveau de la mer, sépare la France de l'Espagne. Je me crus tout d'un coup jeté dans un désert à cent mille lieues de l'Europe et de vous, seul en un mot, dans l'univers. Figurez-vous, s'il est possible, un vaste amphithéâtre de rochers perpendiculaires, dont les flancs nuds et horribles présentent à l'imagination des restes de tours et de fortifications, et dont le sommet, ruisselant de toutes parts, est couvert de neiges éternelles. L'intérieur de l'enceinte, l'arêne, si j'ose ainsi m'exprimer, est jonchée d'un amas effroyable de décombres, et traversée par des torrens. Qu'on parle encore de ces ouvrages des Romains, de ces amphithéâtres dont les voyageurs courent admirer les ruines à Nîmes et dans d'autres villes ! Pour être frappé de ces monumens où de vils gladiateurs combattaient autrefois aux yeux d'un

peuple oisif, il faut n'avoir pas vu ce cirque bien plus auguste, bien plus terrible, où la nature, aux yeux du philosophe, lutte perpétuellement avec le tems.

En pénétrant dans l'enceinte, ce qui n'est point facile, on jouit d'un coup-d'œil certainement unique dans son espèce. Du sommet de la montagne se précipitent sept cascades. La plus belle est à gauche : elle tombe d'une hauteur si prodigieuse, et si détachée du roc, qu'elle ressemble à une longue pièce de gaze d'argent qu'on déroulerait dans les airs. Elle en a l'éclat, la souplesse et les différentes ondulations. Elle disperse en tombant une espèce de fumée qui mouille. L'air auprès est si froid, qu'après avoir beaucoup peiné et s'être échauffé, en marchant pendant trois quart-d'heure sur ce tas de rocs brisés, le voyageur est obligé de se couvrir promptement et de boire quelque liqueur spiritueuse. C'est-là qu'on voit naître et fuir, sous un pont de neige solide, ce Gave qui, d'abord, faible ruisseau, murmure à peine, tout d'un coup se grossit, prend une couleur d'azur foncé ;

Et roulant en grondant ses ondes blanchissantes
De cascade en cascade au loin retentissantes,
S'élance des rochers, tombe dans les vallons,
Entraîne les débris et des bois et des monts,
Fait rentrer leurs sommets dans la terre profonde,
Et menace, à grand bruit, d'ensevelir le monde.
O d'un pouvoir terrible inexplicables jeux !
O monts de Gavarnie ! ô redoutable enceinte !
Sur vos flancs escarpés, sur vos remparts neigeux
De ce monde changeant la vieillesse est empreinte :
L'auteur seul à mes yeux s'obstine à se cacher.
De ce vaste tombeau je ne puis m'arracher.
Ces cyprès renversés, ces affreuses peuplades
De noirs rochers au loin, l'un sur l'autre étendus,
Sur des gouffres sans fond ces hameaux suspendus,
Ce luxe de ruisseaux, de torrens, de cascades,
Par cent canaux divers à la fois descendus,
Tout m'attriste et me plaît, tout m'annonce l'empire
De l'éternel vieillard qui fuit sans s'arrêter :
Sur la nature enfin tout force à méditer.
Qu'elle est belle en ces lieux ! quelle horreur elle inspire !
Il nous faudrait ici Buffon pour la décrire.
Et Delille pour la chanter.

ÉPILOGUE.

O vous qui lirez mes écrits,
Lecteurs trop indulgens, voulez-vous me connaître?
Au sein des vastes mers l'Afrique m'a vu naître.
Faible arbuste, à neuf ans, transplanté dans Paris,
Et de mon premier ciel favorisé peut-être,
Je surpassai l'espoir de mes maîtres chéris.
Au Pinde et chez les Rois, dans les camps, à Cythère,
J'osai me montrer tour-à-tour
Sincère et timide à la cour;
J'eus pourtant le bonheur de n'y pas trop déplaire.
En amitié, fidèle encor plus qu'en amour,
Tout ce qu'aima mon cœur, il l'aima plus d'un jour.
Lorsque j'entrai dans la carrière,
On caressa ma muse; on daigna l'accueillir;
Comme on accueille, en France, une jeune étrangère,

Qui d'un lointain climat dans nos murs vient s'offrir.
Le chantre de Ferney, sous son toit solitaire,
Voyait alors l'Europe à grand flots accourir :
Hélas ! j'ai peu connu Voltaire,
Je l'ai vu seulement triompher et mourir.
Mais Dorat, mais Bonnard, mais cette foule aimable
De convives joyeux et d'esprits délicats
Me rechercha long-temps : je leur versais à table
Les rubis du Pomar et l'ambre des muscats.

Combien tu répandis de charmes
Sur ces premiers instans de mes premiers beaux jours,
Toi, dont l'absence encor m'arrache ici des larmes,
Cher Parn* ! tu le sais : rivaux et frères d'armes,
Et dans tous les sentiers nous rencontrant toujours,
Compagnons échappés aux fureurs de Neptune,
Témoins de nos succès sans en être jaloux,
Espoir, craintes, ennuis, plaisirs, gloire, fortune,
Tout devint commun entre nous.
Conformité d'âge et de goûts,
Et d'esprit et de caractère,
Resserra chaque jour une amitié si chère ;

Mais de ces doux liens qui m'unissaient à toi,
Ton frère, ton aimable frère,
Fut encor le plus doux pour moi !
La passion fit mon génie.
Saint-Lambert des saisons avait chanté le cours ;
Disciple moins heureux des cygnes d'Ausonie,
Moi, dans l'âge de la folie,
J'aimais, je chantai les Amours.
Tout Paphos applaudit aux accords de ma lyre,
Et sans être fameux, mon nom courut par-tout.
Je vis à mes accens les Dieux même sourire.
Plus d'un héros m'aimait et daigna me l'écrire.
La Harpe m'estimait : cet oracle du goût
Qui sut le mieux donner, par leur juste mesure,
Du prix à la louange et même à la censure,
M'aborda quelquefois en répétant mes airs.
Delille, dans Marly, me récitait les vers,
Où de ce lieu charmant il vante les prodiges :
Ses vers qu'il mariait au murmure des eaux,
Au doux bruit des forêts, au doux chant des oiseaux,
Beaux lieux, était alors vos plus heureux prestiges !
Mais à peine deux fois j'ai compté seize hivers,

Et déjà dans sa fleur ma jeunesse est flétrie ;
Des ombres du trépas mes beaux jours sont couverts.
Il faudra donc bientôt quitter ces antres verts,
Ces prés, ces bois touffus, ma tendre et douce amie ?.
Qu'elle remplisse au moins le reste de ma vie ;
Pinde, adieu pour toujours ! Voici mes derniers vers.

En vain des filles de mémoire,
Dieu des vers, Dieu du jour, vous m'offrez les faveurs :
Ah ! pour me rendre heureux, et vous pouvez m'en croire
Ma maîtresse en sait plus que vos neuf doctes sœurs !
Laissez-moi préférer le plaisir à la gloire !
J'étouffe dans mon cœur des desirs superflus.
J'aime mieux dans ces bras vivre un seul jour de plus,
Que mille siècles dans l'histoire.

FIN DU TOME SECOND ET DERNIER.

TABLE

DES PIÈCES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

15.

FIN DE LA TABLE.

NOTICE

Des Livres qui se trouvent chez le même Libraire.

ALMANACH des Grâces, ou les hommages à la Beauté ; 1 v. in-18, fig. 3e année. 1 fr. 50 c.

Bouquets de Famille, ou les Hommages de l'Amour, de l'Hymen et de l'Amitié ; recueil de chansons pour Fêtes, Mariages, Anniversaires, 1 vol. in-18, fig. 1 fr.

Le Chansonnier de Bacchus, ou les Etrennes du jour de l'An, 1 vol. in-18, fig. 1 fr. 20 c.

Les roses du Vaudeville, 1 vol. in-18, fig. 1 fr.

Un choix heureux des meilleures productions de nos plus aimables chansonniers : voilà ce qui distingue la seconde année des roses du Vaudeville, et ce qui lui vaudra, sans doute, l'accueil favorable qu'à obtenu la première. Ce chansonnier est orné d'une jolie gravure, et imprimé avec soin.

Le Chansonnier des Dames, ou les Etrennes de de l'Amour, 1 vol. in-18, fig. 1 fr.

La collection est maintenant composée de six volume.

Madame de Maintenon, par Regnault-Warin. auteur du Cimetière de la Madelaine, 4 vol. in-12, ornés du portrait de madame de Maintenon. 7 fr. 50 c.

Ce roman historique, dans lequel figurent la plupart des grands hommes du siècle de Louis XIV, doit intéresser par le talent qu'à eu l'auteur de resserrer dans un cadre étroit, mais saillant, les événemens, les actions et les caractères des grands personnages qui en ont fait un siècle de gloire.

Œuvres de Racine, nouvelle édition, imprimée avec le plus grand soin, ornée d'une gravure à chaque pièce sur des dessins nouveaux, et d'un joli portrait, 4 gros vol. in-18. 8 fr.

Idem, papier vélin. 12 fr.

Œuvres de Dumarsais, 7 vol. in-8°. 28 fr.

Œuvres de Gresset, 2 vol. in-12, belle édit. 5 fr.

Œuvres complettes de Bernis, 5 vol. in-4°., imprimées sur très-beau papier fin. 18 fr.

Œuvres complètes de Gilbert, 2 vol. in-18, avec portrait, papier fin. 2 fr. 20 c.

Idem papier vélin. 4 fr.

La force et l'énergie du talent satirique de cet auteur, enlevé à la fleur de l'âge aux belles-lettres, sont tellement connues; qu'on fera avec plaisir l'acquisition de ses œuvres.

Œuvres complètes de Berquin, jolie édition, ornée de belles fig. 22 vol. in-18. 50 fr.

Œuvres de Colardeau, 4 vol. in-18. 4 fr.

— Papier fin. 6 fr.

— Papier vélin. 8 fr.

Chefs-d'œuvre du même, 2 vol. 2 fr. 25 c.

— Papier fin. 3 fr.

— Papier vélin. 5 fr.

Geneviève de Brabant, par P. Duputel, 1 vol. in-8°., orné d'une belle gravure. 4 fr.

Nouveaux amusemens de société, ou choix d'anecdotes instructives et amusantes, 1 volume in-12, orné d'une jolie gravure. 1 fr. 50 c.

Nouveaux Contes des Fées, contenant la Daine, Hyppolite et Flora; la petite Biche blanche, et la Fee farouche, 1 vol. in-18, fig. 75 c.

Œuvres complètes de Stanislas Boufflers, membre de l'académie française, nouvelle édition, corrigée et augmentée par l'auteur, 2 vol. in-8°, ornés de 6 gravures. 6 fr.

Œuvres complètes de l'abbé de Condillac, revues corrigées par l'auteur, imprimées sur les manuscrits autographes, et augmentées de la langue des calculs, et autres ouvrages posthumes de l'auteur, 31 vol. in-12, plusieurs planches. 54 f.

RELIURE ECONOMIQUE. Le même Librair vient de faire fabriquer une grande quantité de demi-reliûres, dos dorés pleins, les plats de papier de couleur, les coins de parchemin vert, filets dorés sur les plats. Ces reliûres sont aussi solides et plus propres que celles en bazane ordinaire, et aux deux tiers meilleur marché, on peut en juger facilement par les prix suivans :

In-8°., 10 s. In-12, 8 s. Et in-18, 5 s.

Le prix des reliûres est excepté du prix des ouvrages précédens ; il a l'honneur de prévenir qu'il s'engage à faire relier en huit jours tous les articles qu'on lui achetera, les articles ci-dessus étant brochés. Il tient toutes les nouveautés au même prix que les différens éditeurs, et se charge également de les faire relier. Lorsqu'on le chargera de faire relier des Livres qu'il n'aura pas fourni, le prix sera le double des prix ci-dessus.

FIN.



